l'Avant-Scène

femina-théâtre

231

Sommaire



BI-MENSUEL ● 15 NOVEMBRE 1960



PIÈGE POUR UN HOMME SEUL

Théâtre des Bouffes Parisiens

Pièce policière en 4 actes
de Robert Thomas

Mise en scène de Jacques Charon
de la Comédie-Française

Décor de Erté

Distribution

Le Mari	**Christian Alers** puis **Robert Thomas** puis **Gilbert Gil**
Le commissaire de police	**Jacques Morel**
L'abbé Maximin	**Marcel Cuvelier** puis **Robert Moncade**
La femme	**Gaby Sylvia** puis **Jacqueline Jéhanneuf**
Le clochard, « La Merluche »	**Palau**
L'infirmière, Mlle Berton	**Françoise Fleury**

Gaby Sylvia et Christian Alers
(les créateurs)

La femme : Mon chéri, mon Daniel ! Tu es bon de me reprendre à la maison !

Photo Bernand

« Piège pour un homme seul » a été créée le 30 janvier 1960 au Théâtre des Bouffes-Parisiens.



Gilbert Gil, Robert Moncade, Jacqueline Jéhanneuf

DANIEL : Mais cette femme n'est pas ma femme ! Sortez ! Sortez !

QUELQUES SCÈNES DE "PIÈGE POUR UN HOMME SEUL"

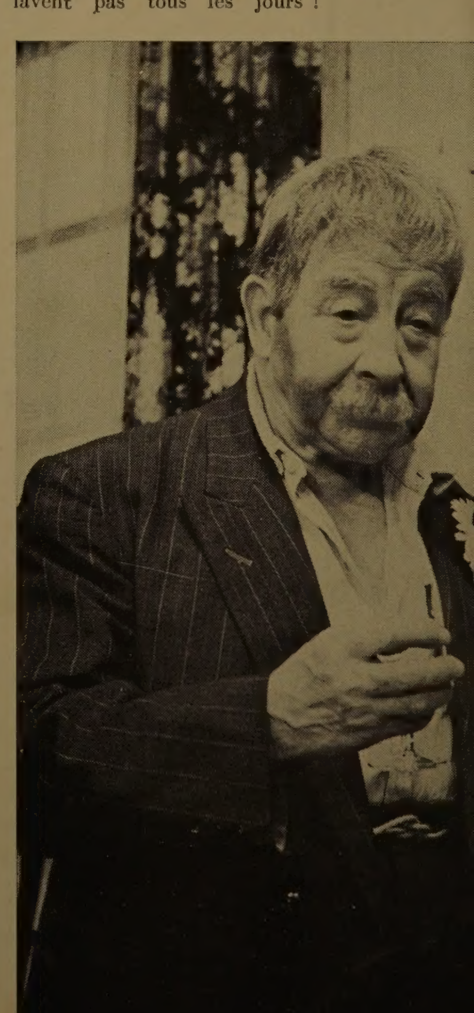
Palau

LA MERLUCHE : Les artistes et les clochards sont les deux classes sociales qui ne se lavent pas tous les jours !

Gilbert Gil
Jacqueline Jéhanneuf
Robert Moncade

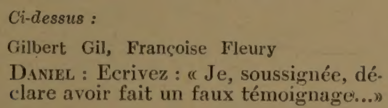
DANIEL : Le curé ! Mort ! Hourrah !











Ci-dessus :

Gilbert Gil, Françoise Fleury

DANIEL : Ecrivez : « Je, soussignée, déclare avoir fait un faux témoignage...»



En haut et à droite :

Gilbert Gil, Jacques Morel.

LE COMMISSAIRE : Ce que vous me racontez est rocambolesque !

Au milieu :

Robert Thomas (*l'auteur qui avait repris le rôle*) et Jacques Morel

LE COMMISSAIRE : Du calme ! Vos crises de nerfs tournent contre vous !



Ci-contre :

Jacqueline Jéhanneuf, Gilbert Gil

LA FEMME : Max ! Max ! Au secours !

Photos BERNAND



André Roussin :

Un cas exemplaire ROBERT THOMAS



L'AUTEUR, AVEC ALFRED HITCHCOCK, QUI TOURNERA UN FILM A PARTIR DE LA PIECE

Robert Thomas est le meilleur exemple que l'on puisse donner à tous ceux qui vont criant partout qu'un jeune auteur ne peut pas être représenté sans combinaison plus ou moins avouable et que les directeurs de théâtre ne lisent pas les manuscrits des nouveaux venus.

Il y a dix ans j'avais pour interprète dans *La Main de César* un jeune comédien plein de drôlerie et dont j'ignorais totalement qu'il écrivait des pièces. C'était là cependant son activité propre, mais il ne s'en vantait pas et se contentait d'être officiellement un jeune acteur en mal de rôle. Ce n'est qu'à la fin des représentations qu'il me confia une de ses pièces à lire. Je lui dis alors ce que j'en pensais. Je ne la croyais pas très au point, mais dans la vivacité du dialogue, dans l'invention de certaines situations, j'avais décelé un auteur original. Je lui conseillais d'écrire d'autres pièces et de mettre celle-là dans un tiroir, puis je n'entendis plus parler de lui jusqu'à la création et au triomphe de *Piège pour un homme seul.*

Je sais maintenant ce qu'il avait fait pendant ce long silence. Il avait continué à écrire des pièces, mais ayant à gagner sa vie, il n'hésitait pas, courageusement, à accepter des rôles de figuration dans *Les Grandes Manœuvres* ou *L'Ecole des Cocottes,* films dans lesquels il ne fait que traverser l'écran. Il partait aussi en tournée jouer en province tout le répertoire des opérettes classiques : *Princesse Czardas, Miss Helyett, Nono, Nanette,* etc. Il joignait les deux bouts, il allait de ville en ville et gardait sa bonne humeur et sa vitalité. Il continuait à écrire en secret des pièces dont il attendait qu'un jour l'une d'elles le fasse connaître. Je suis bien persuadé que ses camarades d'opérettes ne se sont jamais doutés que Robert Thomas, en les quittant le soir, se précipitait sur un manuscrit en cours. Lorsqu'il jouait un petit rôle dans *La Guerre du Sucre,* aux Bouffes-Parisiens, il avait déjà un certain nombre de comédies à présenter. Il le fit à Enghien. *Huit Femmes, Madame Trait d'Union* furent jouées entre Enghien et Nice dans ces représentations d'essai si favorables aux jeunes auteurs. *Que le diable l'emporte* fut créée par le Club des Quat' Jeudis.

Un jour, Robert Thomas apprit que le Théâtre des Bouffes-Parisiens avait changé de direction. Lui, il venait de terminer une pièce, *Piège pour un homme seul.* Il la déposa. Elle était là parmi d'autres textes lorsque deux heures après le passage de l'auteur, Jacques Charron, directeur artistique du Théâtre, vint dans le bureau directorial, feuilleta ce manuscrit, l'emporta. Le lendemain, Robert Thomas voyait sa pièce reçue.

Dans les quelques jours qui suivirent elle était remarquablement distribuée. La générale remporta le succès que l'on sait et la pièce depuis fait sa carrière magnifique. Inconnu la veille, Robert Thomas était l'objet de toutes les sollicitations, qu'il s'agisse d'agents pour l'étranger ou de producteurs de cinéma. Il n'arrive pas fréquemment à un jeune auteur de savoir au bout de peu de temps que la pièce policière qu'il vient de faire représenter aura pour metteur en scène à l'écran Alfred Hitchcock. C'est pourtant Hitchcock, le grand maître du suspense policier, qui demanda le sujet et qui, naturellement, l'obtint.

Je crois que rien n'est plus encourageant que cette aventure de Robert Thomas ; mais peut-on employer le mot d'aventure lorsqu'il s'agit simplement du travail acharné pendant une dizaine d'années d'un garçon passionné de théâtre et qui ne se contenta pas d'écrire une pièce ou deux et d'attendre que le succès vienne tout seul ? Il fallait vivre, il joua la comédie et perfectionna son métier d'auteur par cela même, puis il continua à écrire et si *Piège pour un homme seul* lui apporta tout d'un coup la fortune et la consécration, c'est peut-être parce qu'avec elle il écrivait sa dixième pièce.

Je voudrais que tous les jeunes auteurs qui accusent le sort d'être contre eux parce que leur première ou leur deuxième pièce ne paraît pas digne à un directeur d'engager sur elle les frais que représente aujourd'hui le montage d'un spectacle, réfléchissent au cas de Robert Thomas. Je crois qu'il est exemplaire et qu'il donne en tout cas la preuve que, lorsqu'un véritable talent existe, il ne reste pas ignoré, même au théâtre qui a si mauvaise réputation à cet égard.

acques Morel, Jacqueline Jéhanneuf
erre Moncade, Gilbert Gil

ANIEL : ...devant la mort, je vous jure
ue cette femme n'est pas ma femme !

Photo BERNAND



DÉCOR DE ERTÉ

A JOSEPH POULAR
MA FIDÈLE AMITIÉ
ROBERT THOMAS.

acte 1

DECOR UNIQUE

La salle de séjour dans un chalet aux environs de Chamonix. Ameublement rustique, etc. Une porte conduit à l'office, un petit escalier aux chambres. Au fond, grande baie avec terrasse et panorama alpestre. Un bel automne.

Fin d'après-midi. Soleil pourpre.

Un certain désordre règne dans la pièce. Daniel, enveloppé dans une robe de chambre, est allongé sur le grand divan et lit un magazine. Il se sert copieusement du whisky et boit entre les bouffées de sa cigarette.

Un bruit de voiture qui s'arrête et une portière qui claque. Daniel se dresse d'un bond et va à la baie. Apparaît le commissaire de police.

DANIEL. Bonjour, monsieur le Commissaire... Entrez...

LE COMMISSAIRE. Je ne fais que passer, monsieur Corban.

DANIEL. Alors ? Alors ?

LE COMMISSAIRE. Alors... rien !

DANIEL. Comment rien ?

LE COMMISSAIRE. Aucune nouvelle.

DANIEL. Vous faites 5 kilomètres de Chamonix à ici pour m'annoncer que vous n'avez pas fait d'enquête ?

LE COMMISSAIRE. J'ai fait un rapport. Il suit son cours.

DANIEL. Il suit son cours. Je n'en ai rien à faire. Ce que je veux, ce sont des résultats. Avez-vous des nouvelles de ma femme ? Oui ou non ?

LE COMMISSAIRE. Je vous en prie, ne criez pas, Monsieur, ou je repars !

DANIEL. Je vous demande pardon. Asseyez-vous...

LE COMMISSAIRE. Je n'ai pas le temps. Je viens de Saint-Jean et, en rentrant sur Chamonix, j'ai cru bon de vous faire une visite de politesse... pour voir comment vous vous portiez ! Seulement votre accueil n'est pas particulièrement aimable ! Alors, si je vous dérange...

DANIEL. Monsieur le Commissaire, je vous présente mes excuses.

LE COMMISSAIRE. Je les accepte. Vous n'êtes pas de bonne humeur, mon vieux, et je le comprends. Mais ne vous torturez pas l'esprit ! Votre femme reviendra. Une fugue, ce n'est qu'une fugue... Il doit y avoir en France, par an, au moins dix mille maris quittés par leurs femmes... et tout s'arrange dans 99 % des cas.

DANIEL. Qu'avez-vous fait, vraiment fait, pour la retrouver ?

LE COMMISSAIRE. Ah ! mon vieux, la police n'est pas chargée de ramener par l'oreille les épouses infidèles !

DANIEL. Ma femme ne m'est pas infidèle ! Elle est partie après une dispute et elle est partie seule !

LE COMMISSAIRE. Sait-on jamais ! J'ai transmis à la préfecture votre déclaration : « Vous êtes sans nouvelles de votre femme, en fuite depuis dix jours et vous ne répondez pas des dettes qu'elle pourrait contracter en votre nom, étant mariés sous le régime de la communauté. » (*Daniel boit.*) Et évitez l'alcool !

DANIEL. Oh !... Voulez-vous prendre un verre ?

LE COMMISSAIRE. Non, merci ! Est-ce que vous buvez toujours comme ça ?

DANIEL. Oh ! un peu !

LE COMMISSAIRE. Votre femme ne serait-elle pas partie pour cette raison ?

DANIEL. Oh ! non !

LE COMMISSAIRE. Vous vous disputiez souvent ?

DANIEL. Quelquefois. Comme tous les jeunes mariés. C'est trop bête... Je sais qu'elle boude... elle va revenir.

LE COMMISSAIRE. Où pensez-vous qu'elle soit allée ? Avez-vous écrit quelque part ?

DANIEL. J'ai écrit chez elle, à Paris, où elle a un appartement. Je dis chez elle, c'est chez nous, mais comme je n'y ai pas encore mis les pieds... Ma lettre m'est revenue comme je vous l'ai dit. La concierge a l'ordre de faire suivre le courrier ici. Alors !

LE COMMISSAIRE. Des parents ? Des amis ?

DANIEL. Nous n'avons pas d'amis réguliers, et pour ce qui est de la famille de ma femme (moi, je suis orphelin), je ne la connais pas encore. Nous ne sommes mariés que depuis trois mois. D'ailleurs, elle voit très peu ses parents. De vagues cousins et oncles riches et ennuyeux, paraît-il ! Elle les fuit.

LE COMMISSAIRE. Où pourrait-elle être ? Vous n'avez pas la moindre idée ?

DANIEL. Bah ! A Cannes ou à Deauville. Avec tous les copains de rencontre. Elle s'ennuie comme je m'ennuie. Et elle ne veut pas céder... Je la connais, mon Elisabeth ! Moi, si je savais où elle se trouve, je serais déjà parti... Mais j'ai peur de quitter le chalet... Elle peut téléphoner ou revenir pendant mon absence !

LE COMMISSAIRE. Elle va revenir, monsieur Corban. Je vous conseille d'attendre son retour ici. Elle va débarquer comme ça, sans crier gare. Ne vous inquiétez pas. De toute façon, si on nous la signale accidentée ou décédée, je vous avertirai tout de suite.

DANIEL. Quoi ? Vous êtes fou, non ?

LE COMMISSAIRE. Ce sont des choses qui arrivent.

DANIEL. Ah ! non, non, ça serait horrible ! Tout serait de ma faute. Elisabeth est tellement mieux que moi. Elle a tellement fait pour moi, et moi je lui ai rendu la vie impossible. Voilà la vérité. Elle ne reviendra plus...

LE COMMISSAIRE. Mais si ! Et ça vous servira de leçon...

DANIEL. Ça, oui !

LE COMMISSAIRE. Avez-vous besoin de quelque chose ?

DANIEL. Non, merci.

LE COMMISSAIRE. Vous arrivez à vous débrouiller tout seul dans ce chalet ?

DANIEL. Je téléphone à l'épicerie. On me livre le ravitaillement. D'ailleurs, pour ce que je mange !

LE COMMISSAIRE. Ecoutez-moi : vous êtes jeune. Même si elle ne revient pas, ne gâchez pas votre vie... Rien ne vaut la peine d'un sacrifice. Vous vous êtes marié en juin, elle vous quitte en septembre. Trois mois, c'est une goutte d'eau dans toute une existence !

DANIEL. Facile à dire...

LE COMMISSAIRE. Soyez philosophe ! Avec ce genre de femmes riches et capricieuses, d'une éducation différente de la nôtre, il faut abdiquer... Elle vous demandera le divorce par correspondance..., c'est classique...

DANIEL. Quoi ? Divorcer ? Ce serait le bouquet ! Alors qu'elle m'a supplié... Je ne voulais pas l'épouser... J'avais des complexes. Et elle me ferait ça ! Voilà ! vous êtes venu pour ça ! Allez ! Donnez-moi le papier que vous avez dans la poche que je le signe. Donnez-le-moi ! Que je la délivre de moi, cette garce... Tant pis si j'en crève... Allez... donnez-moi le papier !

LE COMMISSAIRE. Je n'ai pas de papier de divorce à vous proposer ! Je vous ai dit que je n'avais pas de nouvelles de Mme Corban, c'est la vérité, et je ne mens jamais, moi, Monsieur.

DANIEL. Ah bon ! Attendons alors des nouvelles de cette chère Elisabeth et achevons les vacances dans ce chalet avec l'espoir de la joie du retour. (*Il boit sec et se met à chanter et brailler, goguenard.*) « Reviens... veux-tu ? Ton absence a brisé ma vie... (*Il s'écroule sur le divan en pleurant.*) Je l'aime toujours, comme un imbécile !

LE COMMISSAIRE. Ah ! misère ! C'est pas beau à voir ! (*Il enlève la bouteille de sa portée, lui tape sur l'épaule, soupire et il sort, philosophe.*

On entend la voiture de la police qui part. Daniel s'allonge et s'assoupit. Une pendule sonne 5 heures. A la terrasse, on voit arriver l'abbé Maximin. C'est un jeune homme, avec un visage ouvert et sympathique. Il frappe au carreau puis, voyant Daniel, il s'avance et le regarde avec un sourire. Enfin, il touche le bras du dormeur. Daniel se retourne en sursaut, avec un petit cri, qui fait rire l'abbé.)

DANIEL. Heu ?

MAXIMIN. Bonjour, Monsieur... ou plutôt bonsoir.

DANIEL. Bonsoir, monsieur le Curé.

MAXIMIN. Vous dormiez comme un ange. J'avais scrupule à vous réveiller !

DANIEL. Non, non. Je ne dormais pas, je...

MAXIMIN. Vous êtes bien monsieur Corban, Daniel Corban, n'est-ce pas ?

DANIEL. Oui.

MAXIMIN. Je connaissais la maison et la propriétaire, mais pas le propriétaire. Je me présente. Je suis l'abbé Maximin, je remplace depuis quelque temps le curé du village de Saint-Jean. Sans doute connaissez-vous M. le curé Simonat ?

DANIEL. Non. Je n'habite pas ici. Je suis en vacances. Le chalet ne m'appartient pas.

MAXIMIN. Ah oui ! parfaitement.

DANIEL. Mais asseyez-vous, monsieur l'Abbé. Vous prendrez bien un verre de quelque chose avec moi ?

MAXIMIN. Je ne dis pas non. L'automne est frais.

DANIEL. Cognac ?

MAXIMIN. Oui, un peu de cognac... Je me suis permis de frapper à votre porte, car j'ai une image pieuse à remettre à Mme Corban.

DANIEL. Une image ?

MAXIMIN. C'est une tradition dans nos églises de montagne. On donne une image bénie quand on reçoit un don.

DANIEL. Ma femme vous a fait un don ?

MAXIMIN. Oui, l'autre semaine, au cours de ma visite des chalets d'estivants. J'ai reçu d'elle 20.000 francs. C'est une somme ! Votre femme est la bonté même, Monsieur.

DANIEL. Sans aucun doute.

MAXIMIN. Voici l'image.

DANIEL. Et voici le cognac ! (*Ils échangent avec un petit sourire.*) Est-ce que ça porte bonheur, cette image ?

MAXIMIN. Oh ! bonheur ! Dieu seul est juge !

DANIEL. Eh bien ! je la donnerai à ma femme... si je la revois... car la généreuse donatrice est partie, monsieur l'Abbé. Elle a fichu le camp de la maison. Une belle garce, oui. A sa santé. (*Il boit sec.*)

MAXIMIN. Je suis désolé ! Mon cher ami, croyez-moi... lorsqu'on a la chance dans la vie...

DANIEL. Oh ! pas de sermons, s'il vous plaît.

MAXIMIN. Je ne compte pas vous faire un sermon ! D'ailleurs, les sermons c'est vieux jeu. A présent, les jeunes abbés font de la psychanalyse... Ça fait « nouvelle vague » en diable ! Enfin... « en diable »... façon de parler.

DANIEL. Tiens, vous me faites rire !

MAXIMIN. C'est le but de ma vie : Faire rire ! Le rire tue les microbes du cœur... (*Un temps.*) Puis-je vous poser une question ?

DANIEL. Oui, je vous en prie.

MAXIMIN. Aimez-vous toujours votre femme, malgré cette escapade ?

DANIEL. Hélas oui !

MAXIMIN. Vous vous êtes mariés à l'église, j'espère ?

DANIEL, *perdu soudain dans ses souvenirs.* Oui, monsieur l'Abbé. Rassurez-vous. Au mois de juin. Un amour de vacances qui se transforme en mariage... Le temps de publier les bans... une petite église au fond des pins... Elle et moi, et deux vieux clochards comme témoins. Le voyage de noces à Venise... Elle y était déjà allée, mais pas moi. C'était merveilleux. J'étais heureux. Un de mes amis m'écrit là-bas et me propose de me prêter son chalet en Savoie. Quelle aubaine ! On s'installe ici et, face à face, dans la solitude, on se heurte. On se réconcilie, et le deuxième soir, encore une dispute. Elisabeth fait sa valise et disparaît. Je pense qu'elle va revenir. Non ! Non !... il y a de cela dix jours. Et cet imbécile de commissaire ne trouve rien de mieux à me dire que « si elle avait eu un accident, ça se saurait », ou alors « elle va peut-être divorcer par correspondance ». Il y a de quoi devenir fou.

MAXIMIN. Mon fils, comme disent les curés de campagne, votre peine est sincère... elle me touche. Seriez-vous prêt à recevoir votre femme ici, sans cri, sans reproche ?

DANIEL. Comment ? Eh bien, oui.

MAXIMIN. Alors vous méritez la bonne nouvelle que je vous apporte. Votre femme est de retour !

DANIEL. Qu'est-ce que vous dites ?

MAXIMIN. A la prière de quatre heures à Saint-Jean, dans l'église, je vois une dame en larmes. Je reconnais Mme Corban. Je la confesse amicalement. Elle n'ose pas revenir près de vous craignant votre ressentiment. Alors je lui dis : « Dès que je suis libre, j'en fais mon affaire » et me voilà !

DANIEL, *les jambes lui manquent. Il s'assoit.* Ma femme est dans votre village ?

MAXIMIN. Non. Elle est derrière la maison... à vingt mètres de vous... et nous attendions avec impatience le départ de votre visiteur.

DANIEL. C'est pas vrai ? C'est pas vrai ?
(*Il se trouve presque mal et tombe sur le divan.*)

MAXIMIN. Allons ! allons ! Que je suis sot de vous avoir dit cela brutalement. Respirez ! Vous n'avez pas d'eau de Cologne ?

DANIEL. Dans le tiroir de la commode.
(*L'abbé va à la commode et, de dos, fouille dans les tiroirs. Ayant enfin trouvé l'eau de Cologne, il fait un geste de la main à la fenêtre, puis redescend frictionner Daniel, toujours sous le coup de l'émotion. Il lui passe de l'eau de Cologne sur la poitrine.*
Paraît une jeune femme à la porte. Manteau de voyage et petite valise.)

MAXIMIN. Monsieur Corban, regardez !

DANIEL, *se lève et fait un pas.* Oh ! ce n'est pas vrai !

FLORENCE, *dans une grande émotion se jette dans ses bras.* Mon chéri, mon Daniel, nous allons être heureux... Merci de me reprendre à la maison. Tu es bon... Merci, monsieur l'Abbé. Je suis heureuse. (*Elle sort vite vers la chambre.*)

MAXIMIN, *après un temps.* Voilà !

DANIEL, *ahuri.* Mais... ce n'est pas Elisabeth !

MAXIMIN. Comment ?

DANIEL. Cette femme n'est pas ma femme.

MAXIMIN. Comment, cette femme n'est pas votre femme ? Qu'est-ce que vous me racontez ?

DANIEL. Elle entre et me parle comme si..., mais je ne la connais pas.

MAXIMIN. Vous vous moquez de moi ?

DANIEL. Est-ce que j'en ai l'air ?

MAXIMIN. Comment pouvez-vous dire ?... Ecoutez, vous m'avez promis de ne pas faire d'histoires, ce n'est pas gentil. Votre femme est là. Ma mission est accomplie. Le reste vous regarde.

DANIEL. Monsieur l'Abbé, ne me laissez pas seul. Je ne connais pas cette femme...

MAXIMIN. Ce n'est pas Mme Corban ?

DANIEL. Non.

MAXIMIN. Vous êtes certain ?

DANIEL. Absolument.

MAXIMIN. Vous êtes encore sous le coup de l'émotion.

DANIEL. Non, non... cette femme est une aventurière, une folle. (*Il crie.*) Madame, descendez, Madame...

MAXIMIN. Allons, allons, calmez-vous. Asseyez-vous, mon ami.

DANIEL. Priez-la de sortir de chez moi et ramenez-la où vous l'avez trouvée.

MAXIMIN. Oui, c'est ça. (*Il appelle.*) Madame Corban, voulez-vous descendre, je vous prie ? (*A Daniel.*) Dites-moi, êtes-vous sujet à des troubles, des absences ?

DANIEL. Ça jamais !... Pourquoi me posez-vous cette question ? Vous ne me croyez pas ?

MAXIMIN. Mais si, voyons !

DANIEL. Cette femme n'est pas Elisabeth. Enfin, ce n'est pas la femme qui, ici, l'autre semaine vous a fait la charité ?

MAXIMIN. Mais... *si*, Monsieur. C'est cette dame, excusez-moi ! Restez calme, votre cauchemar est fini. Votre femme est revenue.

DANIEL. Qu'est-ce qui m'arrive ?

FLORENCE, *redescend.* Ah ! qu'il fait bon rentrer chez soi. Je n'ai passé que deux jours dans ce chalet et je le regrettais déjà. Oh ! cette montagne ! Tiens, il faudra donner à boire à la grosse plante verte. J'ai l'impression qu'elle dépérit.

DANIEL. Madame, je ne sais pas, mais...

FLORENCE. Un instant, mon chéri. Je prends congé de mon bienfaiteur... (*A l'abbé.*) Que Dieu vous porte en compte la bonne action que vous venez de faire.

MAXIMIN. Oh ! Madame, ce n'est rien !

FLORENCE. Pour votre paroisse. (*Elle lui donne une enveloppe.*)

MAXIMIN. Oh ! Madame Corban, c'est trop gentil.

FLORENCE. L'argent n'a aucune importance, le cœur seul compte.

DANIEL. Qui êtes-vous ?

FLORENCE. Tu es pâle, mon ange, assieds-toi. Je vais te préparer à dîner. As-tu suivi ton régime ? Il me semble qu'il y a beaucoup de bouteilles. Le docteur t'a pourtant défendu de boire. Tu sais bien pourquoi ?... Mais si, tes nerfs, tes dépressions...

DANIEL. Quoi mes nerfs ? Quoi, mes dépressions ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

MAXIMIN. Ah ! c'est donc ça !

FLORENCE. Mais ce n'est pas grave, quelques malaises sans gravité qui passent vite en général. Chéri... C'est moi !

DANIEL, *interdit.* Pourquoi cette comédie ? Ma femme est absente. Que me voulez-vous ? Pourquoi jouer ce rôle ?

FLORENCE. Je n'aurais jamais dû partir. Regardez dans quel état je le retrouve.

DANIEL. Monsieur l'Abbé, on vous dupe, on abuse de votre bonne foi pour m'accuser de folie ! Cette femme est une aventurière ! Je ne la connais pas ! (*Il prend Florence par le bras et la bouscule vers la sortie.*) Dehors !... Dehors !... Dehors !...

FLORENCE. Daniel !... Daniel !

MAXIMIN. Ah non ! Vous n'allez pas frapper votre femme ? (*Il s'interpose entre eux.*)

DANIEL. Ce n'est pas ma femme !

FLORENCE. Daniel, tu plaisantes ?

DANIEL. En ai-je l'air ?

FLORENCE. Ne fais pas l'idiot, voyons. M. l'Abbé n'est pas habitué à nos blagues.

DANIEL. Sortez ou j'appelle la police pour violation de domicile.

FLORENCE. Quoi ? Mais enfin, Daniel, ne sois pas ridicule ! Monsieur l'Abbé nous regarde comme des sauvages ! Je t'en supplie, arrête tes plaisanteries de mauvais goût... sois sérieux !

DANIEL. Pourquoi vous faites-vous passer pour Elisabeth ? Répondez !

FLORENCE. Je suis Elisabeth...

DANIEL. Répondez !

FLORENCE. Daniel, regarde-moi, je suis ta femme ! Je suis Elisabeth... (*Daniel a un geste violent.*) Monsieur l'Abbé, protégez-moi ! Appelez un docteur ! C'est une rechute ! Il ne me reconnaît plus !

DANIEL. Je ne peux pas vous reconnaître, je ne vous ai jamais vue !

FLORENCE. Déjà, à Venise, au moment de notre voyage de noces...

DANIEL. Comment savez-vous que ma femme et moi sommes allés à Venise ?

FLORENCE. Eh bien !... Mais enfin, à Venise, un soir, ayant eu deux heures de retard, j'ai retrouvé Daniel à l'hôtel, devenu fou furieux... Il a mis toute la nuit pour se calmer et réaliser qui j'étais...

DANIEL. C'est faux !

FLORENCE. Cette rechute est ma faute ! Je n'aurais pas dû le quitter... Mais il est si souvent odieux, brutal...

DANIEL. Quels mensonges !

FLORENCE. Mais je te soignerai... N'est-ce pas que nous le soignerons, monsieur l'Abbé ?

MAXIMIN. Oui... je vous le promets, Madame, nous le soignerons... Nous vous soignerons, monsieur Corban !

FLORENCE. Alors ? Tu vas mieux ? Tu me reconnais, mon ange ?

DANIEL. J'admire votre talent de comédienne et la candeur de M. l'Abbé. Je suis dans un piège... Tout est incroyable ! (*Il court vers le téléphone.*)

FLORENCE. Qu'est-ce que tu fais ?

DANIEL. J'appelle la police.

FLORENCE. Ne fais pas ça ! Tu vas nous couvrir de ridicule.

MAXIMIN. Oui, attendez un peu, monsieur Corban !

DANIEL. J'ignore votre but, Madame, mais vous n'irez pas loin...

FLORENCE. Je t'en supplie, raccroche...

DANIEL. Ah ! vous avez peur, hein ? Figurez-vous que je le connais le commissaire de police et qu'il est au courant de la fugue de ma femme. J'ai déposé une plainte. Pour ce qui est de s'imposer chez moi et de faire des dettes, vos chances s'évanouissent. Le coup est raté...

FLORENCE. Faites quelque chose pour lui, monsieur l'Abbé.

MAXIMIN. Je vous prie de m'excuser, mais tout cela est sérieusement compliqué et je n'aime pas jouer les bons samaritains sans comprendre... Alors, avec votre permission... (*Il s'empare du téléphone.*) Allô ! Chamonix ? Donnez-moi le commissariat de police. Merci. Oui, c'est urgent. (*A eux.*) Je vais mettre les choses au point. Allô ! Le commissaire, s'il vous plaît ? Lui-même ? Ici l'abbé Maximin. Parfaitement... Bonsoir... Je suis chez M. Corban, au chalet, sur la route du col... Vous en arrivez ? Je crois qu'il faudrait revenir... Il y a du nouveau... Eh bien, je lui ramène sa femme... et... non... il n'est pas content, justement... Pas content du tout !

DANIEL, *s'emparant du téléphone.* Revenez vite, monsieur le Commissaire. Une femme qui m'est inconnue vient de forcer ma porte et menace de s'incruster. Par pitié, venez vite... Non, ce n'est pas une plaisanterie. Venez ! Non, je n'ai pas bu. Venez, vite ! Oui, monsieur l'Abbé est là... Je lui dis de rester. (*Il raccroche.*) Merci, monsieur l'Abbé, d'avoir téléphoné. Il va me débarrasser d'elle.

FLORENCE. Pauvre Daniel !

MAXIMIN. Si le commissaire y comprend quelque chose, il aura de la chance ! (*Il remonte vers la fenêtre guetter la voiture de police.*)

DANIEL. Vous êtes sans doute une voleuse spécialisée dans les villas occupées par des hommes seuls... hein ?

FLORENCE. Calme-toi... Je vais appeler un docteur et il te fera une piqûre pour dormir. Demain, il fera un beau soleil et nous ne penserons plus à tout ça...

DANIEL. Je vous regarde...

FLORENCE. Oui, et alors ?

DANIEL. La police est en route et vous êtes calme !

FLORENCE. Oui...

DANIEL. Vous devez être sûre de votre coup... c'est effrayant ! Que me réservez-vous ?

FLORENCE. Une vie heureuse, mon amour... Embrasse-moi et tu vas oublier tes angoisses. Daniel ! ! !

DANIEL. Fuyez à toutes jambes ! Il est encore temps !

FLORENCE. Veux-tu prendre les pilules que t'a ordonnées le docteur ? J'ai pensé que tu n'en avais peut-être plus et je t'en ai achetées. (*Elle sort une boîte de son sac.*) Tiens ! dans un peu de whisky, hein ?

DANIEL. Gardez ça !

FLORENCE, *montrant le tube à l'abbé.* Oh ! des névrovitamines. Enfin !

MAXIMIN. Ils ne seront pas longs à arriver...

FLORENCE. Tout cela va se terminer par des excuses au commissaire et un don pour les œuvres de la police... C'est absurde !

DANIEL, *qui trépigne de colère contenue.* Un piège ! C'est un piège ! Et votre candeur, monsieur l'Abbé, lui sert de bouclier. Je ne sais pas ce que vous espérez, mais vous n'obtiendrez rien de moi, et surtout pas mon argent, Madame.

FLORENCE. Ton argent ? *Mon* argent, tu veux dire ! Je t'ai épousé sans un sou... Enfin, ne soyons pas mesquins ! Tout ce qui est à moi est à toi !

DANIEL. Aaaah ! Et tout ce qui est à *moi*... est à *vous* ! Voilà ! Vous montrez le bout de l'oreille ! On parle argent ! Vous allez tirer des chèques sur mon compte ?

MAXIMIN. Ecoutez ! Inutile de vous dire des choses blessantes qu'on regrette après... M. le Commissaire va arriver...

DANIEL. Il va me débarrasser de cette femme !

FLORENCE. Espérons surtout qu'il excusera ton état et ne t'obligera pas à entrer dans un hôpital psychiatrique !

DANIEL. Quoi ? Très bien, très bien ! J'ai compris ! Merci de m'avertir ! Un asile !

FLORENCE. C'est ce qui t'attend, si tu continues à ne pas me reconnaître !

MAXIMIN. Pardonnez-moi, Madame ! Avez-vous une carte d'identité ? Des papiers ?

DANIEL. Oui ! oui ! Très juste !

FLORENCE. Naturellement. Quelle question !

MAXIMIN. Montrez-les-moi, Madame.

(*Elle ouvre son sac et sort des papiers que l'abbé examine.*)

DANIEL, *lisant sur son épaule.* C'est faux ! Tous ces papiers sont faux !

MAXIMIN, *rendant les papiers.* Pauvre garçon !

DANIEL, *soudain grave.* Il ne faut pas se le cacher, nous sommes en face d'une bande organisée...

FLORENCE. Dans quel état te voilà ! Tu es défiguré ! Le commissaire va te trouver les yeux hors de la tête ! Un vrai fou !

(*Bruit de voiture.*)

MAXIMIN. J'entends le bruit d'un moteur !

FLORENCE. Enfin ! ce n'est pas trop tôt !

DANIEL. Le voilà ! Je suis sauvé ! Monsieur le Commissaire ! Au secours ! Monsieur le Commissaire !

(*Il a disparu en hurlant. On l'entend crier tandis que la voiture arrive et s'arrête.*)

MAXIMIN, *à Florence.* Je le suis, Madame.

(*Quelques instants plus tard, entrée du commissaire suivi de Daniel et de l'abbé. Deux agents resteront dans l'horizon, dehors.*)

DANIEL. ... Et alors elle me soutient avec un sang-froid incroyable que... La voilà !

(*Il désigne Florence, très calmement assise.*)

LE COMMISSAIRE. Madame !

FLORENCE. Monsieur le Commissaire, je suis désespérée, mais je crains qu'il ne s'agisse d'un regrettable malentendu... Mon mari vous a appelé dans une crise nerveuse, absolument sans importance d'ailleurs, et je dois vous dire que...

LE COMMISSAIRE. De qui se moque-t-on ici ?

FLORENCE. Je suis Mme Corban. Je rentre à l'instant à la maison et...

LE COMMISSAIRE. Oui, et alors ?

DANIEL, *éclatant.* C'est faux ! Elle usurpe l'identité d'Elisabeth ! Arrêtez-la ! Arrêtez-la !

LE COMMISSAIRE. Du calme, mon vieux ! Asseyez-vous d'abord, vous tremblez comme une feuille !

FLORENCE. Oui. Allonge-toi et écoute M. le Commissaire, mon chéri.

DANIEL. Je vous défends de m'appeler mon chéri... Vous ne donnerez pas le change avec des « mon chéri »...

FLORENCE. Mais tais-toi, Daniel. Tu aggraves ton cas.

MAXIMIN. J'ai cru bien faire en vous appelant, monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE, *l'œil soupçonneux.* Oui... Bonsoir, monsieur l'Abbé.

MAXIMIN. Je suis le nouveau curé de Saint-Jean.

LE COMMISSAIRE. Ah bon ! Parfaitement ! Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous rencontrer, monsieur l'Abbé. Alors ?

MAXIMIN. Ce pauvre garçon ne reconnaît pas sa femme.

DANIEL. Je vais vous la montrer, ma femme ! (*Il va vers les tiroirs et fouille.*)

LE COMMISSAIRE. Qu'est-ce que vous cherchez ?

DANIEL. Des photos... Des photos qu'on a faites à Venise et... Où sont-elles ? (*Une idée soudain le trouble.*) Monsieur l'Abbé, vous avez bien fouillé dans ce tiroir tout à l'heure, n'est-ce pas ?

MAXIMIN. Oui... vous me l'avez demandé. Pourquoi ?

DANIEL. Vous, vous êtes complice de cette femme ! (*Il lui fonce dessus.*) Mes photos ! Où sont mes photos, hein ? Mes photos avec Elisabeth à Venise, où sont-elles ?

MAXIMIN. Mais enfin, mon ami...

(*Il recule, effrayé. Le commissaire s'interpose.*)

FLORENCE. Mon chéri, tu ne vas pas insulter M. l'Abbé qui n'a rien à faire dans nos malheureuses histoires ?

DANIEL. Vous êtes des complices tous les deux ! Deux salauds !

LE COMMISSAIRE. Attention à ce que vous dites !

MAXIMIN. Laissez ! Laissez !

DANIEL. Complices !

FLORENCE. Eh bien, oui là ! Nous sommes complices... (*A l'abbé.*) Dites comme moi, c'est la crise !

MAXIMIN. Eh bien, oui, là ! Nous sommes complices... complices pour vous sauver !

LE COMMISSAIRE. Si ça ne vous ennuie pas, je pourrais peut-être placer un mot ? Regardez ça ! (*Il sort sa carte tricolore et la leur passe sous le nez à chacun.*) C'est une carte de la Sûreté nationale. Pas une entrée pour le Zoo de Vincennes... Alors, faites attention ! Je suis commissaire de police à Chamonix depuis dix ans et je ne me laisse pas facilement attendrir, malgré mon air bonasse. Si l'un de vous se paie ma tête, il peut encore s'excuser. Ce n'est pas trop grave ! Après, il sera trop tard ! (*Un silence.*) Alors, vous, votre femme fiche le camp, et quand elle revient ce n'est plus la même ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

DANIEL, *dans un cri.* Cette femme n'est pas Elisabeth.

LE COMMISSAIRE. Je vous serais reconnaissant de ne pas crier !

DANIEL, *se calmant.* Monsieur le Commissaire, cette femme n'est pas ma femme !

LE COMMISSAIRE. Bon. Et pourquoi ?

DANIEL, *dépassé.* Parce que ce n'est pas elle !

FLORENCE. Mais enfin, comment est-ce possible ?

LE COMMISSAIRE. Voulez-vous me laisser seul avec M. Corban ?

FLORENCE. Mais je préférerais vous expliquer...

LE COMMISSAIRE. A présent, c'est moi qui décide. Je suis seul juge.

FLORENCE. Très bien. Monsieur l'Abbé, restez pour expliquer que...

LE COMMISSAIRE. Monsieur l'Abbé parlera à son tour. Tout à l'heure.

MAXIMIN. Venez, Madame...

(*Ils sortent. Le commissaire fixe Daniel de ses yeux perçants.*)

LE COMMISSAIRE. Bon !... Vous, alors, je vous retiens ! En voilà une histoire !

DANIEL. A qui le dites-vous ! Cette femme s'est introduite chez moi et prétend usurper...

LE COMMISSAIRE. Une minute. (*Il ouvre la porte. Il s'adresse aux deux agents.*) Faites le tour du chalet, veillez à ce que personne ne sorte. (*Les agents disparaissent.*) Vous disiez ?

DANIEL. Voilà, monsieur le Commissaire... Il y a une demi-heure, juste après votre départ, j'étais assis là, bien tranquillement, et je vois...

LE COMMISSAIRE. La fumée ne vous dérange pas ?

DANIEL. Hein ? Pas du tout ! Je vois arriver un curé que je ne connais pas...

(*Le commissaire lui offre une cigarette et lui donne du feu.*)

LE COMMISSAIRE. Vous êtes bien nerveux, dites donc !

DANIEL. Avec ce qui m'arrive ! Cette femme ose prétendre...

LE COMMISSAIRE. Bon ! Votre dossier est parti ! Je suis bon pour un autre rapport... (*Il sort son carnet et son stylo.*) Recommençons tout par le commencement. Vos papiers ?

DANIEL. Oui... encore ! (*Il montre sa carte d'identité.*)

LE COMMISSAIRE. Bon. Allons-y ! (*Il écrit.*) Vous êtes Daniel Corban, né à Metz le 28 septembre 1924 ?...

Mais asseyez-vous donc... N'ayez plus peur, je suis là. Vous n'avez pas de famille, n'est-ce pas ?

DANIEL. Non... Je n'ai jamais connu mes parents. J'ai été élevé à l'orphelinat Saint-Joseph, à Nancy.

LE COMMISSAIRE. Vierge ! Absolument ! Je le jure, monsieur le Commissaire, je le jure !

LE COMMISSAIRE. Je vous crois. Ne vous énervez donc pas. Alors ?

DANIEL. Vous le savez, je me suis marié cet été avec une femme charmante, Elisabeth Marcellin. Seulement, je vous l'ai dit l'autre jour...

LE COMMISSAIRE. ... Elle vous a quitté tellement vous viviez en parfaite harmonie.

DANIEL, *accablé soudain*. Peut-être, en effet...

LE COMMISSAIRE *conclut*. Elle revient, et ça vous arrange de ne pas la reprendre ! Voilà !

DANIEL. Non ! Cette femme-là n'est pas Elisabeth ! Elle le dit, mais c'est faux !

LE COMMISSAIRE. Mais enfin, pourquoi cette femme voudrait-elle usurper la personnalité d'une autre ?

DANIEL. Je n'en sais absolument rien... Que voulez-vous que je vous réponde ? Je me le demande... à en perdre la raison ! Mais je crois avoir compris. Sur les indications de ce curé douteux qui a flairé en moi la victime idéale, cette femme va essayer de tromper les autorités officielles, vous, monsieur le Commissaire, et, de ce fait, aura droit à mon argent...

LE COMMISSAIRE. Tout ça, pour de l'argent ? Seulement ?

DANIEL. Sans doute.

LE COMMISSAIRE. Pourquoi ? Vous êtes très riche ?

DANIEL. Non. J'ai de quoi vivre à mon aise. Enfin, confortablement.

LE COMMISSAIRE. Alors ça ne tient pas debout !

DANIEL, *écrasé par l'évidence*. Vous avez raison.

LE COMMISSAIRE. A moins que vous n'ayez des valeurs en banque !

DANIEL. Absolument pas !

LE COMMISSAIRE. Ou un héritage en vue ?

DANIEL. Pas du tout !... (*Il semble soudain foudroyé.*) Attendez ! J'y suis, monsieur le Commissaire ! Il y a quelque temps, ma femme m'a parlé d'un de ses oncles, milliardaire, qui était très malade. Oui !

LE COMMISSAIRE. Et cet oncle, est-il décédé ?

DANIEL. Je ne crois pas, euh... enfin, plus exactement, je ne sais pas...

LE COMMISSAIRE. Vous êtes mariés sous le régime de la communauté ?

DANIEL. Oui... Bien sûr...

LE COMMISSAIRE. Ouais ! Là, ça se corse !

DANIEL. Attendez ! Une fois devenue ma « femme », cette garce-là s'arrange pour devenir rapidement « ma veuve » — accident ! — et la voilà les mains libres !

LE COMMISSAIRE, *qui réfléchit*. Ouais !... Mais votre femme, votre vraie femme, va-t-elle se laisser dépouiller comme ça ?

DANIEL. Non ! c'est pourquoi il faut qu'Elisabeth revienne ! C'est vital pour moi !

LE COMMISSAIRE. Ben oui, mais... où la joindre ?

DANIEL. Envoyez des messages aux journaux, à la radio...

LE COMMISSAIRE. Eh ! doucement ! Comme vous y allez !

DANIEL. Il faut pourtant que la vraie Elisabeth revienne ! C'est dramatique pour moi, plus que jamais !

LE COMMISSAIRE. Ce que vous me racontez est rocambolesque ! Comment cette femme peut-elle se faire passer pour une autre, comme ça ? Comment peut-elle espérer que ça va marcher ?

DANIEL. Je n'en sais rien, mais une organisation solide se cache derrière elle ! Croyez-moi, monsieur le Commissaire, ils sont forts. Elle était prête à vous affronter ! Elle vous attendait là avec un calme effrayant !

LE COMMISSAIRE. Je suis impatient d'écouter sa version... Il y a des traces précises dans lesquelles elle doit mettre ses pas !...

DANIEL. A vous de la faire trébucher ! Et surtout, à vous de vite retrouver ma vraie femme. La situation est celle-ci : course à l'identité. Tant qu'Elisabeth ne sera pas là, cette garce peut nous rouler... Combien de temps faut-il à la radio pour passer un communiqué ?

LE COMMISSAIRE. Ce n'est pas si simple. Il faut l'autorisation du ministère de l'Intérieur.

DANIEL. Qu'il la donne ! (*Il décroche l'appareil de téléphone.*) Téléphonez !

LE COMMISSAIRE. A mes risques ? Merci ! Je ne téléphonerai pas avant d'avoir *une* preuve, au moins, contre cette femme-ci.

DANIEL. Une preuve ! J'avais des photos. Elles ont disparu. Volées par ce curé ! Qui n'est peut-être même pas un vrai curé ! Faites une enquête sur lui...

LE COMMISSAIRE. Ça, ce sera facile à vérifier... Je ne demande qu'à vous croire ! Allez vous reposer quelques minutes dans votre chambre pendant que j'interroge cette femme...

DANIEL. Je ne suis pas fatigué... je vais mieux... Je veux rester là et assister à sa défaite ! Vous allez la confondre, hein ?

LE COMMISSAIRE. J'espère.

DANIEL. Ça ne doit pas être difficile ?

LE COMMISSAIRE, *ironique*. Oh ! non ! c'est simple, en effet !... *Trop*. Je n'aime pas ça !

DANIEL. Que voulez-vous dire ?

LE COMMISSAIRE. Je me base sur des faits. Je n'interprète rien.

DANIEL. Et alors ?

LE COMMISSAIRE. J'écoute et j'attends.

DANIEL. Il faut faire vite.

LE COMMISSAIRE. Oui. Je vais essayer. Je vais d'abord voir le curé. (*Il ouvre la porte et appelle.*) Monsieur l'Abbé, s'il vous plaît ! (*L'abbé revient.*) Excusez-moi, monsieur l'Abbé... pour mon rapport. Vous avez des papiers sur vous ?

MAXIMIN. Mais oui. (*Il les montre.*) Si vous voulez téléphoner à l'évêché de Chambéry...

LE COMMISSAIRE. Oh ! plus tard !

DANIEL. Si, téléphonez ! Il le faut, tout de suite !

LE COMMISSAIRE. Vous n'allez pas me donner des ordres, vous, hein ? (*A l'abbé.*) Excusez ma méfiance.

MAXIMIN. Elle est naturelle. Vous faites votre métier. Ce pauvre garçon n'est pas lui-même.

DANIEL. Tartuffe !

LE COMMISSAIRE. Monsieur Corban, je vous ordonne de vous taire, maintenant ! (*Il décroche le téléphone.*) Donnez-moi le 212. Merci. J'appelle M. le curé Lambert, de Chamonix. Sans doute le connaissez-vous ?

MAXIMIN. Je suis très ami avec sa famille. C'est lui qui m'a fait obtenir la cure de Saint-Jean.

DANIEL, *ricane*. Mais oui ! Tiens !

LE COMMISSAIRE. Allô ! C'est vous, monsieur le Curé ? Ici le commissaire de police. Comment allez-vous ?

Oui, la famille pousse... Je fais une petite enquête et je me trouve avec M. l'abbé Maximin qui... Ah ! bon... bon ! vous le connaissez ? Puis-je vous faire une petite visite dans la soirée en passant ? Ça ne vous dérange pas ? Bon... Merci... A ce soir. Je n'y manquerai pas. (*Il raccroche et rend les papiers à l'abbé.*)

DANIEL. Ah ! quelle organisation ! C'est incroyable !

LE COMMISSAIRE. Incroyable, en effet !

DANIEL, *désignant l'abbé.* Regardez-moi cet air innocent ! Quelle audace ! Et se retrancher derrière une soutane ! Salaud !

LE COMMISSAIRE. Ça suffit ! M. l'Abbé est calme, tranquille. Par contre, vous, vous avez l'air d'un névrosé. Voilà mon avis. La comparaison ne joue pas en votre faveur. Asseyez-vous, et silence !

DANIEL. Très bien ! Je ne dirai plus rien.

LE COMMISSAIRE. Je vous le conseille. (*A l'abbé.*) Racontez-moi ce que vous savez, monsieur le Curé.

MAXIMIN. Peu de chose. Mme Corban, voulant rejoindre son foyer et craignant sans doute l'humeur belliqueuse de son mari, est venue me demander de l'accompagner. A son arrivée, M. Corban n'a pas voulu la recevoir et s'est mis à crier à je ne sais quelle imposture. Sur le moment, j'ai été interdit, puis j'ai compris que M. Corban était... (*Il a un geste à la tempe.*)

LE COMMISSAIRE. Amnésique !

MAXIMIN. C'est ça. Il nous a menacés. Il voulait chasser sa femme. La pauvre était désespérée.

DANIEL. Désespérée !

LE COMMISSAIRE. Chut ! (*A l'abbé.*) Selon vous, cette femme est vraiment Mme Corban ?

MAXIMIN. Sans l'ombre d'un doute ! Je l'ai vue ici il y a une dizaine de jours.

LE COMMISSAIRE, *convaincu.* Ah ! bon !

DANIEL *bondit.* Je réfute ce témoignage ! Tout est faux ! Tout est truqué ! Ça a dû vous demander des mois de recherches, une pauvre victime comme moi, et des jours de mise au point. Comme crapules, on ne fait pas mieux.

MAXIMIN, *soudain en colère.* Ah non ! j'en ai assez de vos insultes, Monsieur. (*Le commissaire le calme d'un geste.*) Excusez-moi, Monsieur.

LE COMMISSAIRE. Monsieur Corban... à des faits précis, à des témoignages formels, vous ne savez opposer que des cris. Alors, donnez-moi des noms ! Qui a vu votre femme ici, il y a douze jours ?

DANIEL. Qui ? Voyons... Qui ?

LE COMMISSAIRE. Oui. Qui ?

DANIEL. Attendez ! Nous sommes arrivés le vendredi soir en voiture, et j'ai pris la clef du chalet chez Mme Gattinet, le café du Commerce.

LE COMMISSAIRE. Votre femme est-elle entrée dans le café ?

DANIEL. Non ! Elle est restée dans la voiture. (*Il en est accablé.*)

LE COMMISSAIRE. Le facteur ne monte jamais jusqu'ici ?

DANIEL. Non. Il laisse tout dans la boîte, en bas du chemin...

LE COMMISSAIRE. Le garçon épicier ?

DANIEL. Oui ! Oui !... Non, il n'a pas vu Elisabeth le samedi après-midi, car elle dormait dans la chambre.

LE COMMISSAIRE. Alors ?

DANIEL. Ailleurs ! A Juan-les-Pins, à Venise, à Genève ! Des dizaines et des centaines de témoins peuvent dire que...

LE COMMISSAIRE. Bien sûr... C'est très possible... Mais faire déplacer des gens, sans mandat de procureur, c'est toute une affaire !

DANIEL. Je paierai ce qu'il faudra !

LE COMMISSAIRE. Là n'est pas la question. J'ai assez perdu de temps. Monsieur l'Abbé, faites entrer Mme Corban. (*L'abbé y va.*) Et vous, je vous préviens que, au prochain mot grossier, vous recevez ma main sur la figure. Et vous vous débrouillerez tout seul !

(*Entrée de Florence.*)

LE COMMISSAIRE. Entrez, Madame. Asseyez-vous, Madame.

FLORENCE. Merci. Mais la nuit est tombée, il faudrait donner de la lumière.

MAXIMIN. Ne vous dérangez pas. Où allume-t-on ?

FLORENCE. La lampe s'éclaire de la porte. Et il me semble que le temps s'est rafraîchi... Soyez gentil, monsieur l'Abbé, allumez le chauffage. Dans la cuisine, sous le compteur, une manette rouge... et donnez-nous quelque chose à boire. Il y a des jus de fruit dans le frigidaire. Et j'ai même caché une bouteille de gin dans le haut du placard blanc de la cuisine. Merci, monsieur l'Abbé. (*L'abbé sort. Elle est soudain attentive au commissaire, tous charmes dehors.*) Je vous écoute...

LE COMMISSAIRE. Vous connaissez bien la maison !

FLORENCE. C'est tout naturel, non ?

LE COMMISSAIRE. Oui. Votre mari... (*Réaction de Daniel.*) oui, jusqu'à preuve du contraire, votre mari, dis-je, vient de me raconter votre passé, votre rencontre, votre mariage et votre installation ici...

FLORENCE. C'est exact. Mon mari étant très nerveux, l'air de la montagne était tout indiqué. Un de ses amis lui a écrit à Venise pour lui proposer les clefs de son chalet. Nous comptions rester ici quinze jours et rentrer ensuite à Paris dans mon appartement.

LE COMMISSAIRE. J'en arrive à la dispute qui a précédé votre départ.

FLORENCE. Je la regrette. Je n'aurais pas dû quitter la maison. Je n'aurais jamais pu penser que mon départ puisse provoquer un tel choc.

LE COMMISSAIRE. Avez-vous des papiers ?

FLORENCE. Oui... (*Elle va à son sac et montre différents papiers.*)

DANIEL. Tout est faux, faux !

FLORENCE. Monsieur le Commissaire...

LE COMMISSAIRE, *après examen.* Tout a l'air vrai.

FLORENCE. Et savez-vous pourquoi tout a l'air vrai ?

LE COMMISSAIRE. Non.

FLORENCE. Parce que tout *est* vrai.

LE COMMISSAIRE, *rendant les papiers.* Vous devez bien savoir, Madame, que si votre identité est fausse, cela ne peut faire illusion que quelques heures, surtout pour moi. Nous disposons de tous les moyens nécessaire. Nous allons lancer des appels à la radio et aux journaux. La vraie Mme Corban — si ce n'est pas vous — va immédiatement savoir que son mari a besoin de son aide. Elle reviendra.

FLORENCE. Cet appel à la radio est une excellente idée. Je vous conseille de le faire au plus vite.

LE COMMISSAIRE. Je vous remercie de votre conseil. Dans tous vos papiers, je n'ai pas vu de carnet de chèques. Vous n'en avez pas ?

FLORENCE. J'en avais un, mais il est fini. Il faudra que je descende demain à l'agence de Chamonix pour m'en faire donner un autre.

(*On frappe. Un agent paraît et parle bas au commissaire en lui remettant une lettre. L'agent se retire. Le commissaire regarde la lettre et a un coup d'œil complice vers Daniel. Puis il va vers Florence, cachant la lettre dans son dos.*)

LE COMMISSAIRE. Madame, n'avez-vous pas un parent riche et malade ?

FLORENCE. Si. Pourquoi ? Ah ! j'ai compris. Je suis Elisabeth Corban. Je suis chez moi, monsieur le Commissaire. Je vous reçois. Je suis polie. Ne me le faites pas regretter... Excusez moi, Monsieur, je n'en peux plus !

(*Elle s'assoit soudain lasse. L'abbé est revenu et a repris sa place à côté d'elle.*)

LE COMMISSAIRE, *montre la lettre.* Un de mes agents a trouvé ceci dans votre boîte aux lettres du bord de la route... C'est adressé à Mme Elisabeth Corban, née Marcellin, et ça vient de... (*Il lit au dos.*) Etude de Maître Bollinget, notaire à Saint-Denis. (*Un silence. Il répète.*) « Madame Corban ! »

FLORENCE. Merci, Monsieur. Donnez !

(*Elle tend la main, mais le commissaire met la lettre dans sa poche.*)

Ça alors, ça dépasse tout ! Si vous ne me donnez pas cette lettre, je téléphone à Chambéry, à la préfecture, je dépose une plainte contre vous. Vous n'avez ni mandat, ni ordre. Donnez-moi cette lettre.

LE COMMISSAIRE. Que contient-elle ?

FLORENCE. Est-ce que je sais ! Je vous promets de vous la faire lire.

LE COMMISSAIRE. Nous l'ouvrirons ensemble, demain, chez le procureur.

FLORENCE, *furieuse.* Vous l'aurez voulu ! (*Elle va au téléphone.*)

MAXIMIN, *l'arrêtant.* Et si c'est moi qui l'ouvre ? Me faites-vous crédit ?

LE COMMISSAIRE, *réfléchit puis.* Oui.

(*L'abbé s'avance.*)

DANIEL *bondit.* Non ! Non ! Donnez-moi cette lettre, à moi, à moi ! A moi !

LE COMMISSAIRE. Ah ! il ne manquait plus que vous ! Ça fait deux minutes que je n'avais pas entendu vos aboiements !

DANIEL. Cette lettre n'est pas pour elle, elle ne doit pas tomber entre leurs mains ! Cette femme n'est pas ma femme !

LE COMMISSAIRE. Mais prouvez-le-moi, bon Dieu ! (*Il a un regard d'excuse vers l'abbé.*)

DANIEL. Oui. Je vais vous le prouver. Laissez-moi faire. Moi, je vais vous convaincre que cette femme n'est pas Elisabeth ! Je vais lui poser des questions ! Elle ne pourra pas répondre.

FLORENCE. Répondre ? Sur quoi ?

DANIEL. Sur « *nous* ». Vous avez appris beaucoup de choses, mais vous ne pouvez pas *tout* savoir...

FLORENCE. Mais que vas-tu chercher là ? Tu ennuies M. le Commissaire !

LE COMMISSAIRE, *finaud.* Pas le moins du monde ! La lumière se cache parfois derrière une simple réponse !

DANIEL. Je vais voir si vous avez bien appris votre rôle...

FLORENCE. Ecoute, si ça peut te guérir ou convaincre M. le Commissaire, je veux bien ! Mais, avec toutes ces émotions ayez pitié de ma mémoire !

LE COMMISSAIRE. Ne vous excusez pas à l'avance, Madame ! Allez-y, monsieur Corban. (*Il sort son carnet et notera.*)

DANIEL. Où nous sommes-nous mariés ?

FLORENCE. Eglise Saint-Charles, à Juan-les-Pins.

DANIEL. Quelle date ?

FLORENCE. 10 juin.

DANIEL. C'était un quoi ?

FLORENCE. Un jeudi.

DANIEL. A quelle heure ?

FLORENCE. Le matin, à 10 heures et demie.

DANIEL. Quel *train* avons-nous pris pour aller à Venise ?

FLORENCE. On a pris le *bateau !* La « Marie-Christine II ».

DANIEL. Quelle cabine ?

FLORENCE. Huit, en première classe.

DANIEL. Et où sommes-nous descendus à Venise ?

FLORENCE. Au « Régina ».

LE COMMISSAIRE, *éclate.* Monsieur, votre interrogatoire est enfantin. Si, comme vous osez le prétendre, vous êtes victime d'un gang, cette femme a pu, sans grands efforts, se procurer ce genre de renseignements-là.

FLORENCE. Tu vois, Daniel, tu es ridicule !

LE COMMISSAIRE. Trouvez des questions plus... intimes, plus... secrètes, plus impossibles à prévoir..., mais attention, Monsieur, il faudra que vous, vous me prouviez que la réponse de Madame est fausse ! Car, inutile de vous dire que je ne vous crois plus ni l'un, ni l'autre jusqu'à nouvel ordre.

DANIEL. Très bien. (*Il fait un effort.*) Ah ! Quelle est l'agence touristique qui nous a promenés dans les villages italiens ? (*Au commissaire.*) C'est ma femme qui a acheté les billets !

FLORENCE. L'agence Marcellus, place Saint-Marc.

DANIEL, *qui transpire.* Quel est le nom de mon ami qui nous a prêté ce chalet, ici ?

FLORENCE. Je l'ignore, tu ne me l'as pas dit. Mais... ah ! si ! Jean Bernardet !

LE COMMISSAIRE. C'est ça ?

DANIEL, *accablé.* Oui... c'est ça !

LE COMMISSAIRE, *qui regarde sa montre.* Pensez-vous qu'il soit utile de continuer, monsieur Corban ?

DANIEL. Oui, oui, monsieur le Commissaire, encore une question !... Où nous sommes-nous arrêtés, avant d'arriver à Chamonix ?

FLORENCE. A Genève, à l'hôtel du Globe !

DANIEL, *dans un grand cri triomphant.* C'est faux ! C'est faux ! Je la tiens, *la faute !* Je la tiens !

LE COMMISSAIRE, *qui le calme.* Silence ! (*Il note.*) On va vérifier. (*Au téléphone.*) Allô ! Donnez-moi le 14... Fernand ? Appelle Genève en priorité et vérifie à l'hôtel du Globe s'il y a eu des fiches au nom de M. et Mme Corban, au début du mois.

DANIEL. Il y en a pas eu !

LE COMMISSAIRE. Mais taisez-vous ! Vite ! Dès que tu as la réponse, tu m'appelles. Merci. (*Il raccroche.*) Une autre question, Monsieur ?

DANIEL, *radieux.* Oui. Et celle-là, elle n'a pas pu la prévoir ! Moi seul sais la réponse et peux la prouver : Madame, j'ai une cicatrice sur le corps. Où ?

(*Un silence. Florence semble prise au piège.*)

LE COMMISSAIRE. Alors, Madame ?

FLORENCE. Est-ce que je sais ? Je ne sais pas ce que tu veux dire !

LE COMMISSAIRE. Oh ! quand même ! En trois mois !

DANIEL. Si vous êtes ma femme, vous devez parfaitement savoir que j'ai été blessé étant enfant et que j'ai gardé une cicatrice assez importante. Alors, où ?

FLORENCE. Je me sens tellement nerveuse.

LE COMMISSAIRE. Ah ! tout de même, c'est très regrettable.

FLORENCE. Je suis dans un tel état de fatigue...

MAXIMIN, *s'approche d'elle un verre en main.* Madame, voulez-vous boire quelque chose ?

FLORENCE. Je n'ai pas soif, merci.

MAXIMIN. Un reconstituant, Madame..., une spécialité des Alpes... Quelques gouttes de *rhum* avec du *citron* et du *vin blanc*. Excellent pour la santé !

FLORENCE. Oh ! merci. (*On doit comprendre qu'il vient en code de lui passer la réponse. Elle enchaîne alors très à l'aise.*) Ah ! j'y suis, mon chéri. Ta cicatrice ? Où avais-je la tête ? Sur la poitrine ! En haut, à gauche ! (*Elle est prise d'une crise de rire nerveux.*) Evidemment ! Je vous assure que ce jeu est ridicule.

DANIEL *réalise*. Ah ! C'est *lui* qui vient de le lui dire ! Il m'a vu torse nu tout à l'heure !

MAXIMIN. Oh ! Monsieur, je vous ai frictionné !

DANIEL, *s'effondre soudain*. Ils sont terribles ! terribles !

LE COMMISSAIRE, *à l'abbé*. Si ça ne vous ennuie pas... A titre personnel, j'aimerais bien noter la recette de votre remontant : *rhum, citron*, et ?...

MAXIMIN. ... et vin blanc.

LE COMMISSAIRE, *écrivant puis, d'un air entendu*. Vin blanc ? En tout cas, c'est efficace ! Je m'en souviendrai... (*Le téléphone sonne. Il décroche.*) Allô ! (*Il écoute.*) Merci. (*Il raccroche et dit à Daniel.*) A l'hôtel du Globe de Genève, il y a bien des fiches au nom de M. et Mme Corban. Voilà !

DANIEL, *sidéré*. C'est faux, absolument faux !

FLORENCE. Alors, monsieur le Commissaire, allons-nous passer la nuit dans cette pièce ? Prenez une décision.

DANIEL. Non ! Non ! Attendez. Je vais trouver une autre question.

FLORENCE. Ça suffit, mon chéri. C'est l'heure du dîner. (*Au commissaire.*) N'est-ce pas ?

LE COMMISSAIRE. Bien sûr.

DANIEL. Je cherche...

FLORENCE. Voulez-vous partager notre repas, monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE. Impossible. On m'attend à la maison. Ma famille...

FLORENCE. Vous avez des enfants ?

LE COMMISSAIRE. Oui. Trois.

FLORENCE. Bravo.

MAXIMIN. Au revoir, Madame.

FLORENCE. Monsieur l'Abbé, vous n'allez pas repartir maintenant ?

MAXIMIN. Hélas si, Madame !

FLORENCE. Je vais rester seule avec Daniel ?

MAXIMIN. M. Corban va dormir. Donnez-lui ce somnifère. (*Il fouille ses grandes poches, en sort un sachet.*) C'est inoffensif et ça calme les nerfs.

LE COMMISSAIRE, *méfiant*. Vous avez ça dans votre poche ?

MAXIMIN. Oui. Toujours... Je suis un grand nerveux, moi aussi. Et mon sacerdoce demande beaucoup de calme.

DANIEL. Ils vont m'empoisonner !

LE COMMISSAIRE. Sûrement pas. Ce ne serait guère malin d'ailleurs.

DANIEL. Alors, ils vont essayer de me faire enfermer dans un asile !

LE COMMISSAIRE. Mais non.

FLORENCE. Je te soignerai ici. Tu as déjà été dans cet état et tu t'en es remis. Il n'y a pas de raison de désespérer.

LE COMMISSAIRE. Ah ! le cas s'est déjà produit ?

DANIEL, *hurle*. Jamais.

FLORENCE. Si, monsieur le Commissaire. A Venise.

LE COMMISSAIRE. Ah bien ! alors demain, tout ira mieux !

MAXIMIN. Je le souhaite. Je passerai vous voir... (*Il sort.*)

LE COMMISSAIRE. Je vous suis, monsieur l'Abbé. Au revoir, Madame.

FLORENCE, *le rappelant*. Monsieur le Commissaire, vous oubliez *ma* lettre !

LE COMMISSAIRE. Oh ! pardon... Où l'ai-je mise ?

FLORENCE. Dans votre poche droite... là !

LE COMMISSAIRE. Oui. La voici.

(*Il la lui tend. Elle ne la prend pas.*)

FLORENCE. Lisez-la.

LE COMMISSAIRE, *ouvre la lettre et lit en grognant*. « ... de vous informer du décès survenu il y a un mois de M. de La Forcerie, votre oncle direct... »

DANIEL, *désespéré*. Voilà. Ils l'ont su avant moi, les crapules !

LE COMMISSAIRE. « ... vouloir passer à mon étude à Saint-Denis dès que possible pour... succession et testament... » Mes condoléances. (*Il tend la lettre à Florence.*)

FLORENCE. Gardez-la.

LE COMMISSAIRE. Pourquoi faire ?

FLORENCE. Ce que vous voulez. Pour la faire vérifier.

LE COMMISSAIRE. L'identité du notaire n'est pas douteuse, Madame. Je connais l'existence de cet héritage. C'est la première chose dont je suis certain dans cette affaire. (*Il fait un pas vers la sortie.*)

DANIEL, *le retenant*. Ah ! vous n'allez pas partir ! Je vous dis que je suis dans un piège... Demain cette femme me fera disparaître : asile, accident, suicide, n'importe quoi !... Et vous lui donnez raison ! Elle a tous les droits ! Faites quelque chose... ou alors, dites-moi que je suis devenu fou ! fou à enfermer !

(*Le téléphone sonne.*)

DANIEL, *décroche*. Oui... oui... il est encore là. Monsieur le Commissaire ! c'est pour vous.

(*Le commissaire écoute en faisant des Ah ! ah ! Puis il raccroche.*)

FLORENCE. Un ennui ?

LE COMMISSAIRE. Non ! Pas réellement ! C'est mon adjoint qui me dit qu'en examinant les fiches de l'hôtel du Globe, le commissariat de Genève s'est aperçu de ratures, de surcharges, de dates mal écrites... Je... Ce n'est pas grave.

DANIEL. Qu'est-ce que je vous disais, monsieur le Commissaire ? Vous voyez, des ratures ! Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

(*Le commissaire le calme d'un geste.*)

FLORENCE. Mais enfin, monsieur le Commissaire : mes papiers, le livret de famille, mes réponses ? Tout cela n'est-il d'aucun poids ?

LE COMMISSAIRE. Mais si, Madame... ! Monsieur, tâchez de vous calmer. Donnez-lui le somnifère...

FLORENCE. Comptez sur moi.

LE COMMISSAIRE. Demain matin on reparlera de tout ça.

DANIEL. Demain, je serai mort. (*Il s'accroche au commissaire.*)

LE COMMISSAIRE. Vous allez me déchirer ma veste !

FLORENCE. Monsieur le Commissaire, mon mari m'inquiète... Peut-être serait-il prudent que vous l'emmeniez ? J'ai peur que, sous le coup des nerfs, enfin... il est très fragile du cœur...

DANIEL. Moi ! Cardiaque ? C'est faux !

FLORENCE. Oh ! comment peux-tu dire un mensonge pareil ?

LE COMMISSAIRE. Oh alors ! si toutes les vérités sont contre vous... J'ai assez perdu mon temps. Bonsoir !

DANIEL. Ecoutez ! Ecoutez !

(Ils sont sortis, Daniel poursuivant le commissaire. Seule en scène, Florence tire les rideaux, puis prend un verre qu'elle remplit de whisky. Puis elle prend le sachet de somnifère qu'elle verse dans le verre. Daniel, qui était apparu soudain, a le temps de voir la manœuvre et sursaute une seconde. Il fait celui qui n'a rien vu.)

FLORENCE. M. le Commissaire est parti ? *(Daniel cache son jeu.)* Tiens, je t'ai préparé un whisky. Ça te donnera des forces.

(Elle lui tend le verre empoisonné qu'il prend.)

DANIEL. Je n'aime pas le whisky sans glace.

FLORENCE. Je vais t'en chercher.

(Elle sort dans la cuisine. Daniel sent le verre. L'abbé revient et tape amicalement sur l'épaule de Daniel qui sursaute.)

DANIEL. Qu'est-ce que vous revenez faire ici, vous ?

MAXIMIN, *doucereux.* Il faut vous reposer, mon ami.

DANIEL, *une idée subite lui traverse l'esprit.* Vous... vous voulez boire un whisky, monsieur l'Abbé ?

MAXIMIN. Pourquoi pas ?

DANIEL. Tenez. *(Il lui donne le verre.)* M. le Commissaire est parti ?

MAXIMIN, *qui boit.* Pas encore. Il récupère ses deux agents, autour du chalet.

FLORENCE, *revient et soudain...* Vous... vous êtes servi à boire, monsieur l'Abbé ?

MAXIMIN. Oui, Madame, merci.

(Il finit son verre et le pose. Daniel le fixe avec intérêt. Il trouve le temps long.)

DANIEL, *place son effet.* Je lui ai donné mon verre !

FLORENCE. Quoi ? *(Elle a un recul d'effroi.)* Quoi ?

MAXIMIN. Et alors ?

FLORENCE. Tu as bu le verre de Corban ?

MAXIMIN. Oui.

FLORENCE. Oh !

MAXIMIN. Qu'est-ce que tu as fait ?

FLORENCE. J'ai...

(Mais l'abbé vacille. Dans un cri, il se prend la gorge, et s'effondre sur le tapis.)

DANIEL, *hurlant.* Monsieur le Commissaire... ne partez pas ! Au secours ! Venez vite ! Youpi ! *(Il sort très vite, criant toujours.)*

(En scène, Florence, après avoir regardé dehors, se penche sur l'abbé.)

FLORENCE. Debout ! et disparais par l'escalier de la cuisine.

(D'un bon, l'abbé se redresse, l'œil moqueur, et disparaît. Florence range les verres et s'asseoit calmement. Hurlements de Daniel. Il revient, tirant le commissaire et les agents.)

DANIEL. Là ! Mort ! Empoisonné ! le curé... là ! là !

(La place est vide.)

FLORENCE. Tu cherches quelque chose ?

DANIEL, *réalisant le manège de Florence.* Oh ! ce n'est pas vrai !

LE COMMISSAIRE. Alors, votre mort, où est-il ?

(Le commissaire regarde Daniel avec reproche. Les nerfs de Daniel lâchent. Il s'effondre.)

DANIEL. Je suis fichu !

FLORENCE. Excusez-le.

LE COMMISSAIRE. Tâchez qu'il dorme. S'il n'y a pas d'amélioration, je ferai venir un docteur.

FLORENCE. Merci. Je suis confuse.

LE COMMISSAIRE. Demain, avant midi, je saurai la vérité. Ou bien *vous*, vous êtes très très forte, ou bien *lui*, il est fou ! De toute façon, l'un de vous deux est à enfermer.

NOIR

acte 2

Le lendemain matin.
Le soleil est levé et éclaire la pièce.

Sur le divan, Daniel, roulé dans sa couverture, dort en grognant. Un bruit de voiture qui arrive... Florence descend l'escalier et va vers Daniel. Apparaît le commissaire de police qui frappe à la porte.

FLORENCE. Entrez ! Oh ! Monsieur le Commissaire ! Mais entrez donc !

LE COMMISSAIRE. Bonjour madame Corban... Alors comment va notre malade, ce matin ?

FLORENCE. Oh ! il a voulu dormir sur le divan... Mais vous êtes matinal !

LE COMMISSAIRE. Avant d'entreprendre mes tâches quotidiennes j'ai voulu bavarder cinq minutes avec votre mari... Alors, monsieur Corban ? Comment ça va ? (*Daniel se débat contre le sommeil.*) Vous avez dû forcer la dose de somnifère !

FLORENCE. Oui... Il le fallait bien... j'ai mal agi ?

LE COMMISSAIRE. Vous avez eu raison.

FLORENCE. C'est ce qui explique son état...

LE COMMISSAIRE. Oui, il récupère...

(*En effet Daniel s'est assis et se frotte les yeux. Florence lui remplit un verre d'eau de Vittel et le lui tend. Il la regarde avec haine et refuse de boire.*)

FLORENCE. C'est du Vittel, mon ange !

LE COMMISSAIRE. Allons, et si c'est moi qui vous fais boire, hein ? (*Le commissaire tend le verre à Daniel, qui le boit.*) ... Et maintenant nous allons bavarder quelques minutes, tous les deux...

FLORENCE. Voulez-vous que je vous laisse, monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE. Ce n'est pas un ordre, mais enfin...

FLORENCE. J'ai des courses à faire... Je vais en profiter... Voulez-vous boire quelque chose ?

LE COMMISSAIRE. Merci, je ne bois jamais pendant mon service.

FLORENCE. Oh ! je croyais que ce matin vous étiez venu en ami, par sympathie pour Daniel — avec qui vous avez été si patient, hier...

LE COMMISSAIRE. En effet, monsieur Corban m'est très sympathique...

FLORENCE. Alors, je prépare un café. Acceptez-le.

LE COMMISSAIRE. Ah ! Madame, si vous le permettez, je préférerais goûter à la spécialité des Alpes !

FLORENCE. Quelle spécialité ?

LE COMMISSAIRE. Oui... Vous savez : Rhum-Citron-Vin blanc !

FLORENCE, *accusant le coup avec sourire.* Ah ! oui, c'est vrai ! Je vais essayer de la réussir ! (*Elle disparaît dans l'office.*)

LE COMMISSAIRE. Mauvaise nuit ?

DANIEL. Epouvantable ! J'ai bu je ne sais quoi qui m'a complètement assommé !

LE COMMISSAIRE. Dans un sens, ce n'est pas un mal. Vous vous êtes reposé et moi, j'ai fait ma petite enquête.

DANIEL. Alors ? Vous avez enfin une opinion favorable ? Avez-vous cherché des preuves ? Avez-vous lancé un appel à la radio ?

LE COMMISSAIRE. Nous n'en sommes pas là. J'essaie d'abord de constituer un dossier, et d'y voir clair. J'appelle Paris dans l'après-midi. Malheureusement...

DANIEL. Malheureusement quoi ?

LE COMMISSAIRE. Je serai franc. Je n'arrive pas à trouver un seul argument prouvant que, cette femme n'est pas Mme Corban.

DANIEL. Ils sont plus forts que moi... plus forts que vous ! Toutes les cartes sont truquées...

LE COMMISSAIRE. Mais non !

DANIEL. Regardez-moi, monsieur le Commissaire. Vous n'avez pas un petit doute ?

LE COMMISSAIRE, *après un temps.* Si... mais vague, impalpable, sans valeur réelle !

DANIEL. Ah ! je vous en supplie. Accrochez-vous à ce doute. Il n'y a que vous qui pouvez me tendre la main. (*Il a un sanglot.*)

LE COMMISSAIRE. Allons, monsieur Corban, ne pleurez pas... (*Plus bas.*) Cherchez plutôt, avec moi, le défaut de leur système.

DANIEL. Oui.

LE COMMISSAIRE. Je veux bien vous faire un peu crédit, mais ne m'appelez pas, comme hier soir, pour me parler d'un cadavre de curé imaginaire. Soyez calme, *quoi qu'il arrive !* Nous allons essayer de trouver des gens ayant connu Elisabeth, sous votre entière responsabilité, bien entendu, mes soupçons n'étant pas acceptables devant le procureur ! Avez-vous des noms sérieux à me soumettre ? (*Il ouvre son carnet.*)

DANIEL. Bien sûr... Seulement nous ne sommes mariés que depuis trois mois, alors, forcément, nous n'avons pas suffisamment connu de gens, surtout pour leur demander un témoignage formel...

LE COMMISSAIRE. Vous avez bien une idée quand même ?

DANIEL. Mille... et aucune... Où retrouver ces gens ?

LE COMMISSAIRE. Ça, c'est votre affaire !

DANIEL. C'est extrêmement compliqué.

LE COMMISSAIRE. Oui. Si ça l'est pour vous, ça l'est encore plus pour moi.

DANIEL. A Juan-les-Pins, nous avions toute une bande d'amis !

LE COMMISSAIRE. Bon. Alors croyez-vous que — parmi ces gens que vous fréquentiez — vous pourriez vous rappeler une dizaine de noms et adresses ?

DANIEL. Dix ? Tant que ça ?

LE COMMISSAIRE. Oui, car il faut tenir compte des gens qui seraient partis depuis, de ceux qui ne répondront pas, par lâcheté, par crainte ou bêtise, et puis aussi de ceux qui auraient pu recevoir un cadeau, histoire de rester tranquillement chez eux.

DANIEL. A ce point-là, vous croyez ?

LE COMMISSAIRE. Il faut tout prévoir, si nous sommes en face d'un gang organisé.

DANIEL. Oui, oui, vous avez raison... Qu'est-ce que je peux faire ?

LE COMMISSAIRE. Réfléchissez à des noms et faites-moi une petite liste.

DANIEL. Bon...

LE COMMISSAIRE, *qui range son carnet*. Dans ces conditions, voulez-vous un conseil ?

DANIEL. Je vous le demande.

LE COMMISSAIRE. Vous le suivrez avec confiance ?

DANIEL. Aveuglément.

LE COMMISSAIRE, *lui parle bas*. Faites semblant d'accepter la situation — ne précipitez pas les choses ! Pas de tintamarre qui se solde par du somnifère. C'est très mauvais pour le cœur, le somnifère. Jouez-leur la comédie. Pendant ce temps, moi, je travaille... doucement, tranquillement, *sûrement !* Et d'une seconde à l'autre, votre vraie femme peut nous donner signe de vie...

DANIEL. Dieu vous entende !

LE COMMISSAIRE. Ce n'est pas en une heure — peut-être même pas en une journée — que nous risquons de trouver *la preuve* qui nous sauve — la trace qu'ils auront oublié d'effacer... Alors, pourquoi crier ? *Le temps travaille pour nous...* Ils finiront par perdre pied. Mais il faut que vos nerfs tiennent jusque-là. Sinon, votre « femme » est en droit de demander un constat médical. Vos crises de colère plaident contre vous. Vous me comprenez ?

DANIEL. Vous avez raison. Je vais être calme, détendu. Tenez, je vais sortir, je vais prendre l'air.

LE COMMISSAIRE. Non. Sur la route il y a des autos qui vont vite. Il y a des chemins sombres pour arriver ici.

DANIEL, *pâlissant*. Vous croyez qu'ils oseraient ? Même dehors ?

LE COMMISSAIRE, *précis*. Dehors, tout est possible, surtout l'imprévu.

DANIEL. Alors, je reste ici... Mais il faut que vous veniez me voir souvent, plusieurs fois par jour...

LE COMMISSAIRE. Promis ! Et puis, vous avez le téléphone. Depuis ce matin la ligne est branchée directement sur le commissariat.

DANIEL. Merci, monsieur le Commissaire. Merci... Si jamais je sors de ce cauchemar, quelle reconnaissance je vous devrai !

LE COMMISSAIRE. Mais non, c'est mon travail. Tout simplement. Et ça n'est pas toujours facile. Allez, pensez à votre liste de noms, courage !

FLORENCE, *entre avec un verre*. Je vous ai fait attendre. Excusez-moi, je ne trouvais plus le rhum !

LE COMMISSAIRE, *qui boit, avec ironie*. Délicieux ! Merci beaucoup !

FLORENCE. Comment va Daniel ?

LE COMMISSAIRE. Je lui ai fait la morale, et il m'a promis d'être sage. Voilà. Au revoir, Madame.

FLORENCE. Revenez le plus souvent possible. Votre présence fait beaucoup de bien à mon mari.

LE COMMISSAIRE. Je tâcherai...

FLORENCE. Dois-je appeler un docteur ?

LE COMMISSAIRE, *parant le coup*. Non. Premièrement, c'est inutile. Votre mari va bien et il est calme. Deuxièmement, si un docteur doit venir, c'est *moi* qui le choisirai et l'accompagnerai ici. Mes hommages, Madame. Ah ! un détail... Quelle est l'adresse exacte de votre appartement à Paris ?

FLORENCE. 157, rue d'Anjou.

LE COMMISSAIRE. 157, rue d'Anjou, merci. (*Il disparaît.*)

FLORENCE, *lui crie de loin*. Cinquième étage, à gauche. (*On entend partir la voiture de la police. Florence fixe Daniel et se met à rire, d'un rire joyeux, mais inquiétant.*)

DANIEL. La toile est bien tissée, mais tôt ou tard je m'en échapperai...

FLORENCE. Sans doute, mon chéri. Sans doute.

DANIEL. Vous ne m'aurez pas...

FLORENCE. Tu as raison... Repose-toi.

DANIEL. Vous aurez oublié une chose insignifiante. L'imprévu qui perd tous les assassins, et par là, vous serez démasquée...

FLORENCE, *prend son manteau et son sac*. Mais oui, mon chéri, mais oui.

DANIEL. Le temps travaille pour moi.

FLORENCE. Mais oui, bien sûr. Alors, maintenant je vais pouvoir aller faire mes courses. Que veux-tu pour déjeuner ?

DANIEL. N'importe quoi qui me donne des forces... Je compte me battre.

FLORENCE. Très bien. Alors un bon steack et... nous pourrions peut-être commencer par une omelette aux champignons... ?
(*Laissant Daniel dans un état lamentable, elle sort en riant.*)

DANIEL. Eh bien ! je ne mange plus rien, ici ! (*Il pique une colère, mais se rappelant les conseils du commissaire, il se calme... Soudain une idée lui vient.*) Je fiche le camp ! Je lui échappe ! (*Il va à une armoire, il se met à sortir du linge, puis il disparaît dans la chambre.*)
(*Un temps. On entend chanter une voix cassée. Arrivant du côté de la terrasse, on voit alors apparaître une face hirsute et joviale. Un clochard d'environ 50 ans, une musette pendue au bras.*)

LA MERLUCHE, *qui frappe en vain à la porte*. Hé ! Hé ! Y a quelqu'un ? (*Il entre.*) Qui c'est-y qui va payer un verre au papa La Merluche ? Eh ben ! ne répondez pas tous à la fois ! (*Il profite qu'il est seul pour aller se servir un petit verre.*)

DANIEL, *réapparaît avec une valise et s'arrête interdit*. Que faites-vous là ? Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

LA MERLUCHE. Mes excuses ! Et le bonjour. Je me présente : La Merluche, peintre professionnel. Je suis en vacances. Figurez-vous, cher, je venais de commencer mon casse-croûte du matin, sous les rochers, en bas, les pieds dans l'eau fraîche du torrent, avec ce beau soleil... lorsque, v'lan, mon litre de vin glisse et se casse. Tout le pinard dans la flotte ! Quel gâchis ! Alors, je me suis dit : « Il y a un chalet dans les arbres, je vais emprunter un peu de liquide que je rendrai ou rembourserai... Bien entendu. » N'auriez-vous pas un litre de vin rouge à me vendre ?

DANIEL, *qui range le linge dans la valise*. Non, Monsieur.

LA MERLUCHE. Vous, des gens de la « haute », vous ne buvez pas de vin ?

DANIEL. Non. Je vous en prie... (*Il lui montre la porte.*)

LA MERLUCHE. Très bien. J'ai compris. Vous me prenez pour un clochard.

DANIEL. Mais non.

LA MERLUCHE. Je suis artiste ! Les bourgeois ont toujours confondu les artistes et les clochards, parce que ce sont deux classes sociales qui ne se lavent pas tous les jours. Je ne suis pas un clochard, Monsieur. J'ai des papiers... (*Il sort un vieux portefeuille et ses papiers, où il souligne du doigt.*) Brissard, Paul, dit « La Merluche ». La Merluche c'est un faux nom, sobriquet. « Artiste peintre. » Evidemment, la carte date de douze ans. Depuis j'ai eu des revers !... Des ennuis avec une femme. Ah Monsieur ! les femmes !...

DANIEL. Oui... je sais, figurez-vous !

LA MERLUCHE. Si Monsieur sait, alors, Monsieur me comprend ! Ça fait plaisir ! (*Il fixe les bouteilles.*) Ça ennuierait beaucoup, Monsieur, si je buvais un petit quelque chose ?

DANIEL. Non... Servez-vous. Mais faites vite.

LA MERLUCHE. Oh ! pour ça, je suis un rapide. (*Il boit, puis.*) Est-ce que Monsieur ne voudrait pas que je fasse son portrait ? Monsieur a un visage expressif et tellement passionné.

DANIEL. Non, je vous en prie... Laissez-moi.

LA MERLUCHE. Ne vous gênez pas... Pour le prix on s'arrangera toujours...

DANIEL, *qui fouille dans sa poche et lui donne un billet.* Ecoutez... Tenez... Allez boire quelque chose à ma santé...

LA MERLUCHE. Oh ! vous êtes très aimable, Monsieur. Je vais boire à vos succès. (*Il regarde le billet.*) Oh ! Monsieur a fait une erreur, c'est un billet de 10.000 balles !

DANIEL. Gardez-le ! Ce n'est rien ! Laissez-moi tranquille... Allez-vous-en !

LA MERLUCHE. Monsieur est un mécène ! 10.000 balles ! J'avais pas vu de billet comme ça depuis cet été, et encore, c'était un pourboire à partager avec un copain. Cinq mille chacun. Et un travail facile ! Pas donné à tout le monde, vu qu'il faut montrer ses papiers d'identité et écrire son nom sur un registre comme témoin... Mais un boulot facile quand même ! Alors, je me retire avec discrétion... (*Il salue très bas.*) Et encore, merci.

DANIEL, *qui le fixait depuis quelques secondes.* Monsieur, attendez... Regardez-moi...

LA MERLUCHE. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai ?

DANIEL. N'avez-vous jamais porté la barbe ?

LA MERLUCHE. Si ! Ça dépend des mois, Monsieur.

DANIEL. Ces 10.000 francs reçus cet été, vous ne les auriez pas gagnés en... ? Oh non ! Ce n'est pas vous ! Ce serait trop beau, et pourtant... il me semble vous reconnaître... ! Et vous ? Vous ne vous rappelez pas de moi ?

LA MERLUCHE. Remarquez... le visage de Monsieur, tout compte fait... ne m'est pas étranger... Il me semble...

DANIEL. Oui... réfléchissez... Je ne veux pas vous influencer... Il faut que vous trouviez tout seul ! Ce serait extraordinaire ! Asseyez-vous.

LA MERLUCHE. Oh non ! Je vais salir !

DANIEL. Ça ne fait rien !

LA MERLUCHE. Remarquez, il est propre ! (*Il s'essuie le pantalon et s'assoit.*)

DANIEL, *qui en tremble de joie.* Si vous me reconnaissez... je vous ferai un cadeau somptueux.

DANIEL. Réfléchissez ! Réfléchissez !

LA MERLUCHE. Non ?

DANIEL. Ce que vous voulez.

LA MERLUCHE. Attendez ! Alors je vais vous reconnaître et rapidement ! Voyons ! Oui... Je vous ai déjà vu... Mais où ? Aidez-moi un peu ! Soyez chic.

DANIEL. Je ne peux pas... Ce serait vous influencer. Il me faut une preuve venant de vous... Regardez-moi bien.

LA MERLUCHE. Ah ! là ! là ! Mais ousque j'ai pu vous voir ?

DANIEL. Vous n'habitez pas toute l'année à Chamonix, hein ?

LA MERLUCHE. Oh ! non. L'hiver, je le passe toujours en province. Je m'arrange pour être en taule..., en hôtel..., dans une pension..., si possible bien chauffée... J'en sors au printemps... comme un papillon et je file sur la Côte... Puis je remonte les Alpes à cette époque-ci...

DANIEL. Où étiez-vous cet été ?

LA MERLUCHE, *mondain.* A Juan-les-Pins, Monsieur. Comme tout le monde !

LA MERLUCHE. Je ne fais que ça, Monsieur.

DANIEL. Ce n'est pas là que vous m'auriez vu ?

LA MERLUCHE, *triomphant.* Ça y est ! Je vous reconnais ! C'est vous, le marié de la mairie de Juan, avec la grande dame blonde ! Ça y est !

DANIEL, *affolé.* Formidable ! Chut ! Parlez bas ! On peut nous entendre !

LA MERLUCHE. Oh ! Y a une autre femme ?

DANIEL. Le curé pourrait être caché par là.

LA MERLUCHE. Le curé ? Ah ! j'ai compris ! Vous êtes en ménage avec une autre ? Sacré lapin ! Ça a pas duré longtemps, la romance ! Pourtant vous aviez l'air de deux pigeons... Ah ! la vie ! Qué vacherie ! Tout ça va vite !

DANIEL. Je ne peux pas vous expliquer... Ce serait trop long et vous ne me croiriez pas... Mais votre témoignage est capital... Il fiche tous leurs plans par terre. L'imprévu, vous êtes le défaut de leur système !

LA MERLUCHE. Ah ! Je suis un défaut ?

DANIEL. Vous allez rester là et ne rien dire de toute cette histoire. Puisque vous êtes un artiste peintre, vous allez faire mon portrait. Commencez. Je vais vous expliquer... (*Il lui donne vite un bloc de papier et des crayons, et s'installe sur une chaise.*)

LA MERLUCHE, *dépassé par les événements.* Bon... Moi, je veux bien... Allons-y... J'ai un peu perdu la main... Ah ! la vie !

DANIEL. Ça n'a pas d'importance ! Crayonnez... Ecoutez-moi. Vous allez, d'une minute à l'autre, voir apparaître une dame qui est...

LA MERLUCHE. Votre petite amie ?

DANIEL. Non. Oh ! non !

LA MERLUCHE. Votre seconde femme ?

DANIEL, *qui préfère en finir.* C'est ça. Ma seconde femme !

LA MERLUCHE. Bon, bon. J'ai compris.

DANIEL. Ne lui racontez surtout pas que vous avez été témoin de mon mariage. Vous entendez... c'est vital. Vous ne m'avez jamais vu ! Je ne vous ai jamais vu. Vous dessinez, c'est tout.

LA MERLUCHE. Parfait. Oh ! J'ai compris. Votre dame de maintenant est jalouse de votre première femme ? C'est-y ça ?

DANIEL. Oui. C'est ça. Alors, pas un mot !

LA MERLUCHE. Juré. Moi, la volonté du client, c'est sacré.

DANIEL. Si tout se passe bien, si vous tenez votre langue, je vous donnerai... 100.000 francs.

LA MERLUCHE, *soufflé.* Pour le portrait ?

DANIEL. Oui.

LA MERLUCHE. Oh, là là ! Faut que je m'applique. (*Il s'installe en riant.*)

DANIEL. Continuez de dessiner... (*Il va doucement chercher le téléphone et revient s'asseoir avec.*)

LA MERLUCHE. Une heure de travail, 100.000 balles. C'est le tarif de Picasso !

DANIEL, *au téléphone.* Allô ? Le commissariat ?

LA MERLUCHE, *bondit.* Qu'est-ce que ça veut dire, hein ?

DANIEL. Calmez-vous. Je vous expliquerai après...

LA MERLUCHE, *ulcéré.* Je suis en règle avec la police. Je ne suis pas un clochard. Je suis un artiste. (*Il brandit ses papiers.*) Regardez : Prix de la ville de Nantes 1938... Permis de conduire. J'ai fait la guerre de 14...

DANIEL. Chut ! Allô ! Ici, M. Corban. Joignez immédiatement M. le Commissaire de police. Urgent. Dites-lui que je tiens la preuve qu'il cherche. Qu'il arrive vite. (*Il raccroche.*) Merci.

LA MERLUCHE, *digne.* Je demande une explication.

DANIEL. Faites-moi confiance... Je suis victime d'escrocs et pour m'en sortir, il me fallait un témoin qui ait connu ma femme.

LA MERLUCHE. La première ?

DANIEL. Oui. Je suis sauvé, sauvé grâce à vous.

LA MERLUCHE. Ça alors ! Grâce à mon litre que j'ai cassé !

DANIEL. Exactement. Alors reprenez votre crayon et... silence.

LA MERLUCHE. Ce que c'est que la vie...

DANIEL. Dans cinq à dix minutes, le commissaire de police sera là, et vous pourrez témoigner.

LA MERLUCHE, *épanoui*. Ah ! Je vais enfin voir un commissaire de police dans de bonnes conditions ! Toujours aller signer le registre le samedi avant midi où qu'on se trouve, c'est d'un vexant, Monsieur, pour un artiste ! Vous savez ce que je lui réserve à votre commissaire de police ? Avec votre permission, je lui dirai : « Mon commissaire, asseyez-vous, et écoutez-moi ! » Tel que ! Ensuite, je témoignerai et j'aurai ma photo dans le journal. C'est mon rêve, Monsieur !

DANIEL. Mais j'y pense ! Vous n'avez pas été témoin à cinquante mariages, hein ? Vous vous rappelez bien de ma femme ?

LA MERLUCHE. Sûr !

DANIEL. Je vous en prie... Comment était-elle ? Précisez un peu. Décrivez-la-moi.

LA MERLUCHE. Grande, blonde, avec un petit nez en trompette — et sauf votre respect — l'air un peu casse-pied et prétentiard... Vous vous en fichez que je vous dise ça, puisque vous l'avez remplacée, hein ?

DANIEL, *ses nerfs se dénouent, les larmes aux yeux*. Elisabeth...

LA MERLUCHE. Vous pleurez ?

DANIEL. Ce n'est rien... Vous me sauvez la vie.

LA MERLUCHE. J'ai tout du caniche ! Mais si vous restez debout comme ça, je n'arriverai jamais à faire votre portrait.

DANIEL, *qui se rassoit*. Oui.. Silence !

LA MERLUCHE. ... et incognito ! Dites... les 100.000 balles, c'est une blague, hein ?

DANIEL. Pas du tout. J'ai promis. Et ça vaut bien plus que ça.

LA MERLUCHE. Oh ! 100.000 francs que je dois à mon litre cassé. J'aurais dû en casser deux !

DANIEL. Dire que sans votre barbe, j'ai failli ne pas vous reconnaître.

LA MERLUCHE. D'autant plus que ce jour-là, enfin, le jour de la noce, vous ne m'aviez pas beaucoup regardé, par-dessus le marché ! Vous bombiez le torse et elle vous boulottait des yeux ! Grande blonde ! Grande blonde ! Je la vois ! Grande blonde !

DANIEL. Et votre collègue ? Le deuxième témoin avec vous ? Qu'est-il devenu ?

LA MERLUCHE. Qui ça, Jo-Jo la Girafe ?

DANIEL. Oui, un grand maigre, en effet !

LA MERLUCHE. Un rigolo, hein ?

DANIEL. Qu'est-il devenu ?

LA MERLUCHE. Oh ! il a mal tourné. Il s'est mis à travailler, il avait pas la vocation. Ça l'a tué !

DANIEL. Il est mort ?

LA MERLUCHE. Le travail, ça pardonne pas. Ah ! la vie !

DANIEL. Dessinez... j'entend du bruit dehors ! Taisez-vous !

LA MERLUCHE. A vos ordres, Monsieur.

FLORENCE, *apparaît*. Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui est cet homme ?

LA MERLUCHE, *bafouillant*. Je me présente ! La Merluche ! artiste peintre. Mes hommages du matin, Madame. Je suis en train de croquer Monsieur, enfin votre mari.

FLORENCE. Ah ? Vraiment !

DANIEL. Ça me repose... Et ça fait gagner sa journée à cet homme.

FLORENCE. Très bien... (*Elle s'approche et regarde le dessin.*)

LA MERLUCHE, *gêné*. Je fais d'abord une ébauche... Mais vous verrez... Si Madame le désire je ferai son portrait ensuite. Avez-vous des enfants ? C'est ma spécialité, les enfants !

FLORENCE, *coupante*. Non. Hélas ! nous n'avons pas... Pas encore ! Mon mari ne vous a pas dit ? Nous ne sommes mariés que depuis trois mois. Mon mari ne vous a pas parlé de moi ?

LA MERLUCHE. J'interdis à mes clients de bavarder en posant. Tel que vous me voyez, en 49, à Cannes, j'ai dit à la comtesse de Clermont-Tonnerre qui jacassait comme une perruche : « Madame la Comtesse si vous causez encore, je vais être obligé de dessiner vos rides. » Crac ! D'un seul coup, on aurait dit qu'on l'avait empaillée, la comtesse !

FLORENCE. Eh bien, alors ! Dessinez mon mari, et ne le faites pas trop parler. Tu n'as besoin de rien ?

DANIEL. Non. Merci...

FLORENCE, *à la Merluche*. Voulez-vous prendre un apéritif ?

LA MERLUCHE. C'est pas des choses qui se refusent.

FLORENCE. Je vais vous servir moi-même.

LA MERLUCHE, *mondain*. Je suis confus, Madame.

FLORENCE, *qui sert le verre à la Merluche*. As-tu vu M. l'Abbé ? Il m'avait promis de passer !

DANIEL. Non. Pas vu.

FLORENCE. Allons ! Bon courage !

LA MERLUCHE. Merci, Madame,
(*Elle disparaît vers la chambre.*)
Jolie femme !

DANIEL. Le commissaire est long à venir... Ils ont dû lui courir après !

LA MERLUCHE. Félicitations ! Monsieur va de la grande prétentieuse à la petite mignonne !

DANIEL. Je vous en prie... Taisez-vous...

LA MERLUCHE. Je peux dire que je préfère celle-là !... (*Florence est apparue sans bruit et écoute.*) Une grande blonde ! Je la revois comme si c'était hier. Celle-là a plus de chic. Parce que, franchement, votre grande blonde ! Je vous assure que, à Juan-les-Pins, quand j'étais votre témoin à la mairie... (*Il voit Florence et reste penaud.*)

FLORENCE. Vous disiez... quand j'étais témoin... ?

LA MERLUCHE. Oh ! rien... je bavarde tout seul... Je causais de ma dame, de ma femme.

FLORENCE. Ah ! oui ? Comment était-elle ?

LA MERLUCHE. Eh ben... grande, blonde, prétentieuse...

FLORENCE. Et où l'avez-vous épousée ?

LA MERLUCHE, *qui ne sait plus ce qu'il dit*. ... à Juan-les-Pins.

FLORENCE. Comme c'est bien. Et qu'est-elle devenue ?

LA MERLUCHE. Je ne sais pas...

FLORENCE. Oh ! Vous ne savez pas, vraiment ?

LA MERLUCHE. Vraiment...

FLORENCE. Quel dommage ! Tu t'es servi du téléphone, mon chéri ?

DANIEL. Non.

FLORENCE. Pourquoi est-il par terre, là ?

DANIEL, *terrorisé*. ... Je ne sais pas.

FLORENCE, *replace le téléphone, l'œil inquiet*. Alors, êtes-vous contents de votre collaboration ? Je veux dire, le travail avance ?

LA MERLUCHE. Tout doux ! Il bouge tout le temps.

FLORENCE, *regardant le papier, avec moquerie*. Oh ! merveilleux, très réussi... Vous avez un talent... !

LA MERLUCHE. Ça se voit déjà ?... Je commence à peine.

FLORENCE. On se rend compte... et vous vivez de vos peintures ?

LA MERLUCHE. Oui... ça dépend.

FLORENCE. Je suppose que vous avez déjà exposé... à Juan-les-Pins ?

LA MERLUCHE. Euh... non.

FLORENCE. Combien vous donne-t-on pour un portrait ?

LA MERLUCHE. Ben... c'est comme le temps. C'est variable.

FLORENCE. Bien sûr... Mais est-ce que ça dépend de la taille du papier ou de la personnalité du client ?

LA MERLUCHE. Les deux...

FLORENCE, *incisive*. C'est-à-dire... quand vous avez travaillé pour quelqu'un — peinture ou autre service — vous faites un prix... d'ami, tout content de retrouver une connaissance ? C'est ça, non ?

LA MERLUCHE. Oui.

FLORENCE. Ça fait tellement plaisir ! Ça rappelle le passé, le bon temps... N'est-ce pas ?

LA MERLUCHE. Eh oui...

FLORENCE, *à Daniel*. Chéri, pourquoi regardes-tu toujours ta montre ? Tu attends des visites ?

DANIEL. Non.

LA MERLUCHE. Je m'en voudrais de vous déranger si vous recevez du monde... Je ne suis pas rasé... Excusez-moi... Je reviendrai demain...

FLORENCE. Très bien, au revoir, Monsieur, à un de ces jours...

DANIEL. Mais pourquoi ? Nous n'attendons personne ! Restez assis, restez !

LA MERLUCHE. Mais, Monsieur...

DANIEL, *dans un cri*. Restez !

FLORENCE. Ecoute, mon chéri, tu ne peux pas obliger ce Monsieur à travailler de force ! L'inspiration, ça ne se commande pas. Tu dois gentiment laisser partir Monsieur.

LA MERLUCHE. C'est ça... à demain... à bientôt...

DANIEL, *lui barrant le passage*. La Merluche, restez, mon cher ami.

FLORENCE. Mon cher ami ! Tu as donc des amis que je ne connais pas ? Attendez ! Oh ! mais je vous reconnais ! Que ne le disiez-vous plus tôt ! Vous êtes le témoin de notre mariage à Juan-les-Pins, n'est-ce pas ?

LA MERLUCHE. Non, Madame. Je ne vous ai jamais vue.

FLORENCE. Réfléchissez, je vous assure que ça en vaut la peine.

LA MERLUCHE. Je ne vous connais pas...

FLORENCE. Vous savez la mémoire est souvent traîtresse.

LA MERLUCHE. La dame dont j'ai été le témoin était blonde. (*A Daniel.*) Tant pis si elle est jalouse !

FLORENCE. Mais oui ! Je m'étais fait teindre justement.

LA MERLUCHE. Je ne suis pas un imbécile !

FLORENCE, *glaciale*. C'est dommage pour vous. Les gens intelligents sont parfois encombrants.

(*Apparaît le curé.*)

MAXIMIN. Je ne vous dérange pas ? Vous avez une visite ?

LA MERLUCHE. Oh ! monsieur le Curé ! Je vous cède la place !

DANIEL, *le retenant*. Ce n'est pas un curé, pas un vrai !

LA MERLUCHE. Quoi ?

MAXIMIN. Ne faites pas attention à ce qu'il dit, mon brave ! Mais vous, qui êtes-vous ?

LA MERLUCHE. La Merluche, artiste-peintre.

FLORENCE. Oui... c'est une surprise. A laquelle personne ne s'attendait. Monsieur La Merluche, artiste-peintre et occasionnellement témoin pour mariage, à Juan-les-Pins... l'imprévu, quoi !

MAXIMIN. Comme c'est amusant !

DANIEL. Vous êtes fichus tous les deux. Cet homme a vu Elisabeth. Il la décrira dans une minute au commissaire de police que j'ai alerté. Votre comédie est terminée...

LA MERLUCHE. Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

DANIEL. Mettez-vous derrière moi. Ne craignez rien, ils ne vous toucheront pas... Dans quelques minutes, tout sera fini...

FLORENCE. ... Tout sera fini !

(*Avec Maximin, ils échangent un coup d'œil. Le curé se détache du groupe, ce qui fait pivoter Daniel qui veut protéger La Merluche. Un bruit de voiture qui freine.*)

DANIEL. La Police !

LA MERLUCHE. C'est pas trop tôt.

(*Maximin sort un poignard de sa poche. Instinctivement Daniel lui fait face pour masquer le clochard. La Merluche, de ce fait, tourne le dos à Florence. Alors, celle-ci, tranquillement, sort un revolver et fait feu dans le dos de La Merluche. Le vieil homme pousse un hurlement et s'effondre.*)

FLORENCE. Au secours !

(*Sifflets de la police. Daniel s'élance sur Florence, la désarme. C'est à ce moment-là que le commissaire de police paraît, suivi de deux agents.*)

LE COMMISSAIRE. Qui a tiré ?

FLORENCE, *désignant Daniel qui a le revolver en main*. Daniel !

LE COMMISSAIRE, *à ses agents*. Emparez-vous de lui.

(*Les agents ceinturent Daniel.*)

FLORENCE. Quelle horreur ! Sur un pauvre homme qui demandait la charité.

MAXIMIN. Je venais d'arriver. J'ai tout vu. Monsieur Corban est certainement fou !

DANIEL, *d'une voix faible, l'œil noyé*. Ecoutez-moi !...

LE COMMISSAIRE. Qu'est-ce que vous avez fait, pauvre cinglé ?

NOIR — RIDEAU



Pierre Blanchar : Jules César

JULES CÉSAR

de W. Shakespeare

Adap. d'Yves Bonnefoy

Mise en scène de Jean-Louis Barrault

Décors de Balthus

Musique de Maurice Le Roux

Costumes de Marie-Hélène Dasté

avec dans les principaux rôles :

JULES CÉSAR : Pierre BLANCHAR ◆ OCTAVE CÉSAR : Gabriel CATTAND ◆ MARC-ANTOINE : Pierre VANECK ◆ M. AEMILIUS LEPIDE : Georges CUSIN ◆ MARCUS BRUTUS : W. SABATIER ◆ CASSIUS : J.-L. BARRAULT ◆ CASCA : J. PAREDES ◆ TREBONIUS : J. C. JOST ◆ LIGARIUS : J. D. EHRMANN ◆ DECIUS BRUTUS : Jean LAGACHE ◆ METELLUS CIMBER : Luis MASSON ◆ CINNA : Régis OUTIN ◆ CALPHURNIA : Natalie NERVAL ◆ PORTIA : Simone VALERE

Odéon – Théâtre de France

Il existe dans le monde deux calamités qui, d'une façon permanente, menacent l'équilibre de la vie : l'ordre et le désordre.

Cette réflexion de Valéry m'a frappé jadis et notre époque tourmentée me la rappelle constamment. La République symbolise cet équilibre. Elle sauvegarde, par essence, la liberté et les droits de l'homme. Mais tantôt elle sombre dans le désordre, les combinaisons, l'envie, la discorde et l'anarchie. Et tantôt, voulant la rétablir, l'ordre la raidit, la coince, la fige et finalement, cédant à l'orgueil et à l'ambition, l'ordre la défigure.

Shakespeare, avec son génie, a traité ce sujet dans *Jules César*. Relisant, il y a trois ans, ce chef-d'œuvre, je n'ai pu résister au désir, au besoin même, de le servir avec la passion que l'on doit avoir des hommes et de la Justice.

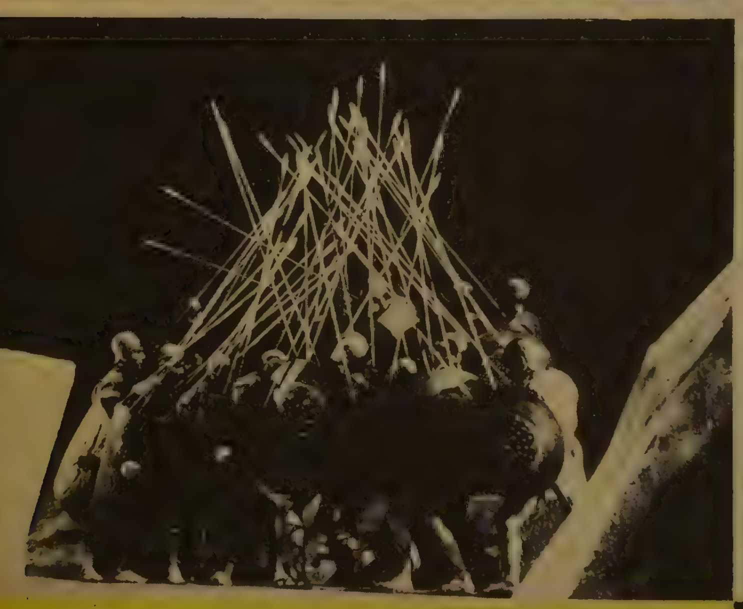
Jules César, le « Père », représente l'ordre, mais il est, paraît-il, ambitieux. Cassius est le porte-drapeau de la liberté, mais il est envieux. Brutus est juste, mais il est gaffeur. César accepterait la couronne ! Pour le bien public, il faut donc le supprimer. Mais là est la démesure, la « fissure » shakespearienne, l'*erreur* (qui n'arrive jamais à naître bien et tue au passage la mère qui l'engendre). Sous la menace d'une tyrannie possible, l'ordre est rompu, alors la discorde apparaît...

Nous avons dépensé beaucoup de joies et de souffrances à travailler cette parfaite symphonie. En voici la première exécution. Puissions-nous, au cours des représentations et des futures reprises, continuer de la travailler, d'en effacer les fautes et d'y apporter des perfectionnements.

J.-L. BARRAULT



César est mort, gloire à César !

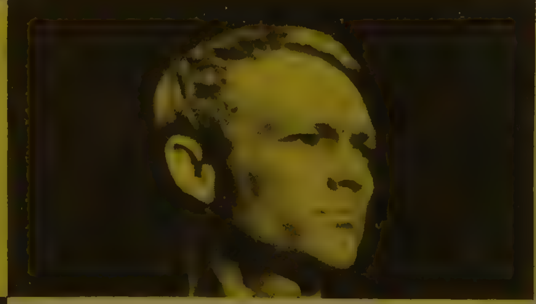


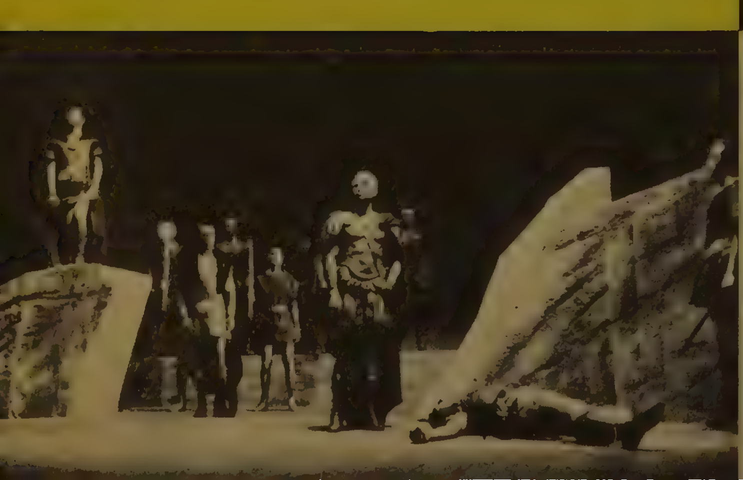
La bataille des Philippes

Brutus et César, les conjurés vaincus



Marc-Antoine, le vainqueur





Brutus fut le plus noble des romains





Soixante douze ans après sa création, les parisiens redécouvrent, avec ravissement, le ballet fleuve de Tchaïkovsky, la Belle au bois dormant.

Pour son « dernier et plus important spectacle », le Marquis de Cuevas a tenu à l'offrir au public parisien. Le public, selon le marquis, qui l'a toujours le mieux compris et encouragé.

Par son faste, le goût de sa présentation, la richesse des costumes, la technique des danseurs la première de la Belle au Bois Dormant aura été l'une des grandes soirées comme Paris n'en connaît que tous les dix ans.

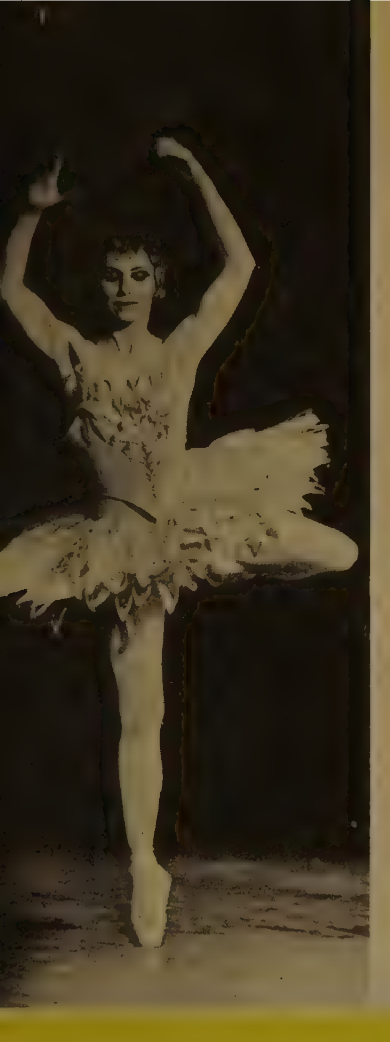
Rosella Hightower, Princesse Aurore éclatante, enthousiasme les balletomanes par la précision de ses variations et la grâce de ses gestes. Une troupe brillante, nombreuse, mise en valeur par les somptueux costumes de Larrain, lui serve d'écrin mouvant et coloré. La Chorégraphie de Marius Petipa (marseillais puisque Marius et grand danseur puisque... Petipa) supporta vaillamment l'épreuve du temps.

Comme la Belle du conte de Perrault, le ballet de Tchaïkovsky, se réveille au bout d'un siècle, plus beau, plus séduisant que jamais.

Le Marquis de Cuevas présente

La Belle au Bois Dormant

d'après le conte de Charles PERRAULT





La révélation : André Prokovsky, bondissant marchand de joyaux.

Exploit pour Rosella, suspense pour le Public...

La Fée Carabosse (Olga Adabache) jette son maléfice à la Princesse

Musique de TCHAIKOVSKY

Chorégraphie d'après Marius PETIPA

Mise en scène de Robert HELPMANN

Décors et costumes de LARRAIN

Principaux rôles :

La Princesse Aurore : Rosella HYGHTOWER (en alternance avec Liane DAYDÉ) La Fée des Lilas : Génia MELIKOVA — La Fée Carabosse : Olga ADABACHE — Le Roi Florestan XXIV : Roy HARSCH — La Reine : Katia Dubois — Le Prince de France : Georges GOVILOFF — Le Prince Florimond : Nicolas POLAJENKO — Le Marchand : André PROKOSKY.

Théâtre des Champs-Élysées

La Cour de la Belle Aurore



LE ROI DAVID

Drame lyrique en 2 parties et 31 tableaux

Texte de René MORAX

Musique d'Arthur HONEGGER

Chorégraphie de Mlle Janine CHARRAT

Décors et costumes de M. Maurice MELAT

Mise en scène de M. Maurice SARRAZIN

Chef d'orchestre, Pierre DERVAUX



avec dans les principaux rôles

DAVID jeune : Guy BOUSQUET ◆ DAVID ROI : Dominique ROZAN ◆ SAUL : Daniel SORANO ◆ NATHAN : Jacques MAUCLAIR ◆ BETHSABEE : Simone TURCK ◆ JONATHAN : Roger BRET ◆ GOLIATH : Gérard CHAPUIS ◆
◆ *Chant :* DAVID : Guy CHAUVET ; BETHSABEE : Denise SCHARLEY ◆ *Danse :* DAVID : Attilio LABIS

Opéra



La gloire du Roi David (Attilio Labis)

« Le Roi David » oratorio d'Arthur Honegger, vient d'entrer à l'Opéra de Paris. Créé le 13 Mars 1924 à la Salle Gaveau, sous sa forme musicale, il aura attendu trente quatre ans pour prendre corps - c'est-à-dire dans sa forme scènique - grâce au Capitole de Toulouse, dans la réalisation de Maurice Sarrazin, en 1958. C'est cette présentation, parlée et chantée, que l'Opéra de Paris inscrit, aujourd'hui, à son répertoire, en utilisant les décors et les costumes de Maurice Melat et la chorégraphie de Janine Charrat. Le courage et la foi qui caractérisent la partition d'Honegger se retrouvent dans l'interprétation magnifique qu'en donnent l'orchestre et les chœurs de l'Opéra. Les accents si justes de la musique, la force évocatrice de ce style, à la fois puissant et souple, sont parfaitement accordés aux situations psychologiques et mystiques du sujet. Il faut féliciter l'Opéra d'avoir fait appel à des acteurs comme Daniel Sorano ou Dominique Rozan, à des chanteurs comme Guy Chauvet ou Denise Scharley, pour nous rendre radieux et profond, ce chef-d'œuvre d'Honegger, que le temps n'a pas effleuré...

De la terre surgissent les échafaudages des rêves évanouis du Roi David

Le Roi David évoque la mort du fils de Saül

David jeune (Guy Bousquet) supplie Saül (Daniel Sorano) de le laisser combattre contre Goliath







Bethsabée (Simone Turck) reçoit l'envoyé du Roi David



Le Roi David se penche sur son passé, évoqué par les ombres chinoises (Dominique Rozan)

acte 3

Quelques instants plus tard. Les agents emportent le corps du clochard sur une civière... L'ambulance s'éloigne... Maximin fait son signe de croix. Daniel est appuyé à la cheminée, il semble effondré.

FLORENCE. Monsieur le Commissaire. Que va devenir mon mari ? Vous n'allez pas l'arrêter ?

LE COMMISSAIRE. Racontez-moi d'abord ce qui s'est passé... en détail.

FLORENCE. Eh bien ! ce pauvre clochard avait proposé à Daniel de faire son portrait... J'ai insisté, pensant que ça lui changerait les idées... Ils sont restés seuls un moment... Ce qu'ils ont pu se dire, je l'ignore... Quelques minutes après j'ai entendu un coup de feu, je me suis précipitée. Daniel avait tiré sur cet homme qui est tombé au moment où arrivait Monsieur l'Abbé.

LE COMMISSAIRE. D'où venait ce revolver ?

FLORENCE. Je l'ignore.

LE COMMISSAIRE. Votre mari vous a-t-il menacée aussi ?

FLORENCE, *qui fait semblant de mentir.* ... Non !

LE COMMISSAIRE, *à l'abbé.* Et vous ?

MAXIMIN. Il n'en a pas eu le temps, car vous êtes arrivé, mais il n'est pas douteux qu'il nous aurait tués, tous les deux, par la même occasion. Arrêtez-le, Monsieur le Commissaire. On ne peut pas laisser en liberté un névrosé de cette espèce.

LE COMMISSAIRE. Je sais ce que j'ai à faire ! (*Le téléphone sonne.*) Oui, c'est moi ! Comment ? (*Un temps.*) Embarquez-la dans la voiture et arrivez. Dépêchez-vous, il y a de grosses complications. (*Il raccroche.*)

FLORENCE. Que se passe-t-il ?

LE COMMISSAIRE. Ça me regarde. (*A Daniel.*) A vous maintenant, racontez-moi ce qui s'est passé.

DANIEL, *comme sortant d'un cauchemar.* Le père La Merluche a été le témoin de mon mariage à Juan-les-Pins, avec Elisabeth... Je vous ai appelé... pour qu'il vous dise la vérité... mais ils l'ont tué... Ils ont tué mon témoin. (*Il s'effondre dans le fauteuil.*)

FLORENCE. Mon chéri, ne continue pas à divaguer ou ils vont t'enfermer dans un asile.

LE COMMISSAIRE, *regardant son carnet.* Ecoutez... voyons... Si je vous crois, La Merluche s'appellerait donc Brissard ? C'est le nom que nous a communiqué ce matin l'état civil de Juan-les-Pins.

DANIEL. Oui... Brissard, je me rappelle... La Merluche, c'est Brissard.

LE COMMISSAIRE. Bon ! Et après ? Même si La Merluche c'est Brissard, il est mort, il ne peut plus reconnaître personne ! Le problème reste sans réponse.

DANIEL. Pourquoi l'aurais-je tué, *moi* ?

LE COMMISSAIRE *cassant.* Parce qu'il a peut-être parfaitement reconnu Mme Corban et que ça ne vous arrange pas.

DANIEL. Mais enfin, monsieur le Commissaire, je vous répète que c'est moi qui ai téléphoné au commissariat pour vous demander de venir.

LE COMMISSAIRE, *ébranlé.* Ça c'est vrai. Vous avez encore une chance, la dernière. J'ai un deuxième témoin. Il arrive.

(*Sensation générale.*)

DANIEL. Qu'est-ce que vous dites ?

LE COMMISSAIRE. Oui... C'est formidable, hein ? Un coup de hasard, à Chamonix j'ai trouvé un second témoin...

FLORENCE. Un autre témoin ?

DANIEL. C'est miraculeux. C'est merveilleux. Je veux la confrontation. Vite !

LE COMMISSAIRE. Cela ne tardera pas. La voiture sera ici dans quelques instants...

DANIEL. Formidable ! Regardez la tête qu'ils font, tous les deux ! Ils sont pâles. Regardez-les !

FLORENCE. Avec ce que nous venons de vivre ! Espèce de détraqué, assassin !

LE COMMISSAIRE. Je vous en prie... Chut !... En tout cas, monsieur Corban, vous pouvez dire que vous avez de la chance... Découvrir La Merluche..., le perdre, mais retrouver de suite un remplaçant !...

DANIEL. Cela prouve que lorsqu'on est de bonne foi, on trouve des preuves... Le temps travaille pour moi...

LE COMMISSAIRE. Ah ! vous l'aimez cette phrase, hein ?

DANIEL. Elle est de vous, c'est mon porte-bonheur...

FLORENCE, *après un temps.* Qui est ce témoin ?

LE COMMISSAIRE. Vous le saurez dans quelques instants.

FLORENCE. Et il prétend nous connaître tous les deux ?

LE COMMISSAIRE. Oui...

FLORENCE. Parfait... Attendons-le. (*Elle regarde Maximin et va s'asseoir assez pâle.*)

DANIEL. Tout était contre moi, et vous ne m'avez pas abandonné... Pourquoi ?

LE COMMISSAIRE. Je ne sais pas... Une idée... Une petite veilleuse qui ne s'est jamais éteinte... Mais elle est à bout, la petite veilleuse... Au prochain choc, pfft !... et alors ! (*Geste de colère rentrée.*) Si vous m'avez mené en barque... (*On entend un crissement de pneus, des portières claquent.*) Que personne ne bouge ! Que personne ne dise un mot ! Le premier qui fait un signe, je le considère comme coupable. Monsieur Corban, le dos tourné, face à la porte. Vous, monsieur l'Abbé, là. Debout. Et silence. (*Maximin obéit.*) Vous, madame Corban, en haut de l'escalier. Quand je dirai « descendez », vous viendrez vers nous, sans dire un mot. Je prends toutes ces précautions, car le témoignage de cette dame est capital. Elle ignore elle-même pourquoi je l'ai fait conduire ici. Sa réaction sera donc véridique — et sans appel. Personne ne bouge, personne ne parle !

(*Maximin se fige le long du mur. Florence a disparu dans l'escalier. Le commissaire s'avance vers la terrasse. Il dit à Daniel.*)

Ne regardez pas, tournez la tête !

(*Apparaît un agent qui s'efface. Entrée de Mlle Berton.*)

MADEMOISELLE BERTON. Ça alors ! Etre née à Chamonix et voir ça ! On me convoque au commissariat et on m'embarque ! Ah ! vous voilà, monsieur le Commissaire ! Je n'en suis pas fâchée ! Vous allez pouvoir m'expliquer ce que cet enlèvement signifie. Vos deux agents sont muets comme des carpes. *(Elle voit l'abbé et son visage se crispe. Elle fait cependant bonne figure au commissaire.)*

DANIEL. Je suis sauvé ! L'infirmière ! J'aurais dû y penser !

LE COMMISSAIRE. Silence !... Asseyez-vous, mademoiselle Berton.

MADEMOISELLE BERTON. Je vous écoute. Tâchons d'être brefs. Mon travail m'attend.

LE COMMISSAIRE. Le mien ne pouvait pas attendre. C'est pourquoi on vous a un peu bousculée. Excusez-nous. Je cherche un témoin qui ait connu M. et Mme Corban qui habitent cette maison depuis une dizaine de jours. Un de mes hommes — qui est votre voisin — a su, par vous, que vous aviez donné des soins à la femme. Est-ce exact ?

MADEMOISELLE BERTON. Mais oui ! Je fais des piqûres à domicile et je suis venue ici faire une intraveineuse à cette dame. Elle m'a reçue dans sa chambre. Ce devait être le samedi d'il y a une semaine...

LE COMMISSAIRE. Seriez-vous capable d'identifier l'homme et la femme ?

MADEMOISELLE BERTON. Ben oui ! Un vrai roman de Série Noire.

LE COMMISSAIRE, *à Daniel.* Monsieur, veuillez faire quelques pas !

MADEMOISELLE BERTON, *découvrant Daniel.* Bonjour, monsieur Corban !

DANIEL, *fou de joie.* Bonjour, Mademoiselle ! Vous me sauvez la vie ! Dire que je ne pensais pas à vous ! A présent, je suis sauvé.

MADEMOISELLE BERTON. Eh bien ! tant mieux, cher Monsieur, tant mieux !

LE COMMISSAIRE. Vous reconnaissez bien monsieur Corban ?

MADEMOISELLE BERTON. Oui. Parfaitement.

LE COMMISSAIRE. A la femme maintenant. *(Il appelle.)* Descendez, Madame.

FLORENCE *apparaît lentement, puis.* Bonjour, Mademoiselle.

MADEMOISELLE BERTON, *soudain mondaine.* Bonjour, madame Corban, comment ça va ?

FLORENCE. Mal, Mademoiselle, mon mari est très malade. Il a tué un homme dans une crise nerveuse.

MADEMOISELLE BERTON. Il a tué un homme ?

FLORENCE. Oui, un pauvre clochard.

MADEMOISELLE BERTON. Mais c'est affreux.

LE COMMISSAIRE, *furieux.* Alors ? De quoi ai-je l'air, hein ?

DANIEL. Tous contre moi ! Je suis perdu ! *(Il se laisse aller à la renverse sur le lit.)*

FLORENCE. Pauvre Daniel.

MADEMOISELLE BERTON. J'avoue ne pas saisir exactement ce qui se passe.

LE COMMISSAIRE. Il ne reconnaît plus sa femme !

MADEMOISELLE BERTON. Quel malheur ! Un couple si sympathique, si uni...

MAXIMIN. Donnez-lui quelque chose pour le remonter !

FLORENCE. Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE BERTON. Il faudrait lui faire une piqûre pour le calmer, au contraire.

DANIEL. Je refuse !

MADEMOISELLE BERTON. Allons ! allons !

DANIEL. Elle aussi est pourrie ! Vendue ! Faux témoin !

MADEMOISELLE BERTON. Je n'ai pas l'habitude d'entendre des propos pareils ! Vous m'excuserez, monsieur le Commissaire, mais si vous n'avez plus besoin de moi, je vous demanderai la permission de repartir. Ramenez-moi à Chamonix ! *(A Florence.)* Vous ferez la piqûre vous-même.

FLORENCE. Pour rien au monde ! Si son cœur lâchait, j'aurais trop de remords.

MADEMOISELLE BERTON. D'ailleurs, ce dont il a besoin, c'est d'une douche froide et d'une séance d'électrochocs. Puis-je m'en aller ?

LE COMMISSAIRE. Je vous accompagne et m'excuse de vous avoir dérangée, mais cette confrontation était très importante. *(A Daniel.)* Je reviens, j'ai deux mots à vous dire. *(Ils disparaissent.)* Mademoiselle, que me conseillez-vous ?

MADEMOISELLE BERTON. Il faut faire entrer ce pauvre type en clinique au plus tôt...

(Etc., etc., ils sont déjà loin, leurs voix se perdent, etc.)

DANIEL, *à Florence qui sourit.* Vous triomphez, hein ?

FLORENCE. Oui.

(On voit Mlle Berton revenir sur ses pas, parlant au commissaire qu'on ne voit pas.)

MADEMOISELLE BERTON. Excusez-moi, Monsieur le Commissaire, j'ai oublié mon sac... Une minute ! *(Elle le récupère, l'ouvre et l'abbé y laisse tomber une enveloppe blanche.)* Ah ! je l'ai trouvé... Je l'avais laissé sur le canapé... Heureusement que ce brave homme a une femme qui l'adore, car... *(La voix se perd.)*

DANIEL, *hurlant.* Monsieur le Commissaire, monsieur le Commissaire, attendez, ne partez pas...

(Il veut courir à la terrasse, mais l'abbé le retient.)

LE COMMISSAIRE, *qui revient, furieux.* Alors ? ça recommence... Je vais m'expliquer une bonne fois avec vous... *(A Mlle Berton qu'on ne voit pas.)* Faites-vous raccompagner par la voiture.

VOIX DE MADEMOISELLE BERTON. Inutile. Je vais rentrer à pieds !

DANIEL, *défiguré.* Ne la laissez pas partir !

LE COMMISSAIRE. Alors ? Qu'est-ce que c'est encore que ces cris ?

DANIEL. Ils lui ont donné de l'argent, payée !

LE COMMISSAIRE. Qui ?

DANIEL. La femme et l'abbé...

LE COMMISSAIRE. Quand ?

DANIEL. A l'instant. Devant mes yeux.

LE COMMISSAIRE. Oh ! ça alors ! Ça dépasse tout ! Vous tenez absolument à être interné, vous ? *(A Florence.)* Bon, laissez-moi seul avec lui.

FLORENCE. Merci, monsieur le Commissaire. Excusez-moi, monsieur l'Abbé.

(Florence et l'abbé sortent dans la cuisine.)

LE COMMISSAIRE. Alors ?

DANIEL, *désespéré.* Tout a été prévu par eux. Ils ont découvert qu'Elisabeth s'était fait faire une piqûre à domicile par cette femme. Ils sont allés la voir, ils l'ont achetée. Ils l'ont achetée. Ils l'ont payée, je vous le dis. Ils ont eu le culot de la payer devant moi, à mon nez et à ma barbe.

LE COMMISSAIRE. Mais où ? Comme ça ? Tout simplement ?

DANIEL. Oui, et maintenant elle leur obéit et elle reconnaît tout ce qu'ils veulent. Rattrapez-la ! Fouillez son sac ; elle a reçu une enveloppe blanche, pleine de billets... allez !

LE COMMISSAIRE *a une hésitation, puis va à la terrasse et regarde.* Je ne la vois plus ! Elle est partie par les petits chemins.

DANIEL. Elle s'est sauvée à toutes jambes avec son argent ! Pas folle !

LE COMMISSAIRE, *dans une crise de colère.* Pour moi, elle a reconnu votre femme comme étant Mme Corban ! Voilà ! La respectabilité de Mlle Berton peut difficilement être mise en doute. Mais non ! Cette femme est votre femme ! D'ailleurs, s'il existait vraiment une autre Mme Corban, comment expliquez-vous l'attitude de celle-ci qui, à aucun moment, n'a semblé redouter ou craindre le retour de l'autre ?

DANIEL. Justement. S'ils ne craignent pas le retour de ma femme, c'est qu'ils sont certains qu'elle ne se montrera pas pour les démasquer !

LE COMMISSAIRE. Que voulez-vous dire ?

DANIEL, *qui suit son idée avec terreur.* Je me demande si... Ils savent *tout !* Qui a pu si *bien* les renseigner, *sinon ?* Sinon *ma femme,* qui est à la tête de cette bande ?

LE COMMISSAIRE. Allons bon ! Voilà autre chose ! (*Il réfléchit.*) Comment prouver ça ?

DANIEL. Il faut retrouver Elisabeth, coûte que coûte ! De gré ou de force !

LE COMMISSAIRE, *qui réfléchit encore.* Facile à dire !... Ecoutez ! Je peux arriver à une autre solution.

DANIEL. Laquelle ?

LE COMMISSAIRE. Votre femme est innocente de ce coup monté, mais *elle ne peut* pas intervenir pour les confondre, car ils l'ont enlevée ou... ils l'ont tuée.

DANIEL, *qui s'effondre de nouveau.* Non ! Non !

LE COMMISSAIRE. Complice ou victime, Elisabeth reste muette pour moi. Je ne peux donc vous innocenter qu'avec des témoignages probants. Et pour deux témoins trouvés, avouez que ce n'est guère concluant. Le vieux est mort et l'infirmière dépose contre vous ! Je vais être obligé de vous arrêter. Eh oui ! (*Le téléphone sonne.*) Allô ! C'est moi. (*Il écoute et marque une forte surprise.*) Bon. J'arrive à toute vitesse. (*Il raccroche.*)

DANIEL. Qu'est-ce qu'il y a ?

LE COMMISSAIRE. C'est l'hôpital... qui m'annonce que... (*Très bas.*) Le père La Merluche vient d'arriver à la salle d'opération...

DANIEL. Quoi ?

LE COMMISSAIRE. Chut ! Oui. La Merluche n'est que blessé. On va l'opérer... Gardez ça pour vous, il ne manquerait plus qu'on l'achève !... Je file à l'hôpital. Dès qu'il reprend connaissance, je l'interroge. Jusque-là... chut ! Restez tranquille.

DANIEL, *complètement retourné par l'émotion.* Téléphonez-moi vite si La Merluche parle...

LE COMMISSAIRE. Promis.

DANIEL. Et... si l'opération rate et qu'il meure ? Je passe en cour d'assises, ou vous m'enfermez chez les fous ?

LE COMMISSAIRE, *bonasse.* Moi, je n'ai pas de préférence !

DANIEL. Vous êtes un brave homme, monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE. Ils ne vont quand même pas acheter ou tuer tout le monde !

DANIEL. Jusqu'à présent... vous savez !...

LE COMMISSAIRE. Voulez-vous mon avis de commissaire ? Le crime parfait n'existe pas. Allons, ayez confiance en nous, et maintenant dormez un peu. (*Entre Florence avec un plateau à café garni.*)

FLORENCE. Je peux entrer, monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE. ... Et mangez, mon vieux !

FLORENCE. Vous nous quittez déjà, monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE. Oui, Madame. (*Soudain.*) Où est l'abbé ?

FLORENCE. Il est parti à sa paroisse.

LE COMMISSAIRE, *un regard sur Daniel.* Il n'y a pas une seconde à perdre !

(*Il disparaît très vite. On entend la voiture qui part.*)

FLORENCE. Ton petit déjeuner, chéri.

DANIEL, *qui a repris courage.* Je n'en veux pas.

FLORENCE. Oh ! Tu n'as rien mangé depuis hier ! Ce n'est pas raisonnable !

DANIEL. Vous y tenez à cet héritage, hein ? !

FLORENCE. Oui, ça t'ennuie ?

DANIEL. Vous aurez peut-être l'argent, mais vous ne m'aurez pas, moi.

FLORENCE. Sait-on jamais ! Je vais au village, viens-tu avec moi ?

DANIEL. Non.

FLORENCE. Une petite promenade... Ce n'est vraiment pas la peine d'être à la montagne...

DANIEL. Merci ! Je ne tiens pas à ce qu'on me trouve la tête fracassée sur un rocher... ou noyé dans le torrent.

FLORENCE. Quelle imagination ! Je me demande où tu vas chercher tout ça. (*En riant, elle disparaît.*)

(*Daniel épuisé se dirige vers son café, mais il n'ose pas le boire, soudain inquiet. Il va alors au téléphone et parle bas.*)

DANIEL. Allô ! Le commissariat ? Ici, M. Corban. Oui, le commissaire est parti. Avez-vous des nouvelles de l'hôpital ? Non. Je vous en prie, appelez-moi dès que vous en aurez... Merci. (*Il raccroche fébrile.*)

(*A la terrasse apparaît Mlle Berton. Elle appelle doucement.*)

MADEMOISELLE BERTON. Psst ! Monsieur Corban, psst !

DANIEL. Que venez-vous encore faire ici ? Foutez le camp.

MADEMOISELLE BERTON. Chut, ne criez pas... Il faut absolument que je vous parle. C'est très important.

DANIEL. Je n'ai rien à cacher, moi. Vous pouvez parler tout haut.

MADEMOISELLE BERTON. Etes-vous seul ? C'est indispensable.

DANIEL. Oui, seul !

MADEMOISELLE BERTON. Et elle ?

DANIEL, *il va vers la gauche de la terrasse et regarde.* ... Elle est allée au village... Elle en a pour un moment. (*Il attrappe Mlle Berton et la fait entrer de force. Elle s'essuie les yeux.*) Alors ? Parlez !

MADEMOISELLE BERTON. J'ai fait semblant de m'en aller. Je me suis cachée derrière la maison.

DANIEL. Eh bien !... parlez. Vous êtes sans doute revenue pour que je vous félicite de votre conduite?

MADEMOISELLE BERTON. Ah ! Monsieur Corban, vous êtes, bien sûr, dans une situation fausse, mais moi !

DANIEL. Situation fausse ? Vous êtes modeste ! Et grâce à qui ?

MADEMOISELLE BERTON. Si vous saviez !

DANIEL. Je sais. J'ai vu l'enveloppe. Leur plan est tellement inattaquable que votre « paye » a eu lieu ici, à mon nez et à ma barbe. Je l'ai dit au commissaire, il ne m'a pas cru.

MADEMOISELLE BERTON. Il vous croira ! Je vous le promets. Je vais revenir sur mon témoignage...

DANIEL. Ah ! tout de même. C'est encore heureux. Allez vite, allez de ce pas au commissariat.

MADEMOISELLE, *dans un cri.* Surtout pas ! Ce n'est pas si simple.

DANIEL. Vraiment ?

MADEMOISELLE BERTON. Je suis dans un piège aussi affreux que le vôtre, monsieur Corban. Si je vous sauve, je me perds.

DANIEL. La police vous protégera.

MADEMOISELLE BERTON. Il s'agit d'autre chose, d'un autre danger beaucoup plus grave.

DANIEL. Ah ! vous êtes aussi dans leurs griffes ?

MADEMOISELLE BERTON. Complètement.

DANIEL. Chantage ?

MADEMOISELLE BERTON. Oui.

DANIEL. De quel ordre ?

MADEMOISELLE BERTON. Moral... financier surtout !

DANIEL. Grosse somme ?

MADEMOISELLE BERTON. Oui. (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*) Oh ! je ne m'en sortirai jamais. Mais tout ça est de ma faute. L'autre jour, je ne sais pas ce qui m'a pris : j'ai joué. Enfin j'ai été entraînée à jouer ; et j'ai perdu. J'ai été obliger de signer un chèque... sans provision, vous vous en doutez... Mais j'ai tout de suite compris que c'était un coup monté, car un monsieur qui était là m'a tout de suite proposé de couvrir mon chèque à la banque contre un petit service. Il s'agissait d'identifier... quelqu'un...

DANIEL. ... que vous n'aviez jamais vu !

MADEMOISELLE BERTON. Voilà.

DANIEL. Voilà !

MADEMOISELLE BERTON. Oui. Et je l'ai fait. (*Elle est au bord de la crise de nerfs.*)

DANIEL, *qui respire un peu.* Nous allons nous unir. A deux, on est plus forts. On se soutient. Comment était ce monsieur ? Le reconnaîtriez-vous ?

MADEMOISELLE BERTON. Oui ! C'est celui qui était *ici* tout à l'heure. Vous pensez quand je l'ai vu en soutane !

DANIEL *bondit.* Le curé ! Le salaud !... Je vais vous expliquer : ma femme a disparu et pour s'emparer d'un héritage ils ont simulé le retour de celle-ci. Quand ils ont appris votre visite ici, comme infirmière... prévoyant l'intervention de la police pour identification, ils vous ont tendu un piège.... Vous y êtes tombée, et moi avec.

MADEMOISELLE BERTON. Les salauds, oui ! Et en plus, ils m'ont trahie.

DANIEL. Comment ça ?

MADEMOISELLE BERTON. Je dois approvisionner mon compte en banque avant midi. Il est 10 h. 30 et... regardez... (*Elle tend l'enveloppe.*)

DANIEL. L'enveloppe ?

MADEMOISELLE BERTON. Regardez !

(*Il l'ouvre et en sort... du papier journal découpé en carré.*)

DANIEL, *pouffant.* Du papier journal ! Payée en papier journal ! La tragédie tourne à la farce ! C'est admirable !... Eh bien ! vous irez en prison. (*Il en est presque ravi.*)

MADEMOISELLE BERTON, *aigre.* Oh non ! Je n'irai pas en prison. Rassurez-vous.

DANIEL. Vraiment ? Et pourquoi ?

MADEMOISELLE BERTON. Parce que c'est vous qui allez me sauver ! Tout simplement !

DANIEL. Moi ? Je voudrais bien savoir comment et pourquoi ?

MADEMOISELLE BERTON. Je vais vous le dire. Vous payez mon chèque et je témoigne alors qu'ils m'ont forcée sous la menace à reconnaître la fausse madame Corban.

DANIEL, *sidéré.* Vous êtes une belle ordure ! Les salauds vous laissent tomber et vous vous rabattez sur la victime ?

MADEMOISELLE BERTON. Je n'ai pas le choix.

DANIEL. Vous n'allez pas me dire que je vais être obligé de vous payer pour avoir votre authentique témoignage ?

MADEMOISELLE BERTON. Si. Et avant midi.

DANIEL. J'en suis désolé pour vous... Cette solution est impossible. Sortez !

MADEMOISELLE BERTON. Alors tant pis pour moi — qui vais en prison — et pour vous, qui allez tout droit à l'asile de fous.

DANIEL. Je vous remercie de la précision..., mais je me passerai de votre témoignage.

MADEMOISELLE BERTON. Comment ?

DANIEL. J'en ai un autre. Un meilleur.

MADEMOISELLE. Ah oui ! Lequel ?

DANIEL, *triomphant.* Mon clochard !

MADEMOISELLE BERTON. Il n'est pas mort ?

DANIEL. Non. On l'opère. Le commissaire vient de m'avertir discrètement. On l'opère... Il parlera... Il n'a pas été acheté, *LUI.*

MADEMOISELLE BERTON, *désespérée.* Je vous en supplie ! Achetez-moi mon témoignage. J'ai besoin de cet argent.

DANIEL. Non ! Non !

MADEMOISELLE BERTON. Mais vous ne comprenez donc rien ?

DANIEL. Oh si ! J'ai très bien compris.

MADEMOISELLE BERTON. Vous avez tort de ne pas faire affaire avec moi.

DANIEL. Pourquoi ?

MADEMOISELLE BERTON, *déchaînée.* Votre clochard peut mourir... peut perdre la mémoire... peut mettre huit jours à parler !... Il peut être assassiné, enlevé ! Il peut, après ce qui lui est arrivé, avoir peur et *se taire !* Alors vous regretterez. Croyez-moi, deux témoins valent mieux qu'un.

DANIEL. Evidemment.

MADEMOISELLE BERTON. Moi, le marché que je vous propose est immédiat. Vous m'aidez à payer une dette bancaire, et moi je vous libère de vos escrocs.

DANIEL. Je vous garde en réserve... Je réfléchirai...

MADEMOISELLE BERTON. Ah non ! C'est maintenant... ou jamais.

DANIEL. C'est du chantage ! Décidément, vous en prenez vite l'habitude.

MADEMOISELLE BERTON, *incisive.* Ah ! je vous signale également autre chose : Si vous refusez de payer et que je me retrouve en prison, je persisterai à témoigner *CONTRE VOUS.* Aaaah ! forcément ! La bande, voyant ma bonne volonté, m'offrira peut-être un bon avocat. Je m'en tirerai avec un mois ou deux de prison. Ben, ce n'est pas le diable !

DANIEL. Vous êtes ignoble !

MADEMOISELLE BERTON. Eh oui !... Il est onze heures moins dix, comme le temps passe !

DANIEL, *traqué.* De combien est votre dette ?

MADEMOISELLE BERTON. 400.000 francs.

DANIEL. Mais je n'ai pas 400.000 francs ici !

MADEMOISELLE BERTON. Faites-moi un chèque !

DANIEL. Ma femme est partie avec le carnet.

MADEMOISELLE BERTON. Alors trouvez quelque chose qui représente la somme... Il doit y avoir un prêteur à Chamonix !

DANIEL. Que voulez-vous que je vous donne ?

MADEMOISELLE BERTON. Je ne sais pas... Si j'apporte à ce prêteur des valeurs, des bijoux, de l'or... Pourvu que ça représente la somme...

DANIEL, *furieux.* Mais enfin, réalisez-vous bien les choses ? Vous me demandez 400.000 francs, *et je suis innocent.* Combien me demanderiez-vous si j'étais coupable ? Nous nageons dans l'absurde. Je suis dans mon droit, et il faut que je paie ! C'est un monde !

MADEMOISELLE BERTON. C'est *le* monde ! Vous, vous avez besoin d'un témoignage pour avoir la paix. Moi j'ai besoin de 400.000 francs. Echangeons !

DANIEL. Mais 400.000 francs ! C'est énorme !

MADEMOISELLE BERTON, *cinglante.* Et avare avec ça ! Voulez-vous que je vous dise ? Vous n'êtes qu'un crétin !... Et puis, zut ! Gardez votre argent, je n'en veux plus. Il me dégoûte. Vous méritez bien qu'elle vous ait quitté, votre femme. (*Elle fait un pas vers la porte.*)

DANIEL, *la retient.* Attendez... ne partez pas. Je n'ai pas dit non.

MADEMOISELLE BERTON. Dépêchez-vous... Il est 11 heures... c'est la limite.

DANIEL. Accordez-moi quelques minutes... (*Il téléphone.*) Allô ! Ici M. Corban... Avez-vous des nouvelles du père La Merluche ? Oui, oui, monsieur le Commissaire doit être à son chevet à l'hôpital... Renseignez-vous. C'est très important pour moi. Allô, oui, je suis là. Quoi ? Pas encore sorti de la salle d'opération ? Ah ! Mais quelles complications ? Merci... (*Il raccroche, affreusement déçu.*)

MADEMOISELLE BERTON, *sourire aux lèvres.* Votre premier témoin est en mauvaise posture ?

DANIEL. Oui, ça vous arrange, hein ?

MADEMOISELLE BERTON. Oui... Je suis franche. Alors ? Que décidez-vous ?

DANIEL, *désespéré de nouveau.* Je ne peux plus courir de risques avec La Merluche...

MADEMOISELLE BERTON. Vous avez raison. Dans une heure les crapules seront sous les verrous et nous deux, nous irons lui serrer la main. Tout est bien qui finit bien. Et 400.000 francs, ce n'est pas le Pérou !

DANIEL. Est-ce 400.000 francs en une seule fois ?

MADEMOISELLE BERTON. Bien sûr... en liquide ou en valeurs.

DANIEL, *désignant sa chevalière à son doigt.* Cette bague, ça irait ?

MADEMOISELLE BERTON. Parfait ! Vous me la prêtez...

DANIEL. Oh ! oh !

MADEMOISELLE BERTON. Je dis « prêtez »... Si. Si. Je tiens à vous la rendre.

DANIEL. Non. Je vous la donne, cette bague, et je ne veux plus jamais en entendre parler...

MADEMOISELLE BERTON, *gloussant.* Bon. Je ne vous contrarierai pas... (*Elle avance la main pour recevoir la bague.*)

DANIEL, *soudain.* Comment allez-nous faire ?

MADEMOISELLE BERTON. A quel propos ?

DANIEL. Pour votre témoignage.

MADEMOISELLE BERTON. Mais... vous avez ma parole !

DANIEL, *écœuré.* Excusez-moi, je n'ai pas envie de rire...

MADEMOISELLE BERTON. Je vais vous signaler un témoignage écrit.

DANIEL. Non. On va convoquer le commissaire de police. Vous direz tout devant lui.

MADEMOISELLE BERTON. Me donnerez-vous la bague avant, après ou *devant* lui ?

DANIEL. Après.

MADEMOISELLE BERTON. Pas confiance... et surtout pas le temps. Nous n'avons qu'une solution, c'est que je vous signe ce papier. Alors, qu'est-ce que vous décidez ? C'est oui ou non ?

DANIEL. C'est oui. Asseyez-vous. Ecrivez ! (*Il lui tend une feuille et Mlle Berton écrit. Daniel dicte sur son épaule.*) Je soussignée... votre nom ?...

MADEMOISELLE BERTON, *qui écrit.* Yvonne Berton...

DANIEL. « ... Déclare avoir fait un haux témoignage et certifie que la femme avec laquelle j'ai été confrontée n'est pas la véritable Mme Corban. A Chamonix... » Datez et signez.

(*Cependant Florence est apparue, sans bruit, et assiste de loin à la dictée, un sourire aux lèvres.*)

DANIEL. Donnez le papier.

MADEMOISELLE BERTON. Donnez la bague ! Et vous êtes sûr qu'elle vaut quelque chose, hein ? Parce que si c'est du toc... ?

FLORENCE, *intervenant.* Vous me vexer, Mademoiselle. C'est moi qui en ai fait cadeau à Daniel !

(*Stupeur des deux personnages.*)

DANIEL. Vite, vite, échangeons. Tenez.

FLORENCE, *sort un revolver et les menace.* Qu'est-ce que vous allez en faire, de cette bague ? Si je donne un coup de fil à la police, vous, vous êtes arrêtée pour avoir vendu un faux témoignage, et lui, il aggrave son cas en vous l'ayant acheté.

MADEMOISELLE BERTON. Oh ! vous êtes décidément très forte. C'est comme pour l'enveloppe ! Vous m'avez bien eue, tout à l'heure.

FLORENCE. Pas mal !

MADEMOISELLE BERTON. Mais j'ai besoin de cet argent ! J'en ai besoin !

FLORENCE. Evidemment... Je suis disposée, moi aussi, à acheter quelque chose. Que me proposez-vous ?

MADEMOISELLE BERTON, *montrant le témoignage.* Ceci.

FLORENCE. D'accord !

(*Elle fouille son sac, puis tend une liasse de billets à Mlle Berton qui donne le témoignage. Florence le déchire.*)

MADEMOISELLE BERTON, *regardant ses billets.* Il n'y a pas le compte ! Combien y a-t-il ?

FLORENCE. 200.000 francs, ça ne vaut pas plus !

MADEMOISELLE BERTON, *affolée.* Mais il m'en faut le double ! Vous le savez bien !

FLORENCE. Avez-vous autre chose à me vendre ?

MADEMOISELLE BERTON. Ce que vous voulez.

DANIEL. Ordure ! Ordure !

MADEMOISELLE BERTON. Oh ! vous, ça va !

FLORENCE. J'aurais besoin d'une attestation médicale pour mon mari. Vous êtes infirmière diplômée, vous avez le droit de l'établir ?

MADEMOISELLE BERTON. C'est entendu.

DANIEL. Ne signez pas ! Ne signez pas ! Je vous donnerai tout ce que j'ai... (*Il recule devant le revolver de Florence et finit par s'effondrer sur une chaise, vaincu de nouveau.*)

FLORENCE. Très bien. L'attestation est déjà rédigée. Je suis très prévoyante !

(*Elle fouille dans son sac, sort le papier timbré que Mlle Berton signe. Elle lui donne une autre liasse de billets.*)

FLORENCE. Donnant. Donnant. Et maintenant filez ! Ne remettez plus jamais les pieds ici !

MADEMOISELLE BERTON. Avec joie !

DANIEL. Merci, Mademoiselle !

MADEMOISELLE BERTON, *logique*. Chacun pour soi, Dieu pour tous ! (*Elle sort en courant.*)

(*Florence rit doucement.*)

DANIEL. Ah ! vous riez ! Vous riez ! Mais moi aussi, de toute façon, je peux rire !

FLORENCE. Ah oui ?

DANIEL. Oui, quelque chose peut encore me sauver !... Quelque chose que je ne vous dirai pas ! Que vous ne pouvez pas soupçonner.

FLORENCE. Si.

DANIEL. Ah ! non, non. Vous êtes peut-être très forte, mais vous ne pouvez pas savoir.

FLORENCE. Savoir quoi ?... que le clochard est encore *vivant* ?

DANIEL, *sidéré*. Vous le savez ?

FLORENCE. Mais oui.

DANIEL. Ah ! Eh bien, il parlera !

FLORENCE. Non.

DANIEL. Si. Il est honnête. Il est pur. Il dira la vérité, il parlera !

FLORENCE. Non.

DANIEL. Qui l'en empêchera ?

FLORENCE. La mort.

(*Et pendant qu'elle se poudre le nez, avec un sourire...*)

NOIR

acte 4

Le soir qui tombe. Des valises çà et là...

Bruit de voiture qui arrive. Paraît l'abbé.

MAXIMIN *appelle.* Madame Corban... Madame Corban !...

FLORENCE *sort de la cuisine avec des paquets.* Ah ! te voilà enfin !

MAXIMIN. J'avais plus d'essence. J'ai fait le plein. Les bagages sont faits ?

FLORENCE. Oui. J'ai entassé tout ce qui m'est tombé sous la main.

MAXIMIN, *qui l'aide à finir les valises.* Que fait Corban?

FLORENCE. Rien. Il a l'air d'un somnambule.

(*En effet, Daniel, l'air égaré, est apparu et les regarde.*)

MAXIMIN. Et il sait où on l'emmène ?

FLORENCE. Oui.

MAXIMIN. Il ne dit rien ?

FLORENCE. Non. Depuis qu'il a appris la mort de La Merluche, à l'hôpital, il est comme foudroyé !

MAXIMIN. Il n'a rien compris, alors ?

FLORENCE *va à lui, moqueuse.* Mais si, il a compris. Il comprend que, maintenant, il doit être calme. Ce sont des amis qui s'occupent de cette clinique. Le commissaire viendra le voir souvent.

DANIEL, *voix blanche.* Je ne veux pas partir d'ici.

FLORENCE. Le commissaire est d'accord pour qu'on t'emmène là-bas. Il nous y attend. Tu as confiance dans le commissaire, hein ?... Alors !

DANIEL. Pourquoi tous ces bagages ?

FLORENCE. Tu risques de rester plusieurs jours en observation avant que le commissaire prenne une décision. Peut-être une semaine, on ne sait pas. (*A Maximin.*) Lundi matin tu iras chez le notaire de Saint-Denis avec la procuration.

MAXIMIN. Entendu.

FLORENCE. Tu n'as pas reçu d'autres ordres ?

MAXIMIN. Non. C'est moi qui dois leur téléphoner demain.

DANIEL, *dans un cri.* Combien êtes-vous, bande de salauds ?

MAXIMIN. Je le fais taire ?

FLORENCE. Non. Laisse-le crier. Plus il crie, mieux ça vaut. J'espère même qu'on entend ses hurlements jusqu'au village.

MAXIMIN. Il n'a pas essayé de se sauver ?

FLORENCE. Où veux-tu qu'il aille avec un cadavre accroché à sa veste ?...

DANIEL, *dans les larmes.* Le commissaire ne m'attend pas à votre clinique. C'est un mensonge.

FLORENCE. Téléphone-lui ! Tu verras ! Tu vas entrer en clinique, *officiellement,* en sa présence !

DANIEL. Je lui dirai que vous avez acheté l'attestation de votre infirmière pourrie !

FLORENCE. Oh ! tu te répètes ! D'ailleurs, tu pourras lui raconter ce que tu voudras, il ne te croira plus jamais... (*A Maximin.*) Quelle heure est-il ?

MAXIMIN. Bientôt six heures.

FLORENCE. On met combien de temps pour aller là-bas ?

MAXIMIN. Oh ! une demi-heure.

FLORENCE. Commence à charger les bagages. (*L'abbé sort avec une valise. A Daniel.*) Mets un manteau, mon chéri, il fait froid dehors. (*Daniel, dans son désespoir, lui saute à la gorge. Elle a le temps de hurler.*) Max ! Max !

MAXIMIN *revient et lui fait une prise de judo.* Salaud, je vais te calmer, tu vas voir.

FLORENCE, *qui se frotte le cou.* Lâche-le. Nous n'avons pas de temps à perdre... Filons !

MAXIMIN. Bon, allez ! (*Bruit de voiture, Maximin regarde.*) C'est le commissaire...

FLORENCE. Il devait nous rejoindre à la clinique !

DANIEL. Vous voyez bien qu'il n'était pas à la clinique, que c'était un mensonge.

MAXIMIN. Ne bouge pas. (*Il pousse brutalement Daniel dans un fauteuil.*)

(*Une portière claque. Apparaît bientôt le commissaire, suivi d'un agent qui monte la garde dehors.*)

FLORENCE. Bonsoir, monsieur le Commissaire. Qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que nous devions nous retrouver là-bas ?

LE COMMISSAIRE. Il y a un petit changement.

FLORENCE. Ah !

LE COMMISSAIRE. Nous ne partirons peut-être que dans quelques minutes.

FLORENCE. Ah bon ! pourquoi ?

LE COMMISSAIRE. La mort de La Merluche paraît nettement suspecte. L'opération avait réussi. Le vieux avait été ramené dans son lit. Quelques minutes plus tard, le chirurgien vient pour le voir, La Merluche était mort. On recherche un infirmier qui serait entré dans sa chambre. Mais qui ? Vous savez... dans un hôpital, une blouse blanche en vaut une autre. On pratique en ce moment une autopsie et on doit me communiquer le résultat ici. Je déciderai alors si nous partons ou si nous restons.

DANIEL. Ce sont eux... Ils ont achevé mon témoin.

LE COMMISSAIRE. Taisez-vous donc, vous !

DANIEL. Vous ne croyez rien ? Vous êtes donc stupide ?

LE COMMISSAIRE. Merci. Je suis sans doute stupide de vous envoyer dans une maison de repos plutôt que dans une maison d'arrêt ?

DANIEL. Je ne veux pas aller dans une maison de fous.

LE COMMISSAIRE. Quoi ? Vous préférez que je vous arrête pour meurtre ?

DANIEL. Oui, sans doute. Oui, arrêtez-moi.

LE COMMISSAIRE. Allons, allons...

DANIEL. Arrêtez-moi pour le meurtre de La Merluche.

LE COMMISSAIRE. Vous arrêter ?

DANIEL, *qui suit son idée.* Oui, mettez-moi en prison... J'y serai en sécurité. J'y retrouverai le calme, je vous prouverai tout, le temps travaillera pour moi. Ici, tout m'échappe.

FLORENCE, *inquiète.* Je ne veux pas te quitter.

DANIEL. Il le faudra bien. La justice va me séparer de ma femme. Voilà la solution, monsieur le Commissaire. Voilà le salut. Mettez-moi hors de son atteinte...

FLORENCE. Mais je veux te garder, je veux te guérir, moi...

DANIEL. M'achever... oui. Arrêtez-moi.

FLORENCE. Monsieur le Commissaire, ne l'écoutez pas.

LE COMMISSAIRE. Madame... Si monsieur Corban s'accuse formellement du meurtre de ce clochard, s'il se constitue prisonnier, je ne peux que l'incarcérer.

FLORENCE. C'est affreux, je ne veux pas, laissez-le-moi...

DANIEL. Oui, c'est moi qui ai tué La Merluche. Volontairement... Arrêtez-moi.

LE COMMISSAIRE. Soit... au nom de la loi...

FLORENCE, *dans un cri.* Non, c'est faux, ce n'est pas lui qui a tué La Merluche !

(*Mais elle se repend d'avoir dit ça. Un terrible silence.*)

LE COMMISSAIRE. Comment, mais votre témoignage était pourtant formel. Si ce n'est pas lui, qui est-ce, Madame ?

FLORENCE. C'est... c'est... Eh bien, oui !... c'est lui... Je cherchais comment empêcher son arrestation.

LE COMMISSAIRE. Vous cherchiez comment... hein ? Ça vous ennuierait que je l'emmène au dépôt, n'est-ce pas ? Vous seriez plutôt pour la clinique, vous ?

FLORENCE. Je voulais sauver mon mari.

LE COMMISSAIRE. Ah bon !... Dans ce cas, laissez-moi faire... (*Il regarde les personnages, puis enlève son manteau.*) On repart à zéro !

DANIEL. La petite veilleuse vient de se rallumer ?

LE COMMISSAIRE. Oui. Le tout est de savoir si elle suffira à nous éclairer. Asseyez-vous.

DANIEL. Merci.

LE COMMISSAIRE. Oui. Le tout est de savoir si elle suffira à nous éclairer. Asseyez-vous.

DANIEL. Merci.

LE COMMISSAIRE, *qui s'assoit à côté de lui.* Voyons. Renversons le problème. Au lieu d'essayer de prouver qu'ils mentent, ce qui a échoué... prouvons que vous, vous dites la vérité. Cela revient au même, mais ça peut tout changer.

DANIEL, *qui transpire de peur.* Donnez-moi votre main.

LE COMMISSAIRE. Pourquoi ?

DANIEL. Pour avoir moins peur...

LE COMMISSAIRE. Allons, ne soyez pas ridicule. Pour vous le point faible... c'est le silence de votre Elisabeth. Mais je pense que la réponse viendra en son temps. Ecoutez, j'ai eu cet après-midi une longue conversation téléphonique avec un vieil ami à moi, le professeur Lucot, du Centre hospitalier de Grenoble.

DANIEL. Oui.

LE COMMISSAIRE. Il prétend que dans 90 % des cas semblables aux vôtres, l'emploi d'une piqûre de partirobenzol à base de penthotal, autrement dit « sérum de vérité » permet de déterminer l'exactitude des déclarations de ceux qui y sont soumis.

DANIEL. Vous voulez que... ?

LE COMMISSAIRE. Alors, écoutez-moi. Je vous estime actuellement à environ 2 % de la vérité. C'est peu. Si vous vous soumettez à cette épreuve et que vous continuiez à tenir le même langage, vos actions monteront de 90 %. 90 % plus 2 % égale 92 %. Qu'est-ce que vous en dites ?

DANIEL. J'accepte cette épreuve sans hésiter.

LE COMMISSAIRE, *à Florence.* Bon. Et vous, Madame ?

FLORENCE, *surprise.* Moi ?

LE COMMISSAIRE. Oui, vous... Vous avez actuellement un crédit de 98 %. Autant dire qu'à mon avis, la cause est entendue. Alors, que risquez-vous, en acceptant la piqûre, sinon une pleine justification ?

FLORENCE. Evidemment... Je dis... que ça vaut la peine d'essayer.

MAXIMIN. Ah ! Madame, prenez garde, la religion s'oppose à ce genre de procédé !

LE COMMISSAIRE, *le fixe.* Tiens, tiens...

MAXIMIN. Enfin, je veux dire... déconseille.

(*Un temps.*)

LE COMMISSAIRE. Alors, Madame ?

FLORENCE. Mais, monsieur le Commissaire, n'est-ce pas dangereux pour mon mari... comme pour moi ? Il paraît que tous ces produits nouveaux provoquent des accidents, des troubles très graves...

LE COMMISSAIRE, *placide.* C'est oui ou c'est non, Madame ?

FLORENCE *cède.* C'est... oui.

DANIEL. Et moi, monsieur le Commissaire, je réclame cette expérience...

LE COMMISSAIRE. Je suis ravi de voir votre bonne volonté *à tous deux.*

FLORENCE. Eh bien ! soit, nous irons donc à Grenoble faire ce traitement, demain ou après-demain...

LE COMMISSAIRE. Inutile, nous allons le faire ce soir.

FLORENCE. Ce soir... ?

LE COMMISSAIRE. Oui, j'aime les décisions rapides.

FLORENCE. Il faut aller dans une clinique de Grenoble... Ce soir ?

LE COMMISSAIRE *sort la boîte de sa poche.* Non... j'ai les ampoules !

FLORENCE, *insolente.* Et vous avez apporté les ampoules sans savoir si mon mari ou moi allions accepter ?

LE COMMISSAIRE, *net.* Vous ne pouviez pas refuser, Madame ! C'était votre intérêt ! (*Florence ne sait que dire, Daniel ne cache pas sa joie.*) Avez-vous un nécessaire pour piqûres ?

FLORENCE. Oui.

LE COMMISSAIRE. Allez le chercher, s'il vous plaît... (*Tandis que Florence sort, à Daniel.*) Prêt ?

DANIEL. Oui, prêt.

LE COMMISSAIRE. Votre acceptation est un atout énorme pour vous. D'autre part c'était le seul moyen pour moi, de vous mettre en prison sous la protection de la police... Soyez tranquille, à 7 heures juste, vous serez sous les verrous, je vous le promets.

DANIEL, *tout content.* Merci, monsieur le Commissaire, merci.

FLORENCE *revient avec la seringue et l'alcool.* Voulez-vous que je fasse la piqûre ?

LE COMMISSAIRE. Merci, je suis moi-même assez expérimenté. (*A Daniel, tandis qu'il remplit la seringue.*) Retirez votre veston. Asseyez-vous. Relevez votre manche.

(*Un agent frappe et entre.*)

FLORENCE. Monsieur le Commissaire, on vous demande...

LE COMMISSAIRE. Pardon. Tenez-moi ça une minute. (*Il donne la seringue à Florence et se retourne vers l'agent qui lui parle.*)

(*Florence, d'un bon, a rejoint l'abbé, de dos.*)

DANIEL, *dans un cri.* Monsieur le Commissaire, ils trafiquent la piqûre !

LE COMMISSAIRE. Voulez-vous vous taire un peu, non ?

DANIEL, *à Florence et à Maximin.* Montrez la seringue ! Et vous, vos mains...

MAXIMIN. Voilà.

DANIEL. Qu'est-ce que ?... J'ai pas rêvé...

(*L'agent s'est éloigné. Le commissaire redescend, soucieux, un papier à la main.*)

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE COMMISSAIRE, *ayant parcouru la lettre.* La mort du père La Merluche est nettement suspecte. L'autopsie a révélé des traces de strychnine dans le sang.

DANIEL, *glacé d'horreur.* Je refuse la piqûre. C'est lui.

le curé, qui est allé à l'hôpital, qui a piqué le vieux clochard.

LE COMMISSAIRE. C'est de l'obsession. Allez, votre bras... Qu'on en finisse ! (*Daniel se débat.*) Tenez-le, monsieur l'Abbé.

DANIEL, *cloué soudain sur une chaise par l'abbé.* Non... non... non...

FLORENCE. Mon chéri... Il faut essayer, cela te rendra la mémoire... peut-être !

LE COMMISSAIRE, *piqûre à la main.* C'est la carte à jouer, mon vieux !

DANIEL, *défiguré.* Monsieur le Commissaire... regardez-moi.... Je sais que je vais mourir. Ils vous expliqueront qu'il y a eu un mauvais sérum ou que mon cœur a cédé, mais je suis certain que je vais mourir. Devant la mort, je vous affirme que cette femme n'est pas ma femme.

LE COMMISSAIRE. Mais oui, on le sait...

DANIEL. Voilà le plus extraordinaire crime parfait qu'on ait jamais vu ! C'est le commissaire de police lui-même qui va me tuer ! (*Le commissaire va enfoncer l'aiguille. Daniel se dégage et bondit à l'autre bout de la pièce.*) Ça y est, j'ai compris... Je viens de tout comprendre... Oh ! que j'ai été bête... Cette bande de gangsters a un chef ! C'est ce chef qui a bâti le scénario, tiré les ficelles, réglé les entrées, les coups de téléphone à un complice, les scènes d'horreur, les invraisemblances, pour faire devenir fou, la piqûre pour le clochard mourant, et pour la victime trop rebelle. Un chef, parfaitement !... Cette femme et ce faux curé ont un chef et ce chef, c'est vous, monsieur le Commissaire ! (*Le trio ricane, c'est un aveu.*) Tous, vous êtes *tous* contre moi, et votre poste officiel vous donne tous les alibis, témoin vos agents que vous avez toujours amenés avec vous ! Et moi qui essayais de vous persuader qu'Elisabeth n'était pas cette femme ! Vous le saviez bien, crapule ! Toute cette accumulation de choses les plus extravagantes... Comment n'ai-je pas compris que j'étais dans la vie, mais dans une comédie que vous jouiez *tous* contre moi ? Vous vous croyez forts ? Oui... vous êtes forts, mais je me battrai jusqu'à mon dernier souffle... Vous ne m'aurez pas. (*Ils regardent Daniel en souriant.*) D'ailleurs, puisque vous n'avez jamais redouté le retour de la *vraie* Elisabeth, je ne vois qu'une explication. *Vous l'avez tuée...* Voilà. Elisabeth est morte. J'en suis certain à présent, et c'est vous qui l'avez tuée... (*Il a un sanglot.*)

LE COMMISSAIRE, *ironique.* Prouvez-le !

DANIEL. Assassins ! J'irai voir le procureur de la République...

LE COMMISSAIRE. Allez-y. Le corps d'Elisabeth Corban n'étant pas près d'être retrouvé, vous n'êtes pas prêt, vous, à démontrer que cette femme-là, n'est pas la vôtre.

DANIEL. On retrouvera le corps d'Elisabeth et vous serez guillotinés, *tous.* (*Il délire presque.*) Monsieur le Procureur, ma femme est morte. Elle a été assassinée par un commissaire de police et deux complices. Une toile de mensonges a été tissée autour de moi. A me faire perdre la tête, mais je reste lucide, logique. Monsieur le Procureur, ces trois complices doivent être arrêtés tout de suite ! Ils ont tué ma femme ! Ma femme est morte !

LE COMMISSAIRE *vient doucement vers lui.* Oui, votre femme est morte.

DANIEL. ... assassinée !

LE COMMISSAIRE. Elle a été assassinée ! Mais où est son corps ?

DANIEL. Son corps... son corps...

LE COMMISSAIRE. Monsieur Corban, où est le corps de votre femme ?

DANIEL, *soudain.* Dans le torrent de la forêt des Chamois.

(*Un silence. Daniel réalise qu'il vient de se trahir... Il regarde les trois personnages qui n'ont pas bougé.*)

LE COMMISSAIRE. Merci du renseignement... C'est cette phrase-là que nous attendions tous depuis hier ! (*Daniel s'effondre sur le canapé.*) Monsieur Corban, vous avez mis la main, cet été, sur une femme riche, vous l'avez vite épousée... Voyage de noces à Venise, puis avec préméditation vous l'avez amenée dans ce chalet. Deux jours après votre arrivée, vous l'avez tuée, en la poussant dans un ravin du torrent.

Votre crime accompli, vous venez alors me raconter votre histoire de mari délaissé...

Or, dix ans d'enquêtes m'ont appris à me méfier des coïncidences entre héritages et disparitions subites.

Aussi, je ne vous avertis pas, lorsque trois jours après votre déclaration, on repêche dans un remous du torrent des Chamois, le corps d'une femme que Mlle Berton identifie, à l'hôpital, comme étant celui de Mme Corban, puisque seule, elle a connu la vraie Mme Corban.

L'autopsie révèle la mort par fracture de la colonne vertébrale, *mais* l'absence d'eau dans les poumons dément le décès par immersion... alors ? Chute accidentelle ?... (*Daniel a une lueur d'espoir, aussitôt stoppée par le commissaire.*) Non... Non, car les traces repérées au flanc du ravin prouvent que le corps n'a pas pu dévaler de lui-même jusqu'au torrent... la victime a donc été traînée de son point de chute jusqu'au lieu de son immersion !

C'est là la preuve d'*un crime...*

A mes yeux, de suspect, vous deveniez presque coupable et j'aurais pu, dès cet instant, vous remettre entre les mains du juge d'instruction, mais je vais vous faire un aveu : depuis dix ans que je suis ici, c'est ma première « belle affaire » ! Je n'ai pas voulu la laisser passer ! Mes soupçons n'étaient pas encore des preuves formelles. Il me fallait *vos aveux...* et ces aveux — par orgueil peut-être —, je voulais les obtenir *moi-même...* Mais comment ? Votre comportement de chaque jour me donnait la preuve que j'avais affaire à forte partie, et, installé dans votre personnage de mari pleurnichard, vous m'attendiez de pied ferme. C'est alors, qu'après accord de mes supérieurs..., je décide de tendre autour de vous un *piège* basé sur la « résurrection de la victime ». (*Il se retourne vers l'abbé et Florence.*) L'inspecteur principal Marcel Tarquey et Mlle Florence Stéphany des services spéciaux de la police judiciaire m'apportent leurs concours ! Merci ! Pour la vérité, je fais intervenir les deux témoins *réels* de l'affaire : Brissard Paul, dit « La Merluche » que le commissaire de Juan-les-Pins retrouve et m'expédie, et qui, entre parenthèses, s'est beaucoup amusé de recevoir une balle *à blanc* et de faire le mort, sans compter qu'il était abreuvé gratuitement... Et Mlle Berton qui a interprété son personnage de crapule à la perfection, pour nous aider.

Voilà ! Tous les cinq nous vous avons joué, en effet, une comédie... qui a fini par vous perdre !... A bout de nerfs et de forces, vous avez avoué !

Cependant, de toute cette aventure fausse, inventée pour démasquer un assassin, une phrase, une seule reste vraie... Une promesse !... Je vous avais promis qu'à sept heures vous seriez sous les verrous... Vous y serez, Corban !

(*Daniel s'est dressé, le corps mou, le visage livide, il baisse la tête. C'est un aveu.*)

LE RIDEAU TOMBE

"PIÈGE POUR UN HOMME SEUL"...

Auteur-comédien — ou comédien-auteur, si vous préférez — Robert Thomas est venu, voici plusieurs années, de ses Alpes natales (il est de Gap), tenter la fortune théâtrale à Paris... Piège pour un homme seul, aux Bouffes-Parisiens, l'a révélé, en une soirée, comme un auteur à suspense, comme un auteur à succès. Consécration suprême, Alfred Hitchcock est venu, à son tour à Paris, pour en tirer un film, avec Cary Grant comme principal interprète. La pièce a été choisie par Jacques Charon, le metteur en scène, parmi trois cents manuscrits. Lue en une nuit, elle fut acceptée par la direction des Bouffes-Parisiens le lendemain et présentée au public quelques semaines plus tard. Cette réussite foudroyante n'est pas le fait du hasard ou de la chance. Sur les dix pièces que Robert Thomas avait écrites avant Piège pour un homme seul, *deux, seulement, avaient été jouées :* Huit femmes, *qui a remporté le Grand Prix dramatique d'Enghien, et* Que le diable l'emporte, *qui fut créée par Christian Alers pour le Club des Quat' jeudis. Robert Thomas, auteur qui monte, est un homme seul qui a su déjouer tous les pièges...*

...ET LA CRITIQUE

GEORGES LERMINIER :

« Machine infernale »

On croit que jamais les auteurs de comédies policières ne se renouvelleront. On se dit que les combinaisons sont épuisées. Et l'on a tort et l'on se trompe. Le premier statisticien venu vous expliquera qu'avec quatre personnages le nombre d'intrigues possibles suffit à alimenter en pièces de ce genre tous les théâtres de Paris pendant... je ne sais combien de saisons. Robert Thomas, avec un homme seul et un commissaire, a imaginé le plus subtil et le plus perfectionné des pièges.
C'est « la machine infernale » sur un mode mineur. Plus d'un spectateur s'y laissera prendre lui-même. Ce sera un succès.
Que vous dire, sans désamorcer votre plaisir éventuel, sans tuer dans l'œuf l'émotion qu'un « suspense » aussi angoissant fera naître dans le cœur de l'amateur de romans policiers le plus blasé ? Sinon que Christian Alers joue le rôle d'un jeune mari, dont l'épouse vient à disparaître dans de mystérieuses conditions, comme si c'était un héros de tragédie ou, à tout le moins, un héros de Jean-Paul Sartre. Un mari apparemment effondré, à la limite de la résistance nerveuse, faisant face aux machinations les plus diaboliques.

Le Parisien Libéré.

MARCELLE CAPRON :

Innocence et malice

Robert Thomas montre sur le programme le sourire malicieux d'un grand collégien qui vient de jouer à ses copains un bon tour et l'œil innocent de quelqu'un qui veut détourner les soupçons. Innocence et malice : c'est toute sa pièce. Nous sommes les copains dont il se moque, et contents d'être moqués. Car nous ne le savons qu'à l'extrême fin et il ne nous reste plus alors qu'à admirer l'adresse de l'auteur et des acteurs qui nous ont si bien blousés.

Combat.

CLAUDE OLIVIER :

Pur divertissement

Piège pour un homme seul, de Robert Thomas, est en effet un aimable spectacle, de pur divertissement. Pièce policière qui répond à toutes les exigences du genre, la première étant le suspense (comme on dit). Si je m'y suis montré moins bruyant que d'autres spectateurs, c'est sans doute que je suis moins émotif.
Mais cela me permettait de jeter un coup d'œil autour de moi : on riait souvent, mais je voyais des mains crispées sur les bras des fauteuils, des visages tendus, puis soudain fusaient des « Ah ! » des « Oh ! » qui atteignirent leur maximum dix minutes avant la fin, lorsque l'auteur dévoila sa rouerie. Donc, si vous êtes amateur...

Les Lettres Françaises.

B. POIROT-DELPECH :

On en ragerait !

La représentation prend d'autant plus souvent l'aspect d'un guignol pour adultes que la pièce conte les angoisses — toujours communicatives — d'un homme à court de preuves. Son épouse ayant fait une fugue, une femme inconnue réussit à se faire passer pour la disparue sans que le héros réussisse à la démasquer. Et le pire, c'est qu'au rebondissement final près, il est parfaitement logique que les preuves se dérobent... On en ragerait !

Le Monde.

MORVAN LEBESQUE :

Un friselis de déception

L'excellence de la distribution de *Piège pour un homme seul* se prouve à ceci, que les acteurs y restent toujours « en situation ». On doit donc admirer sans réserve M. Christian Alers, M. Jacques Morel, M. Cuvelier, Mme Gaby Sylvia. Ils nous dansent un étonnant quadrille du mensonge et de la peur auquel la salle ne reste pas insensible : elle vibre, frémit et désigne le *traître* et la *victime*, comme aux belles années du mélo. Public généreux et, naturellement, trompé : ce n'était pas ce traître-là, ce n'était pas cette victime-là. Ainsi ressent-on, à la fin, comme un friselis de déception. Et au fond je me demande si la comédie policière ne pèche pas surtout pour cette raison : au théâtre, le spectateur doit toujours être « dans le coup ». Le bon sujet de théâtre, c'est la conspiration ou l'escroquerie dont nous ne sommes pas dupes. C'est *Tartuffe*, c'est *Lorenzaccio*, c'est *Volpone*. C'est *Knock*.

Carrefour.

JEAN DARS :

Impossible de faire mieux

Piège pour un homme seul surclasse toutes les pièces de même catégorie qu'il m'a été donné de voir depuis dix ans. Dans le genre policier, il paraît impossible de faire mieux. L'intrigue est si captivante, si fertile en « suspense », en rebondissements, le métier si habile que, dè la première scène au dénouement l'intérêt ne faiblit pas un seul instant. Je défie le spectateur le plus morose de continuer à ruminer ses soucis au cours de cette représentation.

Cette Semaine.

PAUL GORDEAUX :

Un piège d'une habileté diabolique

Piège pour un homme seul m'a plu. J'engage volontiers les lecteurs de *France-Soir* (ceux du moins qui aiment les drames policiers) à aller voir cette pièce.
Et, pour respecter les consignes données par la direction des Bouffes, je devrais m'en tenir là.
Me sera-t-il permis, néanmoins, de dire que ce « piège » a été agencé, machiné, actionné avec une habileté diabolique par l'auteur, M. Robert Thomas, un jeune de la « nouvelle vague » théâtrale (mais qui est aussi doué pour le cinéma à « suspense » que M. Hitchcock lui-même).

France-Soir.

MAX FAVALELLI :

Une heureuse carrière

Le metteur en scène ? C'est Jacques Charon.
Je dois donc me borner à pronostiquer une heureuse carrière à ce spectacle. A l'entracte, mes confrères engageaient des paris quant à sa durée. Ils auraient réjoui le directeur s'il avait pu ouvrir un P.M.U.

Paris-Presse.

L'ACCOMPAGNATEUR

Journaliste (Réalités, Jours de France) romancier (« Passez Muscade », « Un morceau de roi », « Une si jolie petite peste », « Les grandes heures de Pamela »), auteur dramatique (une dizaine de pièces en un acte, dont « Isabelle et le Général », (Prix de la pièce comique à la R.T.F.), « Elisabeth est morte » et « Cruelle Galéjade » que nous avons toutes trois publiées), Marcel Mithois nous a donné ce texte inédit « L'Accompagnateur ».

Trois coups. Le rideau ne se lève pas. Encore trois coups. Le rideau se lève. La scène est dans la pénombre, mais un projecteur y dessine au centre une grande auréole blanche, juste à l'endroit où se dresse le micro. Côté cour, dans la demi-obscurité, l'accompagnateur devant un piano à queue. Un silence. Puis l'accompagnateur plaque quelques accords d'une main distraite. Enfin il ferme le piano en le claquant et lentement quitte l'ombre pour venir au centre de la scène, sous la lumière du projecteur. D'une main il écrase le micro jusqu'à terre et commence à parler.

L'ACCOMPAGNATEUR. Mesdames, Messieurs... Non, par pitié, n'applaudissez pas. Ne sifflez pas non plus, ne hurlez pas pour manifester votre mécontentement, car vous allez être mécontents lorsque je vais vous dire... Remarquez que ce n'est pas mon rôle de faire des annonces... Mais que voulez-vous, je suis seul... Le directeur, le régisseur... ils sont en train de courir dans les coulisses... D'ailleurs je me demande qui a bien pu frapper les trois coups et lever le rideau ? C'est une mauvaise farce. Moi, bien sûr, je m'étais installé à mon poste pour ne pas perdre mon cachet... J'avoue que je n'avais pas imaginé qu'on lèverait le rideau.

Il faut bien que je me décide à vous le dire, Mesdames, Messieurs : il ne chantera pas ce soir. Non, non, je vous en prie, ne dites rien, non, attendez de savoir... Ce n'est pas un caprice de grande vedette : il est mort. Oui, il est mort. Oh ! il n'y a pas dix minutes... sept, huit, peut-être. Cela vous explique qu'ils soient encore tous affolés en coulisse. Oui, il est mort. J'imagine que la direction vous remboursera... (*Comme répondant à une question.*) Une crise cardiaque ! Pffft ! Vous savez ce que c'est : le surmenage, les tournées trop rapprochées, le train, le car, le train, le car et la nourriture tiède avalée la nuit dans des brasseries où sommeille un garçon qui fait sa dernière vaisselle, les lits de hasard où l'on ne parvient pas à creuser son trou ni à trouver son sommeil, les répétitions glacées du matin dans les courants d'air et la poussière des planches avec pour tout public des housses hostiles et des femmes de ménage... Voilà les responsables. Bref, il est mort. Ah ! j'oubliais. Il y a vous. Vous êtes responsables aussi, Mesdames, Messieurs. Le trac. C'est quand même vous qui nous la donnez cette petite maladie, ce pincement du cœur chaque fois, ce pincement qui ne fait qu'augmenter avec l'âge et la gloire jusqu'au moment où, clac ! vous voyez, le cœur claque comme un sac à papier, comme une claque, un soir comme celui-ci. C'est que vous êtes un monstre si affamé avec vos centaines d'yeux et vos centaines d'oreilles avides parfois de nouveautés, et parfois, au contraire, de vieux succès et de gloires surannées. Sur quel pied va-t-on danser et chanter avec vous ? On ne sait jamais. Alors on a le trac. Et clac ! Car on a peur : vous avez un tel appétit, Mesdames, Messieurs, pour dévorer vos idoles ; souvent, si l'envie vous en prend, si vous avez mal digéré ou si vous croyez que la mode a changé, vous n'en faites qu'une bouchée. Une bouchée qui dure cinq minutes, une seule parfois, le temps d'un coup de sifflet, d'un murmure, une seule minute où vous avez oublié d'applaudir. Oh oui ! c'est vite fait. Votre enthousiasme tiédit un peu... et ça y est ! Vous savez, c'est comme le télégraphe arabe. De ville en ville, on nous sait en baisse ou en hausse, avant même que nous arrivions... Nous avons quitté Paris en vedette américaine et imperceptiblement, durant notre parcours, il nous faut jeter du lest. A Nice, nous nous retrouvons sur l'affiche après le jongleur. Quel métier ! Ah ! qu'il se descend vite le grand escalier du music-hall. Sur le derrière ! Quelle glissade ! Le public un soir d'humeur maussade nous a donné une pichenette... et pffft... c'est foutu, liquidé, dans le sac... clac ! Ne croyez surtout pas que les directeurs, les impresarii et les journalistes attendent que nous jouons la belle... Ils ont d'autres vedettes à fouetter pour leur faire monter l'escalier qu'ils nous font dévaler d'un coup de pied au... parfaitement... jusqu'à la fosse. La fosse commune des ex-vedettes.

J'en suis une, Mesdames, Messieurs. Je suis une ex-vedette. Mais si, mais si... Ça vous étonne, hein ? Vous ne voyez pas ? Oh ! ne vous excusez pas, c'est bien naturel... Non, non, ne partez pas, je vous en prie... restez... Restez, vous allez voir. Ce que je vais vous dire va vous amuser... Restez une minute encore... Pour me faire plaisir. Laissez-moi profiter : c'est la première fois depuis dix ans que j'ai un public... enfin un public à moi... et cela n'arrivera peut-être plus jusqu'à... « clac » ! Oui, laissez-moi vous retrouver, cher, cher public... Faites un effort, souvenez-nous... il y a dix ans... Non ? Vous ne voyez pas ? Il y a dix ans exactement... Oh ! ça n'a duré que six ou sept mois... Je faisais un numéro de fantaisie, claquettes (*Il donne un tout petit échantillon.*) chansons légères, imitations... Lucien Luc, « le chanteur dansant »... Vous ne vous souvenez pas ? (*Un temps.*) Non ? Bien sûr, je n'étais pas une grande vedette, mais tout de même... Un 15 août, à Evian, je suis passé juste avant Charles Trénet. Il est vrai que pour Noël je me retrouvais déjà à Carcassonne, où, par chance ou par pitié, je remplaçais en lever de rideau un acrobate syrien qui n'avait pas eu son visa. Le music-hall, quoi ! Alors voilà, depuis dix ans je suis accompagnateur. Même célibataire, il faut bien vivre. Accompagnateur ! Non, ce n'est pas un beau métier. Partager les angoisses — peut-on monter sur une scène sans angoisse ? — et ne jamais partager les bravos ni les cachets. Vous trouvez que c'est juste, vous ?

Depuis dix ans je suis à l'ombre, côté cour. A l'ombre du projecteur. Pourtant c'est bon, le projecteur, si vous saviez comme c'est doux le projec-

teur, c'est réchauffant, c'est caressant, c'est rassurant... c'est la preuve qu'on est quelqu'un, qu'on existe.

Non, non, ne partez pas, là-bas, laissez-moi profiter un moment du projecteur... Un moment... N'ayez pas peur, je ne vous referai pas mon vieux numéro, non, je vous le projets. Je ne suis pas gâteux. Mais depuis dix ans j'avais tant besoin d'être deux, avec vous... Tout seul, ce n'est pas pareil. Non, ce n'est pas pareil devant une salle vide. Eh oui ! Cela m'arrive quelquefois, lorsqu'on tombe dans une ville où le théâtre est accueillant... Pendant qu'ils sont tous au restaurant, deux ou trois heures avant le spectacle, je viens, sous prétexte de vérifier si le piano est accordé. Alors, sur la scène obscure, je ferme les yeux et je parle... je parle comme je vous parle ce soir, ou je joue, j'imagine que je joue... pas du piano, non. Je joue vraiment. Je crois que je n'aurais pas été un mauvais acteur. Oui, je sais, c'est un peu tard pour commencer... pour tout recommencer. Je mourrai accompagnateur... peut-être à Lille, pour un gala de mineurs ou à Montréal, derrière un portant, pendant l'entracte d'un cinéma sans coulisses. Lui, il est mort vedette, c'est magnifique. Mourir jeune, c'est le couronnement d'une carrière. Moi je mourrai accompagnateur d'un autre, d'une autre vedette de charme ou de fantaisie, peu importe, je connais mon solfège, les touches du piano ne changent pas... Ne vous inquiétez pas, j'arriverai bien à me caser... Une place d'accompagnateur cela se trouve tellement plus facilement qu'une place de vedette !

Vous partez ? Non, ne partez pas... ne partez pas... Tenez, je vais tout vous dire : c'est moi qui l'ai tué. Voilà ! Oui, je l'ai tué, il y a dix minutes... Je l'ai étranglé, tout simplement. Clac ! Ah ! j'en étais sûr... J'étais sûr que cela vous ferait vous rasseoir. Ça, ça vous épate, hein ! Et pour vous épater, pourtant, il en faut... Il faut bien ça ! Ah ! on travaille pendant des mois pour vous arracher un sourire, une larme... et la plupart du temps on ne vous arrache qu'une moue indifférente. J'ai tué, ce n'est pourtant qu'un petit drame de tous les jours, mais je vois que ça vous fait quelque chose, ça vous assied. Hé ! hé ! j'ai l'impression que je tiens un succès ce soir. Eh bien ! oui, j'ai tué. Ce n'est pas tellement par cabotinage que je vous l'avoue. Non. Je crois que j'avais besoin de le dire. A vous. A vous, parce que vous êtes aussi responsables que moi de ce meurtre. Oui, nous sommes complices, Mesdames, Messieurs. Mais voyons, bien sûr que c'est à cause de vous que j'ai tué. Ah ! là vous ressentez une petite gêne, hein ? Vous savez bien que si vous ne m'aviez pas poussé d'Evian à Carcassonne et de Carcassonne à ici, si vous ne m'aviez pas obligé à l'accompagner depuis dix ans, côté cour, je n'aurais jamais eu l'occasion d'être un assassin... (*Il rit.*) Je vois que vous n'avez pas de remords ! Moi non plus... après tout, nous l'avons tué en pleine gloire. Croyez-moi : il a eu beaucoup de chance ! Il est mort après dix ans de succès ininterrompus. C'est un cas. On le citera en exemple dans les milieux du music-hall et, vous verrez, les journalistes bénisseurs écriront qu'il aurait eu encore trente ans de gloire... s'il avait vécu. C'est comme ça ! Il meurt vedette et moi je le deviens... En cour d'assises... Oh ! je ne me fais pas beaucoup d'illusions, j'en ai pour huit jours... de gloire, huit jours pas plus, un crime pousse l'autre, si vite !

Et puis, dans deux, trois ans, de nouveau, au moment du procès, les manchettes des journaux, au-dessus de ma biographie... et puis plouf ! le néant d'où je sors. Tant pis, on ne choisit pas sa gloire... J'aurais préféré l'autre : celle de Lucien Luc. Vous n'avez pas voulu. Vous m'avez acculé à être un serviteur aigri, le serviteur d'un dieu du music-hall. L'ombre dans l'ombre. Mon rôle ? Lui servir le plus chaud possible ce qu'il vous offrait tiède. Car, de vous à moi, je ne lui trouvais aucun talent, pas une once. Je parle en connaissance de cause, j'ai assez travaillé avec lui, pour lui. Tout ce qu'il faisait était fabriqué ; je le sais bien puisque je l'aidais à le fabriquer. Dans trois de mes claquettes, je vous assure (*Il fait deux ou trois coups de claquettes.*) il y avait plus de fantaisie que dans tout son tour de chant. Mais cette médiocrité, vous l'aimiez, vous l'aviez consacrée. Injustement. Alors je l'ai tué. Pourquoi ? Mais, Mesdames, Messieurs, parce que j'en avais assez de descendre dans un hôtel d'une classe en-dessous de la sienne, de voyager en seconde lorsqu'il se prélassait en première, de l'entendre me présenter d'un air protecteur : mon accompagnateur. J'en avais assez de sa commisération, de son geste théâtral pour me désigner hypocritement lorsqu'on le bissait, de sa morgue, de sa bêtise, de son sans-gêne, de son succès injustifié... J'en avais assez, assez, assez !... Alors, tout à l'heure, lorsqu'il m'a dit : « Tâche d'être plus en forme qu'hier soir... Si on a été moins applaudis, c'est à cause de toi, tu manquais de rythme », alors je l'ai tué, parce qu'il m'écœurait... Voilà, vous savez tout. Maintenant vous pouvez vous en aller. Oui, partez. Partez, je vous dis. Eh bien ! quoi, vous ne partez pas ? Pourquoi ? C'est fini, vous savez tout... Partez, je vous en supplie. Vous m'entendez, je vous supplie de partir... ou bien applaudissez, ou bien sifflez... Enfin faites quelque chose... Vous n'allez pas rester là comme ça devant moi... Mais partez, partez donc... (*Un silence. Puis brusquement dressé et le visage tendu.*) Hé ! là-bas... Arrêtez ! Attendez un petit moment... Quand je vous disais de partir, c'était façon de parler ! C'est cela ! Rasseyez-vous ! Même si je vous dégoûte. Même si je vous effraie... Eh oui... (*Il regarde sa montre.*) Maintenant il faut que je vous retienne. (*En confidence.*) Parce qu'il n'est pas mort. Non, il n'est pas mort. Je vous le jure. C'est vrai. Il est aussi vivant que vous et moi... Et il va venir. Si, si, ma parole, Mesdames, Messieurs. Il va chanter. Ne faites pas attention à ce que je vous ai raconté... C'est un vieux rêve que je me ressasse dans les théâtres obscurs. Ce soir, je ne sais pas pourquoi mon texte est sorti tout seul... Si, je sais pourquoi... C'est parce qu'il était en retard... Il a eu une petite indisposition... alors il m'a dit : « Entre en scène, amuse-les, joue, fais-leur prendre patience. » Alors voilà, je me suis trouvé là, sous le projecteur un projecteur pour moi et c'est venu... machinalement. Vous m'en voulez, bien sûr ? Bien sûr que vous m'en voulez... Tant pis, ne me pardonnez pas, mais oubliez. Oubliez, je vous en prie. Ne lui dites rien, ne lui faites pas payer ma mauvaise plaisanterie, non, pas à lui surtout, ce serait injuste. C'est si dur le music-hall, tellement plus dur que le théâtre, tellement plus cruel... Alors par pitié, laissez-le faire son numéro. Ce n'est tout de même pas de sa faute si son accompagnateur est un peu fou... et ce n'est pas tout à fait de ma faute si je suis un peu fou... et ce n'est pas tout à fait de votre faute si vous nous rendez un peu fous. Vous ne savez pas... Attention, je crois qu'il vient... Un bon mouvement, Mesdames, Messieurs... Je compte sur vous... C'est entendu, n'est-ce pas ? Vous allez tout oublier, ne plus penser qu'à votre chère vedette... Vous verrez, son tour de chant est épatant... Moi, je vous laisse. Je regrette bien de vous laisser..., mais je vous laisse... Souriez... Applaudissez. Il vient. Il arrive. Il est là...

(*Il quitte le projecteur, se met au piano et dans l'ombre plaque les accords qui annoncent la vedette et le rideau tombe.*)

L'ARCHE

86, rue Bonaparte, PARIS (VI[e])

publie

LE THÉATRE DE BRECHT

Tomes parus :

I. Le Cercle de craie caucasien. Homme pour homme. L'Exception et la règle .... 7,80 NF

II. Mère Courage et ses enfants. Grand'peur et misère du III[e] Reich. Les Fusils de la mère Carrar .... 7,80 NF

III. La Vie de Galilée. Les Horaces et les Curiaces. La Mère .... 7,80 NF

IV. Maître Puntila et son valet Matti. Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny. Baal .... 7,80 NF

V. La Bonne âme de Sé-Tchouan. Tambours dans la nuit. Le Procès de Lucullus ...... 7,80 NF

VI. Les Jours de la Commune. Les Visions de Simone Machard. Dans la jungle des villes .... 7,80 NF

VII. L'Opéra de quat'sous. La Résistible ascension d'Arturo Ui. La Décision .... 8,70 NF

VIII. Têtes rondes et têtes pointues. La Vie d'Edouard II d'Angleterre. Celui qui dit oui. Celui qui dit non .... 8,70 NF

"THÉATRE POPULAIRE"

Revue trimestrielle d'information sur le théâtre

où l'on trouve, dans chaque livraison, des essais, articles, reportages, interviews, chroniques et comptes rendus sur la vie du théâtre en France et à l'étranger, ainsi que le texte **intégral** d'une œuvre dramatique inédite, française ou traduite, telle que :

dans le n° 39 (3[e] trimestre 1960)
IPHIGENIE HOTEL
de Michel VINAVER

et dans le n° 40, à paraître (4[e] trimestre 1960)
LE PRINTEMPS 71
d'Arthur ADAMOV

Le n° de « **Théâtre Populaire** » coûte **3,90** NF

Abonnements :

Un an (4 numéros) : France .... **14,50** NF
Etranger .... **17,00** NF

Règlements :

à L'ARCHE, 86, rue Bonaparte, Paris VI[e], par C.C.P. 6191-27 Paris, chèque bancaire ou mandat-poste.

LE THÉATRE D'O'CASEY

Tomes parus :

I. Junon et le paon. Roses rouges pour moi. Histoire de nuit .... 6,90 NF

II. La Charrue et les étoiles. On attend un évêque. Paiement à vue .... 6,90 NF

LE THÉATRE DE STRINDBERG

Tomes parus :

I. Camarades. Paria. Devant la mort. Il ne faut pas jouer avec le feu. Le Lien ...... 6,90 NF

II. L'Avent. Crime et crime. Pâques ..... 6,90 NF

III. Charles XII. La Reine Christine. Gustave III 6,90 NF

IV. La Danse de mort (Edition intégrale) 4,80 NF

LE "RÉPERTOIRE POUR UN THÉATRE POPULAIRE"

Titres parus :

1. TCHEKHOV	**Ivanov**
2. CERVANTES	**Numance**
3. ALBERTI	**Le Repoussoir**
4. GOLDONI	**La Locandiera**
5. VICHNIEVSKI	**La Tragédie optimiste**
6. ANSKI	**Le Dibouk**
7. JONSON	**L'Alchimiste**
8. STRINDBERG	**Mademoiselle Julie**
9. * * *	**Arden de Faversham**
10. LOPE DE VEGA	**Fontoveruna**
11. MONNIER	**La Religion des imbéciles**
12. GORKI	**Les Petits Bourgeois**
13. STRINDBERG	**Erik XIV**
14. GOGOL	**Le Revizor**
15. GOLDONI	**L'Eventail**
16. GORKI	**Vassa Geleznova**
17. STRINDBERG	**Père**
18. GAY	**L'Opéra des gueux**
19. STRINDBERG	**Créanciers**
20. TIRSO DE MOLINA	**Le Timide au palais**
21. BRECHT	**Grand'peur et misère du III[e] Reich**
22. CONGREVE	**Amour pour amour**
23. CALDERON	**Le Schisme d'Angleterre**
24. PIRANDELLO	**Comme tu me veux**

Chaque volume, sous couverture illustrée .. 3,00 NF

Jean-Louis Barrault face à "JULES CÉSAR" (Théâtre de France).

Après Dullin, avant la guerre, et Raymond Hermantier, en 1957, Jean-Louis Barrault s'attaque à *Jules César*, un dur-à-vaincre. A-t-il voulu servir, à son tour, cette illustration shakespearienne de la lutte permanente entre l'ordre et le désordre ou bien réaliser une performance de mise en scène ? Lui seul le sait, sans doute. La qualité de l'œuvre et ses difficultés justifient cette double ambition.

Malheureusement, la tragédie de Shakespeare souffre d'un déséquilibre fondamental qui pèse sur toute la représentation que nous en donne le Théâtre de France. Née de deux pièces plus anciennes (et perdues), *Le Meurtre de César* et *La Vengeance de César*, l'œuvre que nous connaissons traite, effectivement, ces deux sujets : l'un, au cours des trois premiers actes, qui s'achèvent par la mort du tyran ; l'autre, au cours des deux derniers, qui se terminent par la mort de la liberté.

La première partie, celle de la conjuration et de l'assassinat, qui se déroule entièrement à Rome, est, telle que Barrault nous la montre, la plus décevante. Confuse, lente, jouée sur un ton déclamatoire, elle ne porte pas, ou ne porte plus. Ici le tort du metteur en scène, gêné par un décor encombrant de Balthus, est de ne pas avoir su l'éclairer et, de ce fait, l'animer. Le lieu de l'action n'apparaît pas toujours clairement et les mouvements de foule semblent pauvres et inefficients.

Par contre, dans la deuxième partie, celle en rase campagne, Barrault s'est souvenu de *Numance* et des ressources (qu'il possède à fond) de l'art du mime. Sa mise en place de la bataille de Philippes est une parfaite réussite, riche de trouvailles et réglée comme un ballet. Ses combattants-danseurs-acrobates n'ont rien à envier à ceux de l'Opéra de Pékin !

Quant à l'interprétation, elle est dominée par le duel Marc-Antoine - Brutus, admirablement rendu par Pierre Vaneck et William Sabatier. A côté d'eux, les autres protagonistes disparaissent un peu. Même Jean-Louis Barrault, Cassius torturé, et Pierre Blanchar, César désabusé.

Robert Postec face à Tennessee Williams (Alliance Française).

Reprenant l'expérience tentée, la saison passée, au Studio des Champs-Elysées, Robert Postec nous restitue, à travers quatre pièces en un acte, l'univers désespéré de Tennessee Williams. Plus qu'un drame de longue haleine, ces quatre pièces, écrites à des époques très différentes, nous font pénétrer, comme par effraction, dans le subconscient d'un des auteurs les plus marquants de notre temps qui a défini, lui-même, le sens de son théâtre : « Mon désir était de transmettre aux spectateurs ma propre sensation de quelque chose de sauvage et d'illimité, courant, pareil à l'eau dans les montagnes, aux nuages changeant leur forme dans la tempête, aux images toujours dissoutes et transformées du rêve. »

Ces images dissoutes et transformées, nous les retrouvons dans ces quatre pièces. Que ce soit dans *Le Gosse de Moony ne pleure pas*, complainte de l'ouvrier d'usine arraché à sa forêt natale ; ou bien dans *Parle-moi comme la pluie, et laisse-moi écouter...*, confession poignante de deux solitudes mises en commun ; dans *Propriété condamnée*, rêve éveillé d'une adolescente condamnée à la tuberculose et à la prostitution ; enfin, dans *Portrait d'une madone*, étonnante eau-forte d'une vieille fille qui s'obstine dans ses illusions de jeunesse alors qu'on l'emmène à l'hospice où elle terminera ses jours.

Robert Postec a montré ces quatre cris sortis d'un cœur blessé avec une dévotion et une sobriété exemplaires. Il a donné, en outre, leur chance à deux actrices... qui ne l'ont pas laissée échapper : Rosette Zucchelli, le fruit vert promis à la pourriture de *Propriété condamnée*, et Reine Courtois, bouleversante madone déchue.

Jean-Marie Serreau face aux "INCENDIAIRES" (Théâtre de Lutèce).

Le Schauspielhaus de Zurich nous avait déjà fait connaître ce *Biedermann et les Incendiaires*, de l'écrivain de langue allemande Max Frisch, au Théâtre des Nations en 1958. Jean-Marie Serreau nous le montre à nouveau, en français, au Théâtre de Lutèce. Et nous ne le reconnaissons pas. A la présentation scrupuleuse, réaliste de la troupe suisse, il a préféré la suggestion, la schématisation étayée sur l'humour. Je ne sais pas si la lettre de l'œuvre est respectée ; l'esprit, en tout cas, est pleinement satisfait.

M. Biedermann est ce vieil homme en nous, qui se refuse à l'évidence de la vie. Des incendiaires allument des brasiers aux quatre coins de la ville. Il sait comment ils procèdent, comment ils s'introduisent chez leurs victimes. Quand ils se présentent chez lui, il sait très bien à qui il a affaire, mais il se persuade vite que — en les comblant de prévenances — il les détournera de leurs sombres desseins. Au fond, c'est la peur plus qu'autre chose qui le fait agir ainsi. Aussi, lorsque les incendiaires lui demanderont des allumettes M. Biedermann ne pourra pas leur refuser...

La pièce est attachante. Mais, par-dessus tout, la façon dont Jean-Marie Serreau la conçoit et la joue. En première partie, *Le Lion*, d'Amos Kenan, constitue une sorte de charge (involontaire) du théâtre d'avant-garde. Cela nous vaut, cependant, quelques bons moments dus, surtout, à l'interprétation de Maurice Chaumeau, bébé rugissant... et sénile, et Henri Serre dans un rôle à transformations.

Pierre Laforêt raconte :

"CONSTANCE"

de Somerset Maugham
adaptation de Pol Quentin

« Constance » a été créé le 19 octobre 1960 au Théâtre Sarah-Bernhardt (Directrice Nadine Farel), dans une mise en scène de Michel Vitold, des décors et costumes de Francine Gailliard-Risler et la distribution suivante :

Madame Culver	**Suzanne Dehelly**
Bentley	**Jean Sylvère**
Martha	**Nadine Basile**
Barbara	**Liliane Penzie**
Constance	**Edwige Feuillère**
Marie-Louise	**Micheline Luccioni**
John	**Guy Trejan**
Bernard	**Yves Vincent**
Mortimer	**Michel Salina**

Au hasard d'une promenade sur les quais, du côté du Théâtre Sarah-Bernardt, Pierre Laforêt a découvert chez un vieux bouquiniste, un petit livre rouge. Un carnet intime datant de l'époque des diligences, des robes à flots d'organdis et des chapeaux à plumes. Sur la couverture, une phrase : « Constance, épouse de John, médecin à Londres. »

Maris et femmes, en le feuilletant en notre compagnie, y découvriront peut-être quelques traits qui leur sont encore communs de nos jours, lorsque l'amour conjugal aborde un tournant dangereux. Voici quelques pages extraites de ce carnet imaginaire.

★

Dimanche 20 mars, 19 heures :

Décidément, Martha, ma sœur, est une odieuse petite créature. Ce soir, en rentrant de promenade, je l'ai trouvée assise à côté de ma mère, prête à me poser mille questions indiscrètes sur John et son emploi du temps. Martha est une peste. Une vilaine gamine qui aurait besoin de se marier. Lorsque je suis arrivée, il y avait aussi la grosse Barbara Pauwers — l'antiquaire — avec ses airs de « j'en sais-plus-long-que-vous-pensez ». Elle s'est approchée de moi tandis que j'ôtais mes gants. « Constance, me dit-elle, j'ai quelque chose à vous dire : Si jamais un jour vous aviez envie de travailler, ma maison vous est ouverte. Vous verrez, ce n'est pas difficile : on achète pour rien de vieux meubles à des nobles ruinés et on les revend très cher à des nobles fortunés ! »

Je sais pourquoi cette délicieuse vieille chipie me propose de travailler. Je sais pourquoi ma sœur souhaite que je lui parle de John. Je sais pourquoi ma mère est inquiète..., mais je n'ai pas l'intention de leur donner satisfaction.

Que John me trompe, c'est un fait. C'est même un fait tellement certain qu'il a choisi, comme le font toujours les époux en pareil cas, ma meilleure amie, la femme de Mortimer. Une dinde, qui m'amusait jusqu'à présent. Mais que je sois obligée de m'en ouvrir à ma mère, à ma sœur, et à Barbara Pauwers ? Ça, non ! Pourquoi pas aussi à mon valet de chambre ?

Ce même dimanche, 19 h. 30.

« Ma meilleure amie », Marie-Louise, est venue m'embrasser spécialement. Elle passait dans le quartier. En sortant, elle se déboita le genou juste au moment où John entrait dans le salon. Elle l'a rejoint dans son cabinet de consultations. Je suis très malheureuse.

Vendredi 26 mars. Minuit.

Voilà dix ans que John ne m'aime plus. Je ne sais plus si je l'ai perdu ou si nous nous sommes perdus l'un et l'autre. Pourtant, je devrais être heureuse : j'ai une maison confortable et les sourires complaisants de ceux qui m'entourent. Je sens pourtant, très au fond de moi-même, qu'il me serait facile de divorcer si je les écoutais tous.

Cet après-midi John a consulté toute la journée. Il est égal à lui-même. Il m'embrasse sur le front, regarde sa montre, m'explique « qu'il a un malade important à voir ». Et il court rejoindre Marie-Louise et ses éclats imbéciles.

Dimanche 9 avril.

Depuis un mois j'étais désespérée. Et le miracle vient d'avoir lieu : je tiens ma vengeance. Elle est arrivée par bateau, d'Extrême-Orient. Il s'appelle Bernard.

Bernard, mon ami d'enfance. Je l'avais perdu de vue au moment de mon mariage. Il était doux, charmant et jouait admirablement au polo. Il m'avait fait la cour longtemps, très longtemps. Bernard m'aime-t-il encore ? A-t-il changé ? Il était grand, fort et intelligent. John s'en souviendra-t-il ? Ils s'étaient rencontrés chez moi.

Ce matin, Bernard m'a fait porter un pli. Il viendra demain. J'ai dit à ma mère de rester. S'il me plaît encore, j'agiterai un mouchoir pour qu'elle nous laisse seuls. S'il ne me plaît plus, je continuerai de bavarder simplement.

Lundi *10 avril.*

Bernard m'aime toujours. Je l'ai présenté à John. C'est à peine s'il l'a reconnu. « Restez donc dîner avec Constance », a dit John en nous abandonnant. Mon pauvre John !

Dimanche *25 avril.*

Le drame a éclaté bêtement. Et ce n'est même pas ce qu'on pourrait penser.

Je n'ai pas encore cédé à Bernard. C'est bien autre chose.

Tout à l'heure — tableau touchant — nous étions tous réunis : ma mère, Martha, Marie-Louise, John, Bernard, quand le valet de chambre annonce : « Monsieur Mortimer ! »

Mortimer, le mari de Marie-Louise. Le cocu.

Je vis Marie-Louise pâlir. John s'enfonça dans son fauteuil. Martha avait les yeux qui pétillaient de joie. Ma mère regardait ailleurs. Mortimer était cramoisi. Il brandissait un porte-cigarette. Le porte-cigarette de John ! Découvert sous l'oreiller de Marie-Louise, sa femme.

« Constance, criait Mortimer, John vous trompe avec Marie-Louise. » Sans doute croyait-il m'apprendre la nouvelle. Je ne sourcillai pas et, je dois l'avouer, je fus parfaite d'hypocrisie et de mensonge. J'expliquai à Mortimer que le porte-cigarette était bien à John et qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il se fût dissimulé sous l'oreiller de sa femme... puisque c'était moi — oui moi ! — qui devais l'avoir oublié... Mortimer n'en croyait pas ses oreilles. Je continuai de mentir : J'avais, dis-je, accompagné la veille Marie-Louise et je m'étais attardée...

Mortimer commençait de bégayer quelques excuses.

Marie-Louise pleurait. John soupirait pensant être sauvé. Martha haussait les épaules. Mais l'honneur était sauf. Mortimer nous quitta, confus.

Bernard devant qui se déroula l'incident ne broncha pas. Cher Bernard !

Lundi *26 avril.*

Marie-Louise est venue me demander des conseils. Je lui ai dit qu'elle se fasse offrir un collier de perles et un très beau voyage. Mortimer est prêt à tout pour la reconquérir.

Il n'y a vraiment que les hommes trompés pour être aussi crédules.

Jeudi *1er mai.*

J'ai décidé de gagner ma vie. Barbara Pauvert va être heureuse. Je veux subvenir à mes besoins. John tente de m'être agréable. Bernard passe sa vie à la maison. Je n'ai toujours pas cédé. Je veux voir clair en moi.

. . . .

Dimanche *1er août.*

Comme le temps passe... Marie-Louise est revenue de voyage ce matin. Mortimer lui a bel et bien acheté un collier de plusieurs millions. « Je ne t'ai pas oubliée, m'a-t-elle dit, j'ai obligé Mortimer à acheter aussi quelque chose pour toi. » Elle m'a demandé également d'être... son ambassadrice auprès de John. Elle en aime un autre. C'est à moi qu'elle confie cette tâche.

« Finalement, lui ai-je dit, je préfère les putains. Au moins, elles, c'est leur métier. »

Ce même jour John, en apprenant le retour de Marie-Louise, m'a demandé de mettre un terme à cette liaison. J'ai refusé tout d'abord, puis j'ai cédé.

« J'exécuterai » donc Marie-Louise auprès de John et réciproquement. Sentiment délicieux.

Bernard continue de m'aimer passionnément, mais John est si gentil ! Et puis, et puis... ne suis-je pas sa femme ? Pourtant, il *faut* que je me défende. Sinon il recommencera. En y réfléchissant, Bernard aura sa récompense. Il a été si patient !

Jeudi *15 août.*

Voilà. J'ai quitté John pour six semaines. Six semaines de vacances. A Naples, je rejoindrai Bernard. Que se passera-t-il ? Rien peut-être

En nous séparant, il y a quelques heures, John a tout tenté pour me retenir et j'ai failli rester. Il allait et venait en gesticulant. Il s'apercevait qu'il m'aimait et qu'il avait besoin de moi, comme j'ai besoin de lui aujourd'hui.

John, si tu savais comme il va m'être difficile de vivre sans toi. Pas un instant depuis quinze ans je n'ai cessé de t'aimer avec tes défauts, mais je n'en pouvais plus. J'avais envie de pouvoir poser ma tête sur une épaule et m'entendre appeler de petits mots idiots. J'avais envie d'exister de nouveau pour toi.

C'est ta faute uniquement.

De nouveau j'irai revoir Venise, sans toi, mais j'essaierai de t'y retrouver à chaque pas. Tu m'as dis : « Fais attention à ne pas prendre froid. » Tu m'as dis : « Dépêche-toi, je t'attends déjà ! » John, tu ne sauras jamais comme je fus malheureuse en te quittant. Mais tu m'as trompée, mon chéri, tu m'as trompée, tu entends ? Je ne pourrai l'oublier qu'en te retrouvant partout où nous sommes passés ensemble. Moi aussi je t'aime, mon amour. Mon mari.

★

Ici s'arrête le carnet de « Constance ». Les pages qui suivent furent rédigées à deux : elle et lui, après son retour. Puis le carnet se poursuit par la seule écriture de John, preuve irréfutable qu'il sut reconquérir sa femme. Le péché était oublié. Mais toutes les femmes ne ressemblent pas à « Constance ».
Hélas !

EXTRAIT

du « Carnet » de

CONSTANCE

par P. LAFORÊT

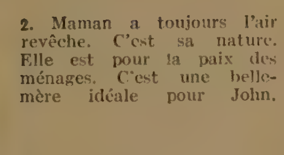


1



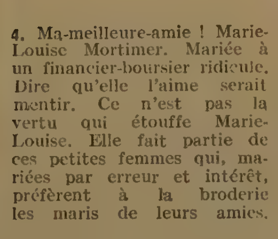
4

1. Quand les hommes sont pris en faute, ils se conduisent comme des enfants. Mon mariage avec John était ce qu'il est convenu d'appeler une réussite. Soudain John changea ou plutôt il devint plus gai. Je commençai à m'inquiéter.



2. Maman a toujours l'air revêche. C'est sa nature. Elle est pour la paix des ménages. C'est une belle-mère idéale pour John.

3. Martha est une enfant terrible. Elle adore jeter le trouble à la maison. Dire qu'elle est amoureuse de John serait exagéré. Un peu jalouse, tout au plus.



4. Ma-meilleure-amie ! Marie-Louise Mortimer. Mariée à un financier-boursier ridicule. Dire qu'elle l'aime serait mentir. Ce n'est pas la vertu qui étouffe Marie-Louise. Elle fait partie de ces petites femmes qui, mariées par erreur et intérêt, préfèrent à la broderie les maris de leurs amies.



2

5

otos Bernand

3

6



5. Bernard était mon premier soupirant. C'est un garçon loyal, sincère, franc. John aussi, mais dans un autre sens. Un jour, Bernard entra de nouveau dans ma vie. Que croyez-vous qu'il se passât ?

6. Elle, lui et l'autre. Banal n'est-ce pas ? Eh bien non, ce n'est pas ce que vous pouvez penser. Bernard et John poursuivaient des buts différents au départ du « drame ». Et j'ai bouleversé le programme. Surtout celui de John. Grâce à Bernard... On ne saurait jamais trop remercier les amoureux transis lorsqu'ils reviennent au moment propice.





›PECTACLES

DE PARIS

JEAN-MARIE SERREAU, ENTOURÉ ICI PAR FRANÇOISE BERTIN ET FERNAND BERSET, PRÉSENTE, AU THÉATRE DE LUTÈCE, « BIEDERMANN ET LES INCENDIAIRES », FARCE DOUCE-AMÈRE DE L'AUTEUR SUISSE MAX FRISCH

ontre :

RRE BRASSEUR ET MARIA ARÈS ÉCHANGENT DES LET-:S ET DES PROPOS AIGRES-JX TOUTE UNE SOIRÉE AU ÉATRE DE L'ATHÉNÉE DANS « CHER MENTEUR »

« PHÈDRE » PARTOUT. « PHÈDRE » CLASSIQUE ET SOMPTUEUSE, AU GYMNASE, AVEC MARIE BELL ET PAUL GUERS... (A GAUCHE)

« PHÈDRE » INSOLITE ET TRAGIQUE AU VIEUX-COLOMBIER, AVEC SILVIA MONTFORT ET MICHEL RUHL, DANS LA MISE EN SCÈNE DE JEAN-PAUL LE CHANOIS

Photos BERNAND



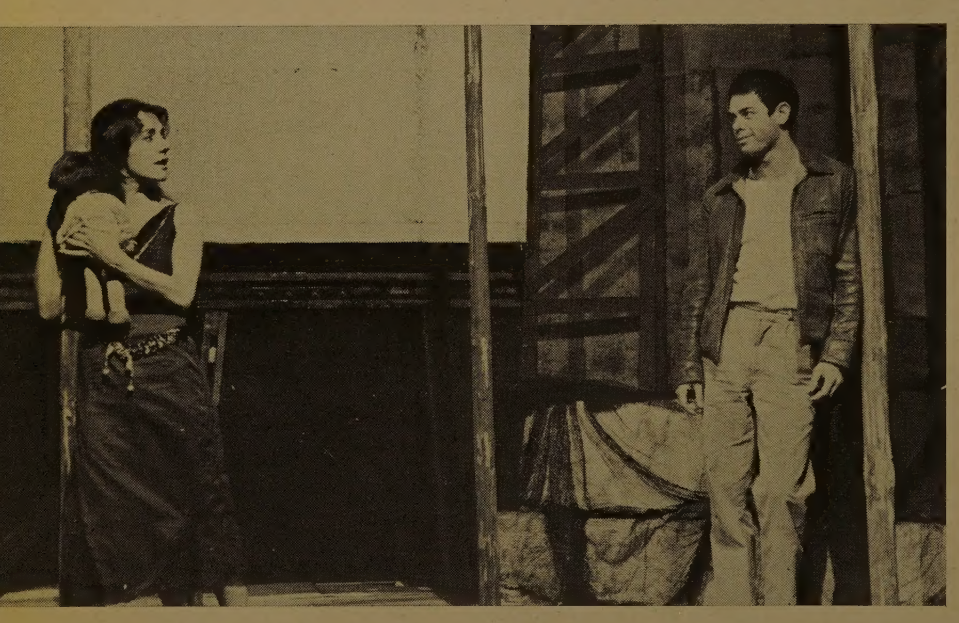




PIÈCES EN UN ACTE DE TENNESSEE WILLIAMS, ANIMÉES PAR ROBERT POSTEC, A L'ALLIANCE FRANÇAISE : « PARLE-MOI COMME LA PLUIE », OU LA COMPLAINTE DE LA SOLITUDE, AVEC ROBERT POSTEC ET REINE COURTOIS...

« PROPRIÉTÉ CONDAMNÉE », DIVAGATION DES TERRAINS VAGUES, INTERPRÉTÉE AVEC UNE INQUIÉTANTE MAITRISE PAR ROSETTE ZUCCHELLI ET FRANÇOIS PEREZ...

« PORTRAIT D'UNE MADONE », PERMET A REINE COURTOIS, AVEC FRANÇOIS PEREZ ET GEYMOND VITAL, DE RÉALISER UNE EXTRAORDINAIRE COMPOSITION DE VIEILLE FILLE QUI RÈVE ÉVEILLÉE...





LE CIRQUE DE MOSCOU A PARIS, AU PALAIS DES SPORTS. SPECTACLE VIVANT VARIÉ, RYTHMÉ, DONT L'UN DES CLOUS EST CET IMPRESSIONNANT SAUT PÉRILLEUX SUR DES ÉCHASSES GÉANTES PAR L'UN DES SAUTEURS, SOUS LA DIRECTION DE MICKHAIL DOVEIKO



DANS LES NUMEROS

ENCORE DISPONIBLES :

GENOUSIE,
René de Obaldia.

GOG ET MAGOG,
Gabriel Arout.

LA PETITE DATCHA,
V. Chkvarkine - G. Soria.

UN GARÇON D'HONNEUR,
Antoine Blondin - Paul Guimard.

L'HOMME
A L'OMBRELLE BLANCHE,
Charles Charras.

EX-NAPOLEON,
Nino Frank - Paul Gilson.

LA MARIEUSE,
Thornton Wilder Louis Ducreux.

LE SEXE ET LE NEANT,
Thierry Maulnier.

LA FLEUR DES POIS,
Edouard Bourdet.

BLAISE,
Claude Magnier.

LA CERISAIE,
A.-P. Tchekov - Georges Neveux.

UN GOUT DE MIEL,
Shelagh Delaney,
G. Arout - F. Mallet-Jorris.

SI LA FOULE
NOUS VOIT ENSEMBLE..
Claude Bal.

MOUSSELINE,
Louis Velle.

UN BEAU DIMANCHE
DE SEPTEMBRE,
Ugo Betti - Huguette Hatem.

LONG VOYAGE VERS LA NUIT,
Eugène O'Neil - Pol Quentin.

UN BARRAGE
CONTRE LE PACIFIQUE
Geneviève Serreau,
Marguerite Duras.

LE VELO DEVANT LA PORTE,
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.

LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner,
C.-A. Puget.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoïevski.

MASCARIN,
José-André Lacour.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee William - R. Rouleau.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Lian O'Brien Roger Ferdinand.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodrich - Neveux.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain - Boileau Narcejac.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Reginald Rose - André Obey

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoïevski - André Charpak.

PATATE,
Marcel Achard.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

VIRGINIE,
Michel André.

COMME AVANT,
MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

Envoi franco contre 2 N F par numéro — Etranger 2,40 N F

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« LE MARIAGE
DE MONSIEUR MISSISSIPPI »
DE FRIEDRICH DURRENMATT
(THÉATRE LA BRUYÈRE)

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 28
PRIX DU NUMERO :
2 N F — ETRANGER : 2,40 N F